Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **320** sur **320**

Nombre de pages: **320**

Notice complète:

**Titre :** Mes modèles : Barrès, Hardy, Proust, James, Gide, Moore / Jacques Émile Blanche

**Auteur :** Blanche, Jacques-Émile (1861-1942). Auteur du texte

**Éditeur :** Librairie Stock (Paris)

**Éditeur :** Delamain et Boutelleau (Paris)

**Date d'édition :** 1928

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (VII-284 p.) ; in-8

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 320

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96112209](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96112209)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-24611

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb318234484>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 12/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

MES

MODÈLES

Souvenirs littéraires

MAURICE BARRÉS

THOMAS HARDY

MARCEL PROUST

HENRY JAMES

ANDRÉ GIDE

GEORGE MOORE

1929

QUATRIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE STOCK

Delamain et Boutelleau, PARIS

c> Cr

MES MODÈLES

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE STOCK :

EMILIENNE ET LA MATERNITÉ, roman.

EN PRÉPARATION

MÉLANGES ET SOUVENIRS SUR DIEPPE ET PASSY.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS ;

Propos de Peintre :

PREMIÈRE SÉRIE. DE DAVID A DEGAS (Emile-Paul). DEUXIÈME SÉRIE. DATES (Emile-Paul).

TROISIÈME SÉRIE. DE GAUGUIN A LA REVUE NÈGRE (Emile-

Paul).

Divers :

CAHIERS D'UN ARTISTE (1914-1917), 6 vol. (Emile-Paul). DIEPPE (Dans la collection Portrait de la France, Emile-Paul). PASSY (Dans la collection Visages de Paris, Lafitte).

MANET (Dans la collection Maîtres de l'Art moderne, Rieder).

Romans et Nouvelles :

Tous DES ANGES (Albin Michel, édit.).

AYMERIS (La Sirène).

IDÉOLOGUES (Kra).

LE BRACELET TENSIMÉTRIQUE (Kra).

Collection « Les Écrits de J.-E. Blanche »

LES CLOCHES DE SAINT-AMARAIN, roman (Emile-Paul). A UIERIS, roman (à paraître).

EN PRÉPARATION.

LONDRES (The Hogarth Press).

LA RHAPSODIE INACHEVÉE.

LES MÉMOIRES DE JOSÉPHIN PERDRILLON.

JACQUES-LMILÉ BLANCHE

MES

MODELES

BARftÈf. - il,fRpi-, - P ROlTST.

:; - GIDE. - MOORE.

1D28

LIBRAIRIE STOCK DELAMAIN ET B 0 II T E L T. K A U , PARIS

7, rue du Vieux-Colombier.

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ A PART, DANS LE FORMAT IN-18 GRAND JÉSUS : SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON, 10 EXEMPLAIRES DE 1 A 10 PLUS 5 HORS COMMERCE DE 1 A V, SUR HOLLANDE VAN GELDER, 40 EXEMPLAIRES DE 1 1 A 50, PLUS 5 HORS COMMERCE DE VI A X, SUR PUR FIL LAFUMA 100 EXEMPLAIRES DE 51 A 150, PLUS 25 HORS COMMERCE DE XI A XXXV ET 300 EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ D'OUTHENIN CHALANDRE NUMÉROTÉS DE 151 A 450 PLUS 50 HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE XXXVI A LXXXV, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE. TOUS CES EXEMPLAIRES CONTIENNENT 16 REPRODUCTIONS EN HORS-TEXTE DE PORTRAITS

EXÉCUTÉS PAR J.-E. BLANCHE A DIFFÉRENTES ÉPOQUES.

Copyright by Librairie STOCK,

Delamain et Boutelleau. Paris, 1928.

DÉDICACES

En préparant tes Cahiers Verts, mon cher Daniel Halévy, l'idée te vint de me demander un volume ; il s'intitulerait Mes Modèles. Pendant mes longs mois de campagne, cette année-là, je couvris de notes des pages qui formèrent bientôt un dossier imposant. Assis dans le salon jaune d'Offranville, je regardais autour de moi meubles, gravures, tableaux ; je rouvrais des albums aux fermoirs de cuivre oxydé d'où surgissaient les images pâlies de nos parents, des amis de nos deux familles. Toute notre jeunesse, Daniel 1 tout un monde. Mais ce monde-là n'est qu'un de ceux que j'aurai connus, étant, hélas, devenu peintre de portraits. Aussi m'aperçus-je bientôt que, malgré moi, j'entreprenais d'écrire des Mémoires, genre pour lequel je me sentais peu d'inclination. En effet, des mémoires n'ont de valeur 'qu'en proportion de la sincérité et de la

liberté de celui qui les rédigea. Quand devront-ils paraître ? Comme André Gide, j'ai peu de confiance dans les exécuteurs testamentaires. D'ailleurs, tu renonças à ton projet devant l'énormité du texte et le nombre des portraits que tu avais d'abord compté reproduire. Deux, trois Cahiers Verts n'eussent point suffi — et la règle était que chaque manuscrit n'en comportât qu'un, dans ta collection. Tu aurais pu choisir « dans le tas », le courage te manqua, et je le comprends.

Sans toi, Daniel, rien n'eut jamais été de ce qui va suivre.

Ce fut vous, ensuite, Maurice Martin du Gard, qui, fouillant dans l'atelier, vous êtes enflammé à la vue des liasses de papier dactylographié. Votre flair vous conduisit vers le pot aux roses. Vous aussi vouliez des morceaux pour les prochains numéros des Nouvelles Littéraires. Par exception, je fus paresseux, négligeai de relire et de mettre au point mon travail de « mémorialiste ».

Enfin, un jour vint où vous, Jacques Boutelleau, fonçant droit de Chamonix à Auteuil, m'êtes venu livrer le dernier assaut ; mais vous, Jacques Chardonne, auteur de l'Epithalame et du Chant du Bienheureux, vous saviez exactement ce que vous

vouliez de moi : d'abord un volume composé de quelques monographies, illustré de portraits.

Ceci est un début. Je vous ai maudit, tout en me félicitant de ne pas laisser en jachère un terrain que je ne pensais pas impossible d'exploiter. Alors, fallut-il chercher dans le fatras des pages, corriger, éliminer, choisir, faire un livre 1 Et désespérant un peu -en me voyant si occupé à peindre (au pinceau), vous m'avez fait surveiller par Armand Pierhal, vous l'avez chargé de ma garde. En son zèle affectueux, il a été le plus intelligent, mais le plus odieux des tyrans.

A vous tous, mes chers amis, je dédie ce recueil, qui n'aurait peut-être pas vu le jour sans votre aide.

MAURICE BARRÈS

MAURICE BARRES

Il avait l'abord réfrigérant, le port d'un dictateur moderne, cet Abencérage de Lorraine. Bien des femmes pensaient à un Bonaparte en le voyant tel que je le peignis à vingt-cinq ans, les cheveux pauvres et plats, la peau olivâtre, maigre, en veste grise, un œillet jaune à la boutonnière, les bras croisés sur la poitrine 1. Il était tout ironie, forme

1. Lettre de Bar-rès, non datée, timbrée d'un monogramme M. B. eu argent, comme l'adresse, 12, rue Legendre. Il ne datait jamais, d'où maintes incertitudes : « Mon cher ami, j'étais en Auvergne, puis à Boulogne-sur-Mer. Ni là ni là je n'avais votre adresse ; pour vous faire adresser les livres de Paris, "JoVyzewa fut la ressource de mon secrétaire. Je suis dans le ravissement de mon portrait trouvé chez moi, à l'arrivée. Le cadre me semble exquis (en argent oxydé, glace à biseau), quoique sur ce point je sois moins fixé que sur ta peinture. Je ne murais vous exprimer convenablement le goat très vif et ia satisfaction qui m'emplissaient en face de moi-même : atlitude familière, mais que vous avez singulièrement facilitée et justifiée. Je vous souhaite la juste récompense de vos vertus de peintre et de votre très grande générosité ; ne vous ennuyez pas au bord de la mer.

Votre tout acquis,

MAURICE BARR&$<

d'esprit qu'il condamnait chez les autres comme un signe de pusillanimité ou de bassesse. Dès que nous causions, nous pouffions de rire, quoiqu'il m'interloquât un peu, par la précision qu'il exigeait des dates et des renseignements dont il était avide. Si je semblais n'être pas très sûr, mais que tout de même je cherchasse à le satisfaire, il m'arrêtait net : « Bonnières me dira cela. Eh quoi 1 parlons plutôt de Delacroix, ou des poètes anglais. Et ce Shelley ?... Mais. je croyais que vous connaissiez mieux ces gens de l'avenue Hoche qui m'invitent à un bal. L'autre jour vous me racontiez que le grandpère... aujourd'hui c'est d'une grand'mère que vient le titre ; vous n'êtes même plus sûr de la parenté des X... avec la famille des Habsbourg. Ne descendraient-ils pas plutôt d'un marchand de lunettes de Cologne ? »

Au lendemain de la guerre, ses amis le prétendaient malade, déprimé. Chez une dame qui l'avait beaucoup reçu dans son salon, je m'enquis de la santé de Barrés : « Quoi ? J'ai vu notre ami, hier, il était d'une gaieté, d'une jeunesse !... Un gamin ! Oui, un vrai gosse. Toujours exquis. Connaissezvous un plus adorable compagnon ? » me dit-elle.

Le masque glacial, la grandeur, et cet abandon juvénile... que signalait si drôlement notre hôtesse devant un diplomate et un maréchal anglais, quelque peu ébaubis, resteront en ma mémoire comme les attributs inséparables de cet homme double, mais le plus cohérent dans sa vie publique

et dans son œuvre. Qu'il fût dédaigneux, 'ennuyé, méprisant, lointain, les Tharaud eux-mêmes n'ont pas appuyé sur cette faiblesse de Barrès, comme je voudrais le faire : mais d'autre part, dès ce préambule, je veux célébrer la noblesse, la générosité, les sentiments du plus fidèle des amis que j'aie eus. André et Philippe, les fils de Marcelin Berthelot, un Léon Blum, un Edouard Herriot, et, s'ils vivaient encore, un Camille Pelletan et un Jaurès témoigneraient à quel degré la constance dans l'amitié persista jusqu'à la fin de la vie du chef nationaliste, en dépit des divergences d'opinion et de tout ce qui divisait ces doctrinaires.

Je ne manquais pas d'avoir recours au sage et loyal conseil de Barrès, avais-je un ennui, ou une décision à prendre ; hélas ! environ la trentaine, tout semblait s'unir pour abattre ma confiance naïve en la vie. Aujourd'hui, j'ai dû éventrer des enveloppes d'où glissent, pêle-mêle, des feuilles couvertes d'écritures tracées d'une encre à peine pâlie. Je débrouille enfin les sentiments vrais dans cette correspondance que mon père souhaitait que je détruisisse. Barrès ignorait les mesquineries de la brigue, la haineuse compétition. Ce qui le gagnait à moi et aux miens, c'était sa grandeur d'âme ; elle le mettait à part et lui donnait de l'autorité, malgré sa jeunesse. Je m'appuyais sur son bras comme sur celui d'un frère, qui aurait eu à la fois la sensibilité d'un artiste et l'énergie d'un homme d'action. De lui on eût accepté de rudes critiques ; la contrainte

du respect m'était plus que supportable : réconfortante. Il m'avait dit : « Pourquoi se tutoyer ? M. Renan et M. Berthelot s'appellent encore Monsieur. » Nous apportâmes peu à peu quelque tempérament à cette réserve mutuelle, qui chez d'autres est une feinte politesse, caressante et trouble.

Barrès n'était sans merci que pour les médiocres, les lâches, les sots ; manquant de patience avec les « primaires », comme il disait, même s'il leur reconnaissait des vertus ; on sait que, croyant perdre son temps à s'occuper de cette Colette Baudoche, de son pauvre milieu, il faillit renoncer à écrire cette histoire « patriotique » à laquelle il attachait tant de prix, comme à un Hermann et Dorothée français. Un jour qu'il tournait en dérision l'humble Lorraine, tout en disant : « Ce petit livre-là est bouclé, Jacques-Emile ! J'ai plus soigné ma rustaude que Bérénice », je lui fis observer qu'il y avait, de sa part, une étrange faiblesse à ranger ainsi les êtres humains, comme dans un transatlantique, par classes ; de mettre la famille de Colette avec le bétail des émigrants, à fond de cale, et de réserver des cabines de luxe pour les seules « princesses ».

« Vous manquez trop d'indulgence, lui dis-je, de simple sympathie humaine, celle que vous inspire un caniche. Quelle haine pour Racadot et Mouchefrin, qui sont pourtant des créatures de votre esprit ! Nous autres, il faut que vous nous pariez de joyaux empruntés à notre héritage, à notre milieu, pour que vous nous accordiez votre attention ; les

sultanes de Delacroix du cabinet de mon père, les souvenirs de Gérard de Nerval, de Berlioz, de Renoir, vous attirent chez nous plus que nous ne ferions par nos propres moyens. Verriez-vous bien les indivi. dus hors de leur cadre ? L'on vous taxe déjà de snobisme ; gare à vous ! Vous découvrez des trésors dans la conversation de votre voisin du Pavillon deq Muses ; Robert vous impose encore, ce raseur 1 ?

— H me dit de gentilles choses, sa culture est cocasse, et il m'accompagne dans mes promenades au Bds... Je fatigue les meilleurs marcheurs. »

Je ^epris : « Quel candidat vous deviez faire, pendant vos tournées électorales ! Vos électeurs se troirpaient-ils sur vos sentiments quand vous leur accordiez une poignée de main molle, quelques mots condescendants et, je le crains, pas du tout dans le tcn « bistro » ? Vos amis ont si peur de vous ennuyer, qu'au bout de cinq minutes ils s'embrouilcnt, ne savent plus ce qu'ils allaient vous dire... Comment vos agents et vos dames de la Halle s'entretiennent-ils avec vous ?

— Ces luronnes nous envoient beaucoup de fleurs, des légumes, des poissons délicats, qu'on sert parfois à la maison sur le point de n'être plus frais, parce qu'ils tournent avant que les invitations soient faites, ou par la faute de la cuisinière. J'aimerais que tout fût bien, chez nous. Je cherche un maître d'hôtel décent. Mais vous vous trompez,

1, Le comte Robert de Montestjuioy

il ne semble pas que ces dames se doutent que je préférerais d'être sur les bords de la mer Egée, tandis qu'elles m'adressent leurs hommages. Euh ! euh ! euh ! (son rire grondait, sourd). Eh quoi ? c'est que vous avez l'esprit de malice, JacquesEmile. Cette petite Colette, ne l'ai-je pas joliment parée, comme une bergère de poème héroïque ?

— Barrès, vous l'avez voulu voir, comme vous voudriez nous faire voir l'auteur des Chants du Soldat. Mon cher Robert-Houdin, quel magicien vous faites ! »

Ce ton de badinage, qu'un long commerce avait établi entre nous, ne l'amusait pas toujours, qjand c'était moi qui, par vieille habitude, y retombais, les derniers temps de sa vie, alors qu'il avait fixé, pour la postérité, la figure magnifique, majestueuse à laquelle il n'avait que trop de droits de prétendre.

L'événement capital de ma jeunesse, ç'aura été ma rencontre, chez les Bonnières, avec Barrès, pendant que je peignais un portrait de Leconte de Lisle, détruit peu après. Les Bonnières de Wierre habitaient avenue de Villars, dans la maison de Vinrent, d'Indy, sanctuaire du wagnérisme. La jolie madame de Bonnières était peinte 'par Besnard, par Renoir \* chez elle, je vis les premiers marbres de Rodin. La dévorante « Henriette », avertie de tout nouvel ouvrage, ardente à la chasse des célébrités,

rabattait pour son mari, Robert, les personnages qui pouvaient lui être de secours, car il écrivait -des romans, des articles au Figaro, étant l'ami de Francis Magnard. L'intérieur si vivant de ce jeune couple fut le carrefour où se confrontèrent les débutants « talentueux », comme disait Goncourt, et des contemporains de mon père ; un Francis Poictevin, « ce Japonais d'Heidelberg par qui le courant parti de Baudelaire vient caresser le domaine des Goncourt » (M. Barrès), un Wyzewa, auteur de ce petit chef-d'-œuvre, Walbert, et secrétaire bénévole, informateur des Bonnières, — et un Taine, un Renan, un Leconte de Lisle.

Poupin, au malicieux sourire, politique captieux, Wyzewa s'emparait de quiconque il voulait employer pour parvenir à des buts impénétrables, et qui nous semblaient gratuits. Barrès, comme mon père, comme Dujardin, Ary Renan et moi-même, avon-s été manœuvrés par lui sans nous en douter, jusqu'à ce que des lettres, découvertes longtemps après, nous aient révélé la perfidie de ce doux maniaque. Il n'était pas encore le saint que l'on assure qu'il devint. Je l'aimais fort. Il était Slave ! Si je le mets en scène ici, c'est qu'entre Barrès, Ary Renan et M. Renan, il s'immisça cauteleusement, dans une intention qui me reste incompréhensible.

Ary avait admiré Barrès avant moi. Mais vint Huit jours chez M. Renan. Ary me dit : « Choisis entre ton nouvel ami et moi ». Le spirituel opuscule faillit brouiller pères et fils. Ary fit défense à Barrès

de republier cet « essai de critique pittoresque » paru dans la Revue de Paris ; Barrès n'eût pas songé à le republier en livre, sans cette « maladroite démarche ». On était chatouilleux alors. Wyzewa souffla sur le feu qui couvait. Ce fut un incendie.

Les fantaisies de Barrès étaient d'un humoriste. Il effaça quelques lignes, ajouta un « avertissement » assez hautain et cette dédicace que l'on prit pour l'écart d'un jeune homme fou d'orgueil :

Un publiciste judicieux a écrit des Conversations de Gœthe avec Eckermann que, si elles n'avaient pas été tenues réellement, il faudrait les inventer.

M. B.

Paris, 1888.

Le pauvre Ary, que de monter un étage suffoquait, voulut provoquer Barrés en duel. Barrès, en mûrissant, avoua qu'il avait perdu de son idéalisme, déplora cette « sorte d'ivresse » qui l'avait poussé à « bâtonner lyriquement » son maître. Humoriste, farceur, mauvais drôle, furent les injures des personnes dont le parlementaire imberbe se désola de n'avoir point l'approbation. Ses deux faces (dont j'appréciais surtout la moins sérieuse) se décelaient ainsi. Devant Ary, on évitait de prononcer son nom. Or Barrès, par ses ouvrages plus que par sa présence effective, fut l'animateur de mon atelier,

L'un des plus précoces détenteurs du prestige littéraire, Barrès est demeuré suspect à ses aînés jusqu'à l'heure où, se lançant dans la politique, il devint député. « Ton ami est un anarchiste à escarpins vernis, ce sont les plus dangereux », avait commencé par me dire ma mère. J'eus peine à la convaincre que je le fréquenterais sans péril, qu'elle pouvait recevoir cet « anarchiste ». « Ce jeune Barrès est moins excentrique de mise que le directeur de ta revue, mais il y écrit. Il en est digne, celui qui a signé les Taches d'encre. Tu ne collectionnes que des turpitudes de cet acabit, et tu fais relier ça en papier japonais 1 Ce nom sent la Révolution, le Directoire, le muscadin. Barras, Barrès, il y a des noms comme ça dans la Fille de Madame Angot. Que vient-il chercher ici ? Nous ne sommes pas dans les eaux du gouvernement.

— Ni lui non plus, maman. Barrès électrise la jeunesse, nous assisterons à une Renaissance.

— S'ils étaient tous aussi aimables que Teodor de Wyzewa ou que ce charmant Henri de Régnier... Ton père ne sait rien refuser, voilà qu'il le présente à la Princesse 11. Pourquoi les anarchistes veulent-ils tous aller rue de Berri ? »

Vers 1838, des réunions se tenaient dans le sous'

J. La princesse Mathildo.

sol d'une minuscule boutique, à côté du Vaudeville. Aux dîners de la rédaction, des vétérans, Mallarmé, Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, se coudoyaient autour d'une langouste et d'un bol de crème fouettée avec de plus jeunes dont aucune revue n'aurait publié la copie. Ignorés encore, les symbolistes, les naturalistes de l'école de Médan collaboraient avec

Dujardin, de même que Bourget et Heredia. Je ne m'e rappelle pas avoir surpris, entre ces gens de tendances et d'âge divers, d'autres sentiments que de la sympathie mutuelle, 'de l'estime pour l'hôte romanesque, hardi, qui les conviait à l'aider sans rémunération pécuniaire. Goncourt, Anatole France prêtaient leur autorité à l'abscons dramaturge d'Antonia, du Chevalier du Passé et de la Fin d'Antonia, poèmes symboliques, récités devant des auditoires aussi houleux que brillants. Dujardin fut le premier qui s'avisa de « forcer » les gens du monde, comme des plantes de serre chaude, en flattant leur vanité intellectuelle. Chez madame Straus, voire dans le palmarium de la Princesse, où j'implorais Goncourt de soutenir ma propagande, les futures belles de Marcel Proust souscrivaient aux coûteuses éditions de luxe de la Revue (illustrée, tirée sur papier de couleur — une soixantaine d'abonnements en fin de compte) ; chaque fascicule faisait de nous la risée de Paris, quoiqu'ils fussent tous rédigés par

« l'incontestable élite des lettres et des arts ».

La publicité était presque inexistante, hormis dans les journaux, et seulement s'il s'agissait d'au-

teurs dramatiques du Boulevard, de quelques académiciens romanciers, quelques-uns chroniqueurs dans ces journaux. La phalange inquiétante de notre magazine, pour laquelle je plaidais sans vergogne, .me valait des rebuffades de la part des gens graves. Mais j'osais davantage, je les bourrais de billets — gratis ou fort chers, au gré des prenànts. Il y eut des snobs très généreux. Nous invitions Dieu et le diable afin de remplir des salles louées pour une matinée unique, qui s'achevait sous les sifflets, tandis que, tremblant, j'observais, au dehors, les démêlés de la police avec les cochers. Antonia mobilisait des escouades d'agents. Mes parents, affligés, me disaient : « Tu vois que ton ami Barrès luimême n'est pas de ces folies-là. La mère de ton ami André Gide lui permettrait-elle de s'y montrer ? » Peut-être que non I

Des fragments inédits de Sous l'oeil des Barbares voisinaient, dans la Revue Indépendante, avec Gloire d'assassin, de Robert de Bonnières, des chroniques musicales de Louis de Fourcaud (du Gaulois) ; sous le pseudonyme transparent de James E. White, j'en envoyais de Bayreuth et de Munich. Le favori de mon père et de ma mère, George Moore, laissait traduire ses Confessions pour Edouard Dujardin. En Jules Laforgue, un autre « bénoni » de notre Auteuil, mort en 1887, la revue venait de perdre « plus qu'un ami, le meilleur et peut-être le plus génialement doué des quelques-uns qui cherchent à cette heure une forme

littéraire nouvelle ». Or, n'aurait-on pas aussi bien désigné Barrès comme le plus « avancé » de ceux-là? Le plus « déliquescent », avait jugé ma mère, — qui lisait la Revue, tout de même.

Il est peu d'hommes avec qui j'ai autant ri — sans m'abandonner 1 Rares, ceux qui le perçaient à jour sous le masque de politesse royale qu'il croyait pudique de se mettre, comme Stendhal : « Les moindres choses continuent à me faire saigner, et j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire ». Il visait à l'impassibilité. Nous nous abîmions ensemble dans le culte de Wagner, de Liszt, des hérbs de Bayreuth. Autant il méconnaissait l'Angleterre (où il est encore peu lu et incompris), autant il estimait la culture allemande, comme Renan et Michelet.

Dans les Taches d'Encre, où il vitupérait « la Sensation en littérature », « la folie de Charles Baudelaire », écrivant : « Sommes-nous parents de ce malade, les Fleurs du Mal deviennent notre histoire même », il décochait des flèches aux « sublimes poètes », mêlant Rollinat, des Esseintes à Verlaine et à Mallarmé. De Mallarmé : « C'est bien là de l'art semationniste... Il écrit pour lui seul, et quelques blasés le savourent... Des vers d'une fière venue semés çà et là acquièrent un éclat superbe de l'obs- )ité même du fond. » — « Que demandez-

tous ici de la passion, d'éloquents lieux communs J Allez à d'autres clairons. » — « Il convient, toutefois, de voir clair jusqu'en nos enthousiasmes. L'œuvre de ce groupe est mince au résumé », concluait-il.

Les lieux communs, Barrès les disait être le trésor de l'art classique. « Que ne traitez-vous, en peintre, Jacques-Emile, de grands sujets rebattus, comme faisaient Delacroix, Poussin, Claude Gelée, nos maîtres ? On n'invente rien de mieux comme thèmes. Il n'y a que l'orchestration, et la belle technique... »

« Baudelaire ne fut peut-être qu'un esprit laborieux qui sentit et comprit par Poe cks choses nouvelles et se raidit toute sa vie pour se spécialiser. Mallarmé et Verlaine faillirent à leurs ambitions ; certaines élégies de Verlaine sont de premier ordre, mais son œuvre la plus haute, celle qui nous intéresse, Sagesse, pour ses inégalités pourrait parfois faire sourire des âmes simples. » — « Celle manière nouvelle de sentir apporte-t-elle quelque bien à l'humanité? ?» — « Ils s'agitent dans l'irrésolution. N'est-ce pas, d'ailleurs, la souffrance de tous, à cette queue de siècle où la vie dédaigne ses buts anciens ? » Nous y sommes, enfin ! Retour au passé.

Tradition. Barrès avait voulu étudier la vie à travers cette i( littérature sensualiste ». Il lui opposait « cette abondance, ce souffle qui glisse et nous enchante chez Lamartine, qui tourbillonne et force l'admiration chez Victor Hugo ». — « Des Esseintes

nous intéresse comme type, et au même titre documentaire que Mallarmé ou Rollinat. » (Pour lui, Montesquiou c'était des Esseintes et d'Artagnan.) Certes, Barrès ne répudiait aucun de ses moi, ni ses afféteries d'hier, son « dadaïsme » avant la lettre des Taches d'encre, son ingénieux système de publicité. Madame Clovis Hugues ayant tué Morin, au Palais de Justice, des hommes-sandwich exhibèrent sur les boulevards un écriteau ainsi libellé :

Morin

ne lira plus

Les Taches d'Encre.

Plus tard, ses malices ne cesseront pas de mettre en liesse ou en fureur le Parlement. N'y déposa-t-il pas un projet de loi en vue de porter au Panthéon les restes de Jules Simon qui, bien vivant, siégeait au Sénat ? Que mon camarade — si l'on peut ainsi qualifier Barrès, mais je l'ose — ait été ce macabre pince-sans-rire, qui donc consentirait aujourd'hui à le croire?

Sa tenue, qui devint prudente et raisonnée à l'égard des sots de la politique, me semblait noble ; nobles sa forme verbale, son dandysme guindé ; nobles ses bâillements, son élocution lorraine, ses sourds ricanements brefs. Et cependant, comme il pouvait être un autre homme ! En retrouvant un

morceau publié par Edouard Dujardin (Revue Indépendante, décembre 1887), il me semble lire des pages de Littérature, la petite revue de ces mêmes « dadaïstes » qui firent le procès de Barrès en une soirée tumultueuse, scandaleuse et bouffonne, d'après guerre (hiver 1922). André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault, Drieu La Rochelle, Picabia, mes petits amis, était-ce de l'amour, ce procès pour rire que vous intentiez à Barrés ? Combien notre naïveté d'antan rachetait les ridicules où, en tout temps, se complaisent les révoltés et les petits-maîtres, les « dandies » de lettres!... Quelles erreurs de ton et de jugement nous avions commises aussi ! Francis Poictevin nous semblait un novateur, parce qu'il était un peu fou ; Dujardin publiait ses textes dans la Revue Indépendante, avec ceux de Bourget, de Barrès, de Rosny et de Descaves.

Dans le numéro d'avril 1886, Barrès avait donné un « M. le général Boulanger et la nouvelle géné. ration » avec cette épigraphe : « 0 maître, si tu existes quelque part, axiome, rel.igion ou prince des hommes... »

« Avec une joie profonde, nous entreprenons de parler d'un général par qui naissent les grandes espérances. Nulle maison n'y convenait mieux que celle-ci. Car nous demeurons étrangers aux intrigues de la politique quotidienne. Tandis que l'Idée

fait son chemin en France, nous voulons suivre seulement la fortune qu'elle a dans un groupe étroit, mais infiniment puissant, chez les jeunes gens. Nous analyserons un état de conscience nouveau qui se dessine dans la nouvelle génération et qui nous enchante. Ici, chaque rédacteur et la direction conservent leur indépendance ; nous ne sommes réunis que par l'estime commune que nous nous portons, à cause de notre sincérité d'artistes et de penseurs. Un publie restreint, mais le plus compréhensif qu'on puisse imaginer, nous accompagne et nous aime. J'aurai beaucoup agi, si je fais savoir qu'à côté de moi plusieurs de ceux qui seront des forces de la France prochaine supportent impatiemment le tumulte parlementaire, et aspirent à trouver l'homme fort qui ouvrira les fenêtres par où les bavards seront précipités et l'atmosphère renouvelée. »

« Comme je reviens joyeusement dans cette Revue ! »...

« Après avoir traversé cette jeunesse mécontente et mystique dont souffrent tant d'âmes en ce siècle, voici donc qu'enfin s'épanouit pour nous un champ d'action... '»

« Qu'est-ce que le général Boulanger ? J'ai interrogé des savants, de hauts artistes, des esprits que nous respectons et qui connaissent le général. Ils sont touchés de sa compréhension ; ils le disent averti de toutes choses, infiniment séduisant... » Barrès ne l'avait pas encore vu, je présume, ce militaire qui, « en toute occasion, cherchait à te'

moigner sa sympathie aux jeunes artistes et écrivains ». Nous étions coincés entre « l'avant-garde » esthétique et cette nouvelle « avant-garde » politique, entre le « Reine Thor » de Parsifal, l'ingénu à la perruque blonde, et un soudard à l'épée de bois. Barrès se gaussait-il ? A quel rétablissement sur le trapèze allait-il se risquer ? Nous connûmes tous le Brav'général, nous l'acclamions en R'venant de la R'vue de Longchamp. Ma mère était soulevée d'enthousiasme ; l' « anarchiste » Barrès devenait le plus désirable des amis de son fils (quoiqu'elle ne sût pas encore bien où il nous conduirait). Oh ! le général !

Un soir, la duchesse Caracciolô et le prince Stanislas Poniatowski annoncèrent leur visite, avec quelqu'un qu'on ne nommait pas. Comme ces « réactionnaires » passaient pour être membres du complot, je supposai qu'ils amenaient le général pour que je fisse son portrait. Ils entrèrent par l'atelier, comme des conspirateurs. D'abord, on ne nomma pas le visiteur. Cela, l'Elu du peuple ? Il fumait un cigare, portait une redingote à revers de soie, qui le sanglait ; sa tête et sa tournure étaient d'un sous-off d'infanterie, comme sa parole qu'il s'efforçait de châtier, sans y réussir. Je copie ici mes notes d'alors : « Etait-ce Lui, ou un chef de rayon, cet homme vulgaire, barbu, les cheveux pommadés ? Blanche Caracciolô -me glissa dans l'oreille : « Quels yeux ! quel regard ! » Certes, ce devait être un personnage, pour être traité par elle

avec tant de révérence. Enfin, Poniatowski perdit contenance, un « mon général » fut susurré. Boulanger se carra dans un fauteuil, prit des poses qu'il crut impériales. On parla de dessins pour des uniformes, des livrées de la prochaine cour, ce qui me fit songer au palais de Gerolstein. Comment habillerais-je notre dictateur, pour son effigie officielle ? « Faites-moi quelque chose de corsé, mais d'élégant », dit-il. « A cheval? J'en ai d'admirables. Mais sur la tête, que mettrons-nous ? Le casqué ne me va pas. Un képi qui n'en serait pas un. Vous trouverez bien une coiffure qui convienne à un génétal portant barbe... » Mes visiteurs se retirèrent en me faisant : « Chut, chut ! Quels évériements se dessinent à l'horizon ! »

Quand je racontai cette entrevue à Barrès, il bouffonna, à son ordinaire :

« Euh ! euh! mais oui, il avait le regard... Un troupier, quelque peu vulgaire, mais dans notre tradition. Il ne s'agissait plus d'un homme, mais de l'idée. Ce n'était pas qqelqu'un pour vous. Tout de mââme, nettement (locution de Barrès), si cette madame X..., la Vénus hottentote du Sénat, vous avait proposé de peindre quelque goujat de ses dîners radicaux, auriez-vous refusé, Jacques-Emile ? Euh quoi ! les modèles de Géricault, soldats du premier Empire, étaient-ils moins grossiers ? Géricault, David héroisaient des traits plébéiens. Pour entrer dans l'histoire, il n'a manqué à Boulanger que d'être moins sensible. » (Barrès pouffa de rire.)

Notre patriote lyrique se construisait une légende, ayant « vomi le régime sous lequel nous croupissions » depuis 1879 ; notre anarchiste des Taches d'encre dénonçait l'abjection de l'anarchie dans lè Parlement, comme dans les arts. Il aspirait à l'ordre. L'indépendance dont abusaient les « orphéons », en exerçant leurs voix fausses de puceaux, lui, le maître, se la saurait ménager pour un usage princier. Je saluais en mon ami justement ce que d'autres allaient condamner comme une palinodie de dilettante ; bien plus : comme de l'opportunisme.

Notre Barrès, avec sa mine à la Greco, « tournait déjà les yeux vers les sommets où nous allions le contempler par la suite », mais, pas plus que Proust, ne ravalait le mot cynique qui lui montait aux lèvres, les jugements qui ridiculisent un homme. Ses formules étaient homicides, mais combien fines, auprès des graveleuses diatribes de gamin qu'éructait un Jean-Louis Forain, lequel nous semblait alors détenir le secret de l'esprit français ! Barrès, aristocrate d'une démocratie, quel révolutionnaire élégant, quel Alcibiade ! Tel qui Aubrey Beardsley, il marchait la tête rejetée en arrière, le torse droit, sans souplesse, de l'allure de ces cavaliers assyriens qui défilent sur les bas-reliefs du Louvre. Il fauchait l'air de sa canne, comme on le rapporte de Saint,

Just, semblant abattre des têtes indignes de vivre.

Il évitait mon atelier et mes compagnons, tout occupés de leurs petites revues de cénacle, et qui voulaient rester de purs artistes. Ceux avec lesquels je me liais de plus en plus, malgré les conseils de Barrès, étaient George Moore, Henri de Régnier, Gide, Pierre Louys, Francis Viélé-Griffin, Paul yalery, Ferdinand Hérold, Henri Albert, le traducteur de Nietzsche, etc... — le groupe du Centaure. Barrès me gourmandait de les considérer « presque sérieusement » ; il a toujours gardé des préventions irritantes à leur égard. Quarante ans après, peu avant sa mort, comme nous réveillions des souvenirs de notre jeunesse, il me demanda :

— Pourquoi étiez-vous si inquiet — pourquoi iemblez-vous l'être encore — des petites musiques qu'ils faisaient ?

— Oh ! répliquai-je, n'étaient-ce pas les pieilleures? Quant à mes inquiétudes, elles avaient été les vôtres ; celles de votre vingt-deuxième, ce sont celles de ma soixantième année. Ne voulions-nous pas tout embrasser ! Et ce frémissement à prévoir l'avenir, ne l'avez-vous pas ressenti, vous, le pessimiste rêveur de nos promenades au Bois ?

L'étonnant, c'est qu'il ait, sous les insultes et les flèches venues de toutes parts, si patiemment dressé pour l'action (non pour la parade comme on le croyait) le bel animal de pur sang que certains de ees compagnons avaient connu, quand il mêlait ses décourageantes confidences de désenchanté avec des

drôleries, des invites au plaisir, de brèves effusions enthousiastes. C'étaient des appels aux longs voyages vers l'Espagne, l'Allemagne, la Grèce, l'Egypte ou l'Italie ; c'étaient les miniatures persanes, le parfum des roses d'Ispahan ; l'Orient l'attirait, avant qu'il y allât en missionnaire de la France catholique, ou en poète rongé d'une fièvre byronienne, entretenue avec quelque artifice. Il se cherchait encore lui-même, quand il crut s'être retrouvé dans ses ancêtres. Barrès avait dû souffrir du milieu paternel, comme bien d'autres ; mais il s'en évadait autrement que nous, pour y revenir par de savants détours 1. Les deux côtés de la figure de Barrès sont symétriques ; les méandres de sa pensée débordent à peine sur les lignes déterminées par une « stylisation » concertée ; interprétation que l'auteur de la méthode d'exaltation universelle modifie selon les circonstances où il veut s'affirmer. Alors interviennent les « sautes de température d'un tempérament fiévreux et sensible à l'excès ». Il reste un suprême artifex de décadence, même quand il ne vise qu'à être un .« citoyen ».

i. « Barrés le Magnanime », écrit Boylesve ; « on lui adresse le reproche assez singulier de manquer de principes et de doctrines ; mais les principes et les doctrines, n'est-ce pas lui qui en a inauguré la recherche passionnée ; n'est-oe pas lui qui, au sortir d'une période de scepticisme aussi brillant qu'insuffisant, a crié de toute sa géniale clairvoyance la nécessité de points d'appui inébranlables ? En eût-on tant cherché sans l'appel de cette voix déchirante dont les accents sont entendus si rarement dans le Ciel du monde intellectuel P... »

Quelle était sa vie sentimentale ? Il la tenait aussi cachée que sa dévotion à sa propre famille. Silence et discrétion ! Jamais d'allusion aux rapports sexuels, fonds de la conversation entre camarades. Pas un mot graveleux, alors que les jeunes littérateurs parlaient comme dans une chambrée de caserne. Je lui ai connu des amitiés féminines, mais je crois tout intellectuelles, où il déployait une séduction incomparable. Comme tout artiste, il avait eu sa « muse juive ». Nous l'avions su captif d'une amitié singulière pour une « baragouine trilingue », esthète qui traduisait des vers saphiques allemands et anglais. Au milieu d'un entretien, il consultait sa montre :

— Je vais là-haut, dans ces nouveaux quartiers ; souffrez que je prenne congé de vous, c'est l'heure de ma leçon.

Quelle leçon ? Mystère.

L'influence de cette Mélusine sur Barrès se trahissait chaque fois que nous causions d'art çt de littérature. Je crois que les Tharaud se trompent quand ils affirment que « le patron » ne lisait pas. Il a lu beaucoup et annoté. Mais il savait se servir de l'érudition des spécialistes. Vers 1890-1892, il parlait volontiers de poèmes, de tableaux anglais de l'école préraphaélite. Quelqu'un, qui avait sans doute prise sur lui, lui ouvrait des perspectives au

delà des frontières de cette agaçante « latinité » où il s'appliquait à m'enfermer. Pendant les vacances, n'irions-nous pas aux collèges d'Oxford, où les jeunes dieux dont Oscar Wilde célèbre la grâce, rament en des barques sur la rivière Isis :

— Tout de mââme, il y aurait tant d'autres choses à voir, Constantinople, les Indes...

— Ne vous déracinez pas, Barrés ; à vous Nancy ; à moi la Normandie, me dites-vous. Oubliez-vous les doctrines que vous voudriez faire accepter intégralement à vos amis ?

S'il m'a dissimulé cette Mélusine, l'œuvre romantique, voluptueuse et morbide de Barrès vibre, en plusieurs de ses parties, de l'écho prolongé de ses incantations. Bruges, Venise, les lacs d'Italie et jusqu'au Jardin sur VOronte sont marqués de son sceau. Elle avait la manie de se faire peindre costumée. Nous avons vu plus tard de nombreux portraits de cette « femme fatale » ; et j'ai reçu récemment d'Amérique un extrait de Mémoires (qui ne seront publiés que dans cinquante ans) où il est parlé d'elle. Mélusine y est appelée Sélysette (c'était au temps de Maeterlinck et de Debussy).

« La chambre de Sélysette n'avait pas de fenêtres ; une porte d'acier et de feutre séparait cette pièce du reste de l'hôtel, afin de protéger la recluse contre tout bruit du dehors, car sa terrible sensibilité la privait de sommeil. Son lit consistait en un divan de satin blanc et de valenciennes, surplombé d 'un crucifix de sèvres de trois pieds de haut, enguir-

landé de fleurs printanières. Des peaux d'ours blancs tapissaient comme de neige les couloirs et le vestibule ; d'immenses grenouilles bleues tendaient leurs bouches aux cartes des visiteurs éconduits, ceux qui ne s'asseyaient pas près du lit de Sélysette, sur une chaise rustique incrustée de diamants... »

Ses fantastiques aventures conjugales défrayèrent les gazettes de Florence. Qu'était donc l'image que Barrès se faisait des élégances « esthétiques », si une telle créature les incarnait pour lui ? Seuls ceux qui ont sondé les eaux dormantes de sa naïveté- le devinent. Ils donneraient cent exemples de son inaltérable candeur, tirés de toutes les circonstances de sa vie, et privée et publique. Et quoi de plus touchant que cette crédulité d'un grand réaliste ? Un gamin ! tel l'a jugé, nous l'avons vu, une professionnelle coquette, experte en la connaissance des hommes et dont il disait, à son tour :

« Quelle tacticienne, quel stratège, notre belle amie 1 »

Il m'entretenait souvent d'un tableau de Manet : la maîtresse de Baudelaire — la Malabaraise — croyions-nous alors, d'après une légende de la Revue Indépendante. Les types exotiques l'émouvaient, l'exaltaient. Où donc passait-il ses soirées ? Quelle était sa Malabaraise ? Après bien des hésitations, il pie pria de dîner au Grand Café avec sa secrète amie.

Elle nous y rejoignit très tard.^Nous n'avions pu l'attendre pour nous mettre â table : mais l'amant

ne marquait ni surprise, ni beaucopp d'impatience. Cette personne maigre, si pâle sous son fard, l'air malade, était selon lui une Arménienne. Visiblement elle se piquait, se droguait. Somnolence, voix éteinte, et ce vague spécial dû à la morphine ! Barrès se taisait, puis riait comme on tousse quand on s'étrangle, d'un rire mêlé de tendresse et de réserve, mésinterprété par les malveillants.

Et sa culture ? On s'est trop plu à en contester la solidité. Avec une réserve calculée de ses forces, une notion divinatoire de ses limites en tant qu'artisté et penseur, une sagesse d'économe bourgeois lor. rain, il empilait lentement les matériaux d'un édifice vaste dont le plan s'élaborait peu à peu ; il classait chaque jour des fiches, des notes qu'il utiliserait plus tard. A certains de ses amis semblait dévolue la mission de pourvoir à l'accroissement du butin, telles des abeilles que leur reine aurait expédiées au jardin proche, chacune ayant charge de rapporter le suc d'une fleur particulière. Je ne sais pourquoi la poésie anglaise fut le département qu'il me confia, car je la connaissais mal ; de même sur Gérard de Nerval, Delacroix, les romantiques, me chargeait-il de la « documentation », à cause des deux docteurs Blanche sans doute, et de leur entourage, me pressant de faire de petits mémorandums pour les cartons où puiseraient ses secrétaires.

Sa culture n'était certes pas celle d'un normalien. Sa mémoire, disait-il, n'était point des meilleures.

Il se plaignait de manquer de loisirs pour la lecture approfondie des œuvres et y remédiait par le palliatif judicieux de l'information, si j'ose dire, par procuration. Et cela se conçoit de reste, si l'on réfléchit à l'activité de sa vie publique, au bouillonnement de sa pensée, à tout ce qu'il avait accompli ou comptait « boucler » avant sa mort (dont l'idée l'a tant préoccupé). Il disait ce qu'avait été pour lui la conversation d'un Jules Tellier, avec lequel il s'entretenait de Sénèque, « ce grand calomnié » dont « les relations avec les choses et les hommes étaient commandées par le sentiment intense qu'il faudra mourir et que nous vivons au milieu de choses qui doivent périr ». Pascal était son auteur de chevet ; le moulage funèbre conservé à PortRoyal et auquel Barrès ressembla, plus tard, que ne fit-il pas de démarches pour en obtenir un exemplaire !...

Sa pureté morale protégea Barrès, en maintes expériences dangereuses pour son indépendance spirituelle. Avec quelle sagesse il évita les camaraderies littéraires et politiques, garda quelques amitiés fidèles dans les camps qui s'entre-déchiraient ! Le cerveau de cet homme à la fois effervescent et mesuré, parvint à équilibrer des antinomies apparemment inconciliables : tempérament romantique et idéal classique ; le Lorrain, le provincial de France, et l'ardent amateur d'âmes troubles, des langueurs capiteuses de l'Orient.

Il vivait dans le futur. Comme Stendhal, il disait

volontiers : « Attendez. On verra plus tard ». Plus que « le'bas, l'universel égoïsme », a-t-on dit, son culte du moi répondait à un besoin d'introspection, d'examen spirituel ; une revision des valeurs intellectuelles s'imposait à la jeunesse. A Barrès, pour qui un crucifix était le symbole de la plus haute spiritualité, le problème religieux se présentait inséparable des problèmes politiques. Telle était son idée fixe.

Il s'interrogeait, froidement et avec patience. Il naviguait entre des têtes chaudes de la réaction et ses chers amis les frères Berthelot, ces intelligences encyclopédiques si solidement armées, dont la gens était le support et l'aristocratie de la République. André, homme d'affaires, visage blafard (il ressemblait à Henri Rochefort), ramassait ses doctrines sociales en phrases tranchantes comme le couteau de la guillotine ; Philippe, le second fils Berthelot, doux saint Jean parmi de plus rudes apôtres, expliquait à Barrès vers et prose de Mallarmé. Le boulangiste Laguerre, Déroulède, Syveton, Moréas et Verlaine, Stanislas de Guaita, semblaient, selon les heures, occuper le même plan dans ses pensées. Chaque sujet avait une place dans ses cartons, et il choisissait, selon le cours de ses réflexions, celui qui pourrait les nourrir.

— Voici le carton de Moréas, le carton de Verlaine, celui de Chamisso. Celui de Gérard ne n'emplit pas vite. N'y aurait-il pas des lettres de Nerval dans ce bureau à cylindre du docteur Blanche ?

Son labeur forcené et méthodique provoquait des crises d'estomac qui l'inquiétèrent. Il voulait s'aérer, prendre des leçons de gymnastique et d'escrime. Il essaya de monter à cheval avec moi au manège Pellier —- mais dès ses premières leçons, il aurait voulu galoper, comme lord Byron sur les plages méditerranéennes.

Jusqu'à son mariage, il habita l'immeuble fi. ateliers de Bastion-Lepage, 12, rue Legendre, à côté de l'hôtel de l'architecte Hermant, père d'Abel. Cette rue est proche du parc Monceau, lequel devint un de nos buts de sortie. Nous nous y assîmes plus d'une fois avec Barrès pour deviser, face aux colonnades qui y simulent des ruines antiques, parmi les rhododendrons et les azalées de M. Alphand. Ces colonnes moussues, artificiellement dégradées, plaisaient à mon compagnon qu'une photographie, un moulage exaltaient presque autant que l'original. Son appartement nu, modeste mais sans désordre, d'étudiant bourgeois, studieux et sage, une brave femme, sa gouvernante, le tenait : la tante du normalien Edouard Herriot, brillant élève et dont Barrès s'occupait avec sollicitude, les jours de congé où cet aimable garçon acèourait. L'Ecole Normale ? L'ennemie ! Hermant s'en était évadé après un court. stage. Cet « antre de la cuistrerie », selon Barrès, ce « four à publicistes anticléricaux » nous repré-

sentait alors ce qu'il y avait de plus contraire à la libre esthétique. Barrès, en une chronique de la Revue Indépendante (février 1885), raille Francisque Sarcey qui seul parmi les hommes publics « pleure encore About » :

« Ses soupirs agitent en nos poitrines la petite fleur, l'a petite fleur bleue de nos sentimentalités. Pour retenir les abonnés qui s'enfuient du XIX9 siècle, j'entrevois une prime qui serait à la fois un presse-papiers et le symbole de la fidélité. : en stuc, M. Sarcey dans l'attitude de la douleur et du repos, montre les dents et s'allonge sur le XIX. siècle, comme sur le vieux manteau du maître assassiné, que des gens veulent se partager. Il ne pense guère vraiment à la broche qu'il faut tourner dans la cuisine, à Denise (d'Alexandre Dumas fils) du théâtre Coquelin, à La Parisienne d'Henry Becque ; mais ses yeux sont fixés là-bas, sur la Sorbonne, théâtre de Madame où M. Caro se produit. Comme ces hommes-sandwich qui se glissent au plus épais de la foule, portant sur le dos et sur le ventre le tarif et le boniment des marchandises en vogue, M. Caro apparut sur la tombe d'About. Des étudiants le sifflèrent peu après à son comptoir, où de gracieuses femmes, chaque semaine, se fournissent de doctrines ajustées. J'estirrie qu'ils eurent tort. Une idée, quelle qu'elle soit, est chose si belle et si haute, que tout individu qui la brutalise devient un criminel. Et de quel droit ces jeunes gens vengent-ils les doctrines qu'attaque selon son goût et

son droit, M. Caro ? Pour servir aux casernes et aux tueries, de certaines conditions sont exigées ; combien plus justement encore une sévère revision devrait être faite de ceux-là qui prétendent aux nobles combats de l'intelligence ! C'est pitié que ce fameux diocèse de la libre pensée, dont un Sainte-Beuve, le plus mystique et le plus matérialiste des hommes d'esprit, voulut faire l'asile impartial des hautes conceptions, devienne le pré où gambadent quelques bruyants sous la houlette d'un Sarcey. Au résumé, ces naïfs sectaires de la libre pensée ne semblent guère comprendre la noblesse des hiérarchies... » Suit un éloge du talent littéraire de Jules Vallès

<c de belle race latine ». Son cadavre avait été hué par des drôles qui buvaient dans une brasserie. Je crois réentendre Barrès, en feuilletant ces chroniques griffonnées à vingt-trois ans sur une table de café. On ne déchiffrait pas toujours sa pensée. « Pour qui est-il, ou contre qui ? » me demandaiton. « Vous qui le voyez si souvent, le savez-vous ? Il adore Michelet, ce mangeur de curés. Il se f... de nous. N'est-ce pas qu'il envie la culture universelle des bons normaliens ?»

Nos flâneries au parc Monceau incitaient mon ami à parler d'art. Il souhàitait visiter les collections de M. Cernuschi, ami de mon père, « quoique ces

divinités soient des magots ». Nous allions aux salles de sculpture du Louvre. Songeant qu'il lui faudrait prendre femme, choisir une demeure décente, il m'interrogeait sur les moyens de l'orner économiquement avec des reproductions des plus beaux ouvrages — et le jardin de statues, de vases, de colonnades, à l'imitation du parc Monceau. Des salons en stuc, à l'italienne, avec médaillons pompéiens ; pas de tapis, des dalles. Son goût, qu'il croyait gœthien, était aussi celui d'un admirateur de Louis II de Bavière, d'un Wagner, à Wahnfried, ou plutôt d'un de ces Allemands de Capri qui se bâtissent des villas inhabitables en nos climats. Je lui disais en riant :

— Ce qui vous hante, ne serait-ce pas un décor de tragédie à la Comédie-Française ? Une toile de fond, des portiques en carton. La beauté est dans les vers qu'on y déclame ; qu'importe, pour un Barrès, le décor de son pensoir ?

— Il plairait d'être entouré de beaux exemples de l'art, ayant ce caractère impersonnel, si satisfaisant pour l'esprit, qui ne détourne pas le cours de nos méditations.

Il concevait sa maison au centre d'un jardin, sur quelque colline dominant Paris. Ce fut rue Caroline, une des plus revêches des Batignolles, qu'il loua un vilain hôtel, une fois marié. « Nous comptons y recevoir, rendre des politesses aux dames à qui j'ai tant d'obligations. » Il ne ménagea pas la dépense pour que tout fût au mieux, se donna du

mal en bâillant, déçu d'avance quant au résultat des peines prises. Au bas d'une lettre, je lis :

« Si vous pouviez passer ces jours-ci un instant quelconque, rue Caroline, vous me diriez votre opi. nion sur le malheur qu'il y a d'avoir deux jaunes différents au plafond et sur les murs du cabinet de travail. »

Dans une autre :

« On m'a déniché des chaises d'un bon marché étonnant, aurez-vous l'extrême obligeance d'y passer? Avez-vous pu donner le dessin pour la lampe Louis XVI? »

Plus on s'évertuait à rhabiller cette maison maussade, p1us on accusait ses tares. Les étoffes liberty, les cadeaux de mariage nancéiens (Gallé et Majorelle) traînaient sur les meubles, pitoyables. Il y eut, néanmoins, quelques soirées retentissantes, des dîners pour lesquels Barrès soignait ses listes de convives. Tout le monde voulait y aller. « On me fait compliment de ce Péladan ; il paraît que ce sot a diverti ces dames. Bon pour une fois ; mais peut-on l'avoir à tous les dîners, avec Jean Lorrain comme clown ? Wyzewa se dit malade, les Bonnières sont retenus un mois d'avance. On ne sait plus qui avoir. » Il est superflu de le noter, Barrès, le charmeur, aurait suffi comme vedette sur le programme, On l'écoutait des bouts de la table, Il

recevait en grand seigneur, fin, byronien, en son frac, plus pâle au reflet de son plastron immaculé. Madame Barras, de taille altière, belle comme une patricienne florentine, blonde, la ferronnière à pendant de perle sur le front — elle si simple dans le privé —■ portait une robe-fourreau à traîne d'un brocart blanc, tissé exprès à L'yon sur les indications de Barres : le chardon lorrain en était le motif.

L'intelligence de la nouvelle mariée, nous l'avions tout de suite placée au niveau de celle de son époux. Ce couple assorti par l'esprit, la culture, si attrayant en son équipage un peu romantique, qui apparaît le soir dans les salons, fêté par toute la société parisienne, va-t-il se laisser saisir par l'hameçon des pêcheuses à la ligne de célébrités mondaines ? Le mariage, c'est une platitude de le dire, quand il ne rompt pas une amitié de jeunes hommes, risque, du moins, de détendre leurs relations. Il n'en fut rien, dans notre cas. Je voue une gratitude toute spéciale à madame Barrès de ce qu'elle n'ait point relâché, mais au contraire consolidé des liens si précieux pour moi ; peu après, mon propre mariage allait en former de quadruples.

Les débuts d'un couple comme celui que je viens de décrire comportent bien des difficultés quant à l'indépendance des sorties, du travail de cabinet. A celui-ci s'ajoutait l'activité du politique militant. La série d'ouvrages tels que le Jardin de Bérénice, Du Sang, de la Volupté et de la Mort, etc... piquaient la curiosité ; les « romans », les nouvelles,

les essais du jeune maître passaient de main en main comme ceux de Paul Bourget, lequel, des premiers, initiait un public peu enclin à scruter des textes « hermétiques » et pour qui les idées subtiles restaient nébuleuses. « Les sources », comme écrit M. l'abbé Brémond, les thèmes initiaux de Barrès étaient multiples. L'origine de presque toutes ses idéologies échappait à la compréhension d'un public élargi. Le politicien, l'orateur à la voix sourde, qui usait du mot propre dans une forge à néologismes mal construits, jusqu'à l'affaire Dreyfus ne convainquait encore pas les aficionados de sa prose poétique. « Pourquoi, riche comme il l'est aujourd'hui et qui pourrait mener une existence si belle, — me demandait-on — pourquoi votre ami veut-il se remêler à la « tourbe des vétérinaires ? »

Car, en 1892, notre boulangiste n'avait pas été réélu.

Quelles narines dégoûtées, quand il émergeait en sueur de ce cloaque ! Il semblait vouloir se décrasser. se purifier par de longues balades en plein air, durant lesquelles il nous faisait confidence de ses plans littéraires. Nous prenions rendez-vous parfois chez des marchands de livres et de gravures rares, sur les quais, ou chez Feuardent, dont il inspectait vases étrusques, médailles, statuettes de Tanagra. On devinait les mobiles de celui qui ferait dire à Sturel : « Tout m'arrête, me parle, m'écoute, tout m'est un buisson ardent. J'ai fait beaucoup d'étapes diverses sur la vie, et dans chacune, quand je marchais, une

cadence passait de tout mon être dans mes pensées. » #Et quand il se frottait les mains avec un mouchoir, ricanant : « Elles ont toujours touché la paume de quelque collègue, à la Chambre ! » il me revenait en mémoire ce couplet de l'adolescent, mallarméen malgré lui : « J'habite un rêve fait d'élégance morale et de clairvoyance ; la vulgarité même ne m'atteint pas, car assis au fond de mon palais lucide, je couvre le scandaleux murmure qui monte des autres vers moi par des airs variés que mon âme me fournit à volonté. »

Barrès, qui languissait entre les murailles grises des immeubles des Batignolles, aspirait à vivre dans le voisinage du Bois. Quand il me mena visiter la propriété qu'il venait d'acquérir à Neuilly, je me demandais s'il espérait qu'une baguette magique transformerait selon son rêve ce pavillon de petit rentier. Tharaud l'a décrit ; je ne recommencerai pas après lui ; mais il m'amuse de feuilleter notre correspondance au sujet de l'ameublement, sur lequel continuait à discuter sérieusement mon ami. Comme les gens indifférents à ces sortes de choses, mais qui croient avoir des idées arrêtées, il s 'appesantissait sur des détails accessoires, par insuffisance de notions et désir de bien faire.

— Je vous donne carte blanche. Pourvu que j'aie les fresques de la chapelle Sixtine sous les yeux, je serai content. Le soleil inondera mon cabinet.

Je ne voudrais point de ce bric-à-brac qu'Anatole collectionne sur la rive gauche, cela n'est tolérable que si la bimbeloterie est de premier ordre. Il est dans Nancy un sculpteur sur bois qui me vendrait de vieilles boiseries d'un de nos maîtres, et des meubles pour le rez-de-chaussée... Occupons .nous d'abord du plus pressé. La salle à manger est de Maple ; c'est décent. Nous sommes déjà las des réceptions, on ne viendra pas si loin, les fiacres restent aux fortifications.

Au premier, cabinet de travail, chambres à coucher étaient défendus contre les cambrioleurs par une porte de fer (comme chez Sélysette !) Advienne que pourra du reste de l'immeuble, isolé, qu'on laissait à la garde de chiens paternes. Nous installâmes le long de tous les murs du studio des cadres à glissières, au-dessus de tablettes et de bibliothèques basses. Des photographies d'après Michel-Ange devaient s'insérer dans ces cadres, selon la volonté du maître.

Avant et après le dîner, et le dimanche si quelques importuns retenaient madame Barrès en bas, au salon, nous nous entretenions à l'étage supérieur avec le maître, ou plutôt nous l'écoutions devant sa cheminée, lui debout, allumant ses cigarettes, nous assis entre des tables couvertes de papiers, de serviettes de cuir et de livres, nos pieds sur une litière de journaux. La politique, comme le tabac, imprégnait l'atmosphère. Barrès était tout à ses romans de l'Energie nationale ; Sturel, Rômerspacher sem-

blaient errer autour de nous, envahir le cabinet. Des inconnus de moi, pour qui le nationaliste faisait des frais, trop souvent engageaient des conversations sur les événements de l'heure, la « cuisine » des partis, que toute la fantaisie de notre hôte allé- geait. Dans l'intimité, les nouveaux venus, admis par hasard ou nécessité, découvraient les charmes du causeur, son espièglerie, son affabilité.

Hélas 1 personne n'a rendu le son de ses propos, moins difficiles à noter que l'accent, la mimique ; j'y renonçais alors par indolence. Il serait d'ailleurs impossible de ne pas les décolorer en les « montant en épingle », ou bien en les dessertissant, car les « mots », les formules lapidaires, les re. parties foudroyantes, imprévues, naissaient du dialogue même. Les Tharaud eux-mêmes n'ont pas joué à l'Eckermann avec le maître de Neuilly. D'aucuns s'en étonnèrent. Ils ont peut-être évité délibérément de divulguer ce que Barrés exigeait de ses intimes qu'ils gardassent pour eux. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit :

« Les gens qui tiennent à jour leur carnet de poche, comme ce pauvre Goncourt, comme nos amis X... et Y..., le font sur leur manchette; gardons-nous-en. »

En effet, le Journal des Goncourt est Un redou. table exemple de propos mal compris, notés sans scrupules, en écriture artiste. Les pastiches que nous en a donnés le génie d'un Proust — celui, rappelezvous, qui a trait au milieu Verdurin, entre autres,

— condensent et stigmatisent les erreurs qu'un homme de goût peut commettre. Les propos d'Anatole France rapportés par M. J.-J. Brousson sont-ils, somme toute, rien de plus que des pastiches ? Les entretiens d'Eckermann et de Goethe ont-ils été tenus ? ou ne sont-ils pas plutôt une œuvre autonome, telle que les Huit jours chez M. Renan, que Barrès regrettait puisqu'il avait peiné une famille qu'il vénérait ? Chaque homme de lettres retient auprès de lui le secrétaire qu'il mérite. Barrès n'était pas un Gœthe. Ses idées générales, il nous est loisible de les chercher filtrées, orchestrées, magnifiées par son style en des livres qui valent peut-être plus par les miracles du musicien que par la nouveauté de la pensée.

Les grands noms de penseurs et d'artistes revenaient constamment dans sa conversation. La personnalité la moins connue de notre compagnon de promenade, du narrateur en veston au coin du feu, qu'on relise Leurs Figures, Dans le cloaque, les Amitiés françaises, ou ses tracts comme Toute licence sauf contre l'amour, et on la connaîtra mieux que par des paroles notées sur l'heure, ou trop tard, qui pèchent forcément par l'à peu près de la forme. Car nous ne sommes pas des gramophones. A mon avis, les plus directement issues de l'humeur brutale, combative « à la française » du politicien, auront été ses définitions passionnées, souvent naïves, d'adversaires, qui timbrent au fer rouge les meilleurs portraits de Leurs Figures. — La politique ame-

nait de même sur ses lèvres des « mots », des charges d'individus, à l'emporte-pièce, ainsi quand il s'évertuait à nous faire admirer la tête de vieille femme du général Mercier, ou de l'un de ces publicistes des feuilles nationalistes, voire de ces romanciers de droite qu'il appelait les « cantonniers ».

— Il en faut, n'est-ce pas vrai, pour rapiécer les routes de nos départements;

Plus d'un académicien qui votèrent sans doute pour lui, eussent été peu flattés d'apprendre qu'ils avaient été pour l'illustre jeune candidat des cantonniers. Les chevaux de retour des gouvernements successifs, figurants d'une opérette tragique, toujours dans la coulisse, prêts à rentrer en scène, furent ses têtes de Turcs ; les légendes fameuses que mettait J.-L. Forain au bas de ses dessins donnent à peu près la mesure de ce qu'entre soi l'on infligeait de nasardes aux puissants de ce temps. Mais, s'il empruntait parfois le fouet à sept lanières au dessinateur, loin de le tremper dans la boue comme celui-ci en avait coutume, l'écrivain, exécuteur des hautes œuvres, assumait une gravité d'autant plus comique que quasi sacerdotale ; un rire indéfinissable crispait ses joues creuses de Savonarole ; ses brocards prenaient une grandeur lyrique, la victime devenait un symbole.

D'ailleurs une certaine crédulité, commune à lui et à Forain (les « gobeurs » ne sont pas toujours là où on le croit), lui faisait prendre trop souvent pour une armée un parc à moutons. Il y aurait une

curieuse étude à entreprendre sur la candeur des grands esprits. Le bon sens de Barrès s'amalgamait avec le don-quichottisme d'un Paul Déroulède. Répéterait-il à la fin de sa carrière ce qu'il avait mis dans la bouche de M. Renan :

« Pour moi, jeune homme, à cause qu'étant jeune » — il vida son verre et prit sa voix grave — « j'eus des besoins d'expansion sur l'exégèse et la morale, je me vis contraint de pousser jusqu'à cette notoriété considérable où l'on m'honore. Je ne songeais guère à rire. J'avais dès mon départ avoué des buts trop hauts, il me fallut y atteindre, ou qu'on me bâtonnât. Aujourd'hui, ayant satisfait à ma formule, je salue et j'aime qui je veux. Je souris et je m'attriste à mon plaisir ; tout le monde, et même des personnes convenables, raffolent de mes petits mouvements de tête, de mon grand mouchoir et de mes ironies, où j'excelle. Je dîne tous les soirs en ville avec des dames décolletées, un peu grasses comme je les préfère, qui m'entreprennent sur la Divinité, et avec des messieurs qui rient tout le temps par politesse. Voilà quelle belle chose est la notoriété / Ahl jeune homme, soyons optimistes 1 »

Optimiste ? Ce grand désespéré pouvait-il l'être, lui pour qui son époque était tant au-dessous de son idéal, et qui poursuivait un rêve inassouvi ? Quelle adresse il lui fallait pour ne pas s'empêtrer dans les pièges qu'il s'était tendus :

« 0 maître, je me rappelle qu'à dix ans, quand je

pleurais contre le poteau de gauche, sous le hangar au fond de la cour des petits, et que les cuistres, en me bourradant, m'affirmaient que j'étais ridicule, je m'interrogeais avec angoisse. Plus tard, quand je serai une grande personne, est-ce que je rougirai de ce que je suis aujourd'nut? »

Il y avait de la solennité dans ce cabinet du boulevard Maillot, sous le portrait de Bonaparte ; quoique nous y ayons tant ri, nous distinguions, à de vagues bruits venant du dehors, l'approche des grandes

« ères nationales ».

Un délicieux enfant, Philippe, image de son père, était né, dont les grands yeux clairs, les boucles châtain relevées d'un ruban blanc, le babil illuminaient l'étroit cercle de famille. Ce furent des années d'or pour les Barrès et leurs intimes. Le maître travaillait, ses livres se succédaient avec la soudaineté et la fulgurance de l'éclair ; la maison de Neuilly, quoique toujours pourvue des dernières nouvelles, visée par tant d'admirateurs, de quémandeurs, de reporters, ne s'ouvrait pas largement. Madame de Martel (Gyp), Bourget, les Frédéric Masson, on ferait vite le compte des habitués. Ce nous était un plaisir toujours excitant que de partir, comme pour une expédition, pour le boulevard Maillot ; le bois de Boulogne, plongé dans le noir, était cru dangereux par le cocher qui, plutôt que de

le traverser, en nous menant chez nos amis, prenait de longs détours.

« Voudriez-vous rapatrier nos amis ?... Ils prennent Neuilly pour un coupe-gorge d'apaches... » faisait Barrès.

Une fois, il m'avait prié de ramener Stanislas de Guaita jusqu'au tramway. Guaita m'avait paru bien étrange, disparaissant pendant l'après-dîner, puis rentrant dans le cabinet. Barrès tirait avec peine de lui quelques mots. Je l'emmenai. Assis à ma gauche sur la banquette de mon coupé, il cria au cocher : « N'allez pas trop vite, j'ai une arme chargée dans ma poche ». La voiture s'ébranle; une détonation, et une balle rase mon cou, va se ficher dans le panneau. A ce bruit, notre hôte, qui était encore à la grille du jardin, accourt ; après une discussion inénarrable, il monte avec nous dans le coupé. Le lendemain, Barrés me dit : « J'espère que vous êtes remis de vos émotions. Nous n'avons pas la clé de la magie noire. Lisez donc ces trois gros volumes :

Essais de sciences maudites. Les maîtres de l'occultisme apprécient fort l'œuvre de ce pauvre garçon, qui a failli vous tuer. » Il ne fut plus jamais question entre nous de cet incident.

Les autres convives habituels étaient moins « nerveux », quoique l'Affaire eût quelque peu troublé l'aimable quiétude de nos réunions. Par Barrès, je le crains, je fus jugé presque aussi « mauvais teint » que par Marcel Proust. Tandis que le clan de celui-ci renonçait à m'inféoder, Barrès et notre

entourage m'avaient étiqueté « douteux » ; rien en effet ne put m'empêcher d'observer librement les protagonistes éminents de l'antidreyfusisme, autour de mon irréductible ami. Au parti des « anti-intellectuels » appartenaient des artistes que je vénérais (tels Degas, Renoir, Rodin, Debussy. La cruauté de Degas me faisait horreur). Bombardé de déclarations à signer, je les déchirais toutes. L'adjectif « intellectuel » devenait le plus ironique, le plus péjoratif; Barrès dénonçait impitoyablement les ridicules des intellectuels. Dreyfus n'était plus qu'un symbole. Au nom de la raison d'Etat, la raison, la libre critique abdiquaient, devenaient l'opprobre des « plaisantins » sans patrie, des métèques. Préfiguration du « bourrage de crâne » qui, dix-huit ans plus tard, empoisonna nos existences. Si j'allais en Angleterre, ou rencontrais-je des Allemands, alors je constatais que hors de chez nous le problème ne se posait plus sentimentalement, ainsi qu'à de très généreux Français ; si pourtant je demandais à des étrangers sincères : « Un cas similaire, intéressant la sécurité du pays, eût-il bouleversé votre nation, que feriezvous ?» — ils se troublaient, me répondaient : « Nous n'en aurions rien su, car l'affaire eût été étouffée ».

— Voyons, disais-je à Barrès, votre idole, Michelet, aurait été dreyfusard.

— Michelet était un lyrique, comme Victor Hugo : tout événement déchaînait en eux de la musique.

— Comme chez vous, mon cher Maurice, à qui Frédéric Masson (votre préféré 1) donne des boutons de tunique de grognard, des statuettes en plomb de l'Empereur, et qui établit des filiations trop tendancieuses pour n'être pas suspectes.

Relisez l'introduction à Scènes et Doctrines du

Nationalisme. Vous aurez notre Barrès. Renonçant à récrire des feuilles improvisées chaque jour, l'auteur, plein de répugnance, avoue :

« Il vaut mieux que je coure à des travaux qui m'appellen.t et m'enivrent par avance. »

Néanmoins il le récrit, ce livre, mais en songeant (entre temps) aux jardins de la Lombardie. Il dépose sa plume pour contempler les miniatures persanes, les Sibylles de Michel-Ange photographiées par

Braun.

« Avec quel enthousiasme, comme on chante la Marseillaise, non pour les paroles, certes, mais pour la masse d'émotions qu'elle soulève dans notre subconscient, je détaillais sans me lasser le terrible psaume natiortaliste 1 « Doublons et redoublons '», disais-je. « Dreyfus, Panama, Dreyfus. Nous avons combattu deux fois. Nous avons lancé la francisque à deux tranchants. » Oui, comme nos pères de la légende, pour s'entraîner, entonnaient le bardit : \*« Pharamond, Pharamond », je répondais la double complainte : « Dreyfus et Panama. »

Hélas ! s'il y avait les « clodoches » du dreyfusisme, Barrès ne laissait point de nous exhiber — sans rire — certains clodoches de l'antidreyfusisme,

si bien que l'on était soudain saisi de pitié. Boulanger avait été un capitaine « trop susceptible au sexe » — un des Grieux à épaulettes et éperons sans molettes qu'une adorable Manon avait amolli. Pourquoi pas Antoine aux pieds de Cléopâtre ?

Les ligues ; il y eut les ligues et leurs porte-drapeau, Le cc gracieux » Syveton des soirées du boulevard Maillot, et sa blonde épouse, « l'espionne flamande », qui l'empoisonnerait. Passons sous silence de plus sombres et de plus anodines figures, cortège du député de Paris. L'excellent Corpechot veillait à sa sécurité. Le jeune comte Boni de Castellane, marié à miss Gould, la milliardaire, construisait son palais de marbre rose, à l'avenue du Bois. Syveton enseignerait l'histoire à ce dandy, à ce Lauzun et Talleyrand en guêtres blanches ; Barrès ferait son éducation politique tout en causant d'architecture, d'art ancien et de tradition française. Luxe, galanterie, repas parlementaires dans la petite bibliothèque, sous le somptueux escalier, plus vaste que ceux de Versailles, seul achevé alors ; raouts, feux d'artifice ; politique, politique... Promenades dans le parc de la Folie Saint-James, alors maison de santé du docteur Semmelaigne. Boni voulait acheter les statues de Pajou, les vases, les fontaines du parc. Barrès se délassait en sa compagnie joviale. Philippe, comme un infant d'Espagne, et son chien, gambadaient dans le jardinet du boulevard Maillot. L'Aiglon ! le légataire universel du prince lorrain. La gens Barrés se perpétuera pour régner ; quand le

maître parle de sa sœur, de sa mère, qu'il vénère pour la ressemblance qu'elles ont avec lui, sa parole s'attendrit. Madame Maurice Barrès, véritable Cornélie, déesse du foyer, tout en croyant se reléguer au second plan d'une madame Mistral, est la Minerve, la cheville ouvrière de l'œuvre politique et littéraire de l'époux. Le caractère d'une famille, selon l'idéal barrésien, est fixé ; rien ne changera plus dans la maison de la Pensée et de l'Action. Le temps se divisera en proportions congrues, consacrées. aux amis de jeunesse, aux « clients » politiques, aux disciples du doctrinaire, au monde, au Parlement, et aux travaux à venir qui l'enivrent d'avance.

Que peut souhaiter de plus l'Elu des dieux ? Pourtant, quelle mélancolie, quel désarroi ! Les jours lui paraissent longs, vaine -sa méthodique activité ; il bâille, cherche un but, baguenaude de Neuilly au Palais-Bourbon, entre chez son éditeur. Corpechot invente, pour le distraire, « de petites courses » ; on va sous les pins, du côté de Saint-James.

— Parlez-moi du Greco, Jacques-Emile. L'Enterrement du comte d'Or gaz, c'est tout de même plus stimulant que l'Ornans de votre Courbet.

Barrès ressemble à un Greco, il est plus olivâtre, plus « fiaîvreux ». Je commence son second portrait. Le jeune homme à la veste grise, à l'œillet, a quarante ans. Il n'aura jamais le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Portraitiste et ami de littérateurs, je m'ouvrais à Barrès de mon émerveillement qu'il pût coexister, sur un aussi petit espace que Paris, tant de gens qui croient se faire une idée originale de l'art, tant de degrés dans la connaissance, si peu de sensations communes devant le spectacle du monde, une telle disparité de visions.

— Il n'y en a qu'une, me disait-il, elle est commune à tous les vrais grands.

Quelque humilité nous siérait, à nous qui ne formons que des ébauches de pensée et qui croyons cependant nous élever au-dessus de ce niveau moyen, de cette semi-conscience : le lot peut-être des plus heureux. A fréquenter mes modèles, ceux que l'on désignera comme l'élite de mon temps, je sondais cet abîme d'isolement où notre être est rejeté - où

Barres, se consumait. Il ardait de faire de nouvelles connaissances, toujours espérant, en sa naïveté, trouver l 'oiseau rare. Qu'appelons-nous « échanger des idées » ? Je n'ai que trop éprouvé, dans mon commerce forcé avec des modèles que je n'avais pas choisis, que loin d'être un échange d'idées, notre conversation équivalait à la suppression de ma propre pensée. A la parole de mes compatriotes venait s'ajouter celle d'étrangers, souvent plus intelligible que celle d'autres causeurs qui semblaient être de la même chair, de la même sub-

•stance que moi. Barrés entrait de plus en plus souvent dans mon atelier, bavardait avec mes modèles, consultait l'heure, puis se remettait en route pour la « politique » dont il me semblait las.

J.-M. Sert, si compréhensif de notre littérature et de notre art, renouvelait l'air autour de nous, ouvrait des fenêtres aux quatre points cardinaux, me laissant trop conscient de ma soumission au rythme de la vie sédentaire. Il m'invitait à des excursions sur des continents qu'il m'engageait & explorer picturalement ; je n'en étais que plus inquiet. Avec Sert, toujours « quelque chose arrive », disait-on. Il vous entraînait à quelque plaisir, à des spectacles imprévus. Barrés voulait connaître cet élève des Jésuites de Catalogne, ce théologien collectionneur de livres rares.

Presque à la fois Sert, Paul Adam, Debussy posèrent à Auteuil. Considérez l'image de Paul Adam, en hausse-col d'officier de la Restauration. C'était l'époque de la Force. Ses meilleurs romans ont une fougue, une imagination désordonnée, sont d'une langue romantique mais non sans bouffissure. Il y avait en lui tant de générosité, d'élévation, que ceux-là mêmes que sa faconde, sa grandiloquence fatiguaient un peu, s'attachaient à lui. Barrès, regardant ma toile après une séance, s'exclama :

— Eh quoi, yous pouvez peindre en l'écoutant? Mais peut-être peindriez-vous au Parlement pu durant une bataille ?

« Il est trop bien douai », disait encore son ancien rival à la députation.

Adam ne se « divisait pas contre lui-même » ! Ce fils du Nord, mallarméen, symboliste, naturaliste lyrique, socialiste et cocardier, suivait une piste parallèle, croyait-il, à celle de Barrès. Soutenu contre celui-ci par les « dreyfusards », les universitaires, les « esprits libres », très Revue Blanche, mais anticézanniste, donc « hors du mouvement moderne », le bon Paul Adam devait paraître selon les uns et les autres en avance ou en retard; il l'était avec frénésie, avec une merveilleuse vitalité intellectuelle et physique. Journaliste, il ne lui manquait que la mesure, tout emporté par son amour de « servir la Pensée et la France » — comme Barrés... Mais il croyait « au Progrès ». Son accueil vous conquérait; son salon aux meubles grands, aux draperies pompeuses, fermentait de mille idées, celles de ses disciples et les siennes propres.

Son excellente épouse le secondait avec une grâce exquise, durant ses réceptions dans leur château de Seine-et-Marne, ou à Paris, parmi savants, explorateurs, industriels, soldats, poètes, politiciens, « reporters » et critiques d'art. Madame Paul Adam, modeste compagne et qui, par tous les moyens de la piété conjugale, entretient le culte de son mari, saluons en elle l' « associée » idéale, comme eût dit son beau-frère Lucien Muhlfeld, mari de la plus célèbre des trois sœurs Meyer, ces beautés qui cultivèrent comme nulles autres la science difficile

d'aider un-artiste dans ses rapports avec le monde, sans l'empêcher de produire.

« Jacques-Emile ! On s'ennuie, après le Parlement, jusqu'au dîner ; on ne sait où aller, dans quel salon se retrouver... Et les Juives ? Elles seraient les plus habiles à nous divertir. Mais quoi ! ces fruits d'Orient nous sont défendus. On ne cause plus, ni au café, ni dans le monde. Vous connaissez cette petite madame de Noailles ? On pourrait songer à elle, mais elle doit être la proie de poétaillons, de plaisantins... On aimerait à la voir, cette Turque ou Roumaine, qui a un peu du génie grec... Chateaubriand avait madame Récamier. Vous seriez notre

David... » sous-entendant que lui, Barrés, serait le Chateaubriand de ce salon, car il ajoutait sans relâche à sa légende, modelant sa vie sur des précédents historiques. Les Arago, les Berthelot, comme Montesquiou, Gégé Primoli, Cosima Wagner, ou une obscure princesse de Ligne contemporaine, lui représentaient quelque chose d'auguste, faisant partie d'une tradition en train de s'abolir. D'une tout autre façon que Proust, il aimait les noms, évocateurs d'un passé, qu'il voulait voir plus grand que le présent. Là-dessus j'ai eu trop souvent à disputer avec lui, car je sens tout à l'opposé.

Barrès, fatigué, nerveux, battait le rappel sur le bras du fauteuil où je le retenais à poser. Il avait

noué à son col une de ces cravates faites d'un morceau de soie, déchets d'une robe que la princesse Mathilde nous avait donnés, ainsi qu'à Marcel Proust. Il insista pour rencontrer madame de Noailles à Auteuil ; nous ne pouvions que favoriser un échange si naturel entre esprits de cette classe : les deux écrivains les plus fêtés.

Un beau dimanche de mai, des visiteurs s'en vinrent goûter dans mon jardin, trop nombreux pour qu'Anna de Noailles ne prît pas la fuite, dès qu'elle les apercevrait attablés sous les marronniers en fleurs. Je priai monsieur et madame Barrès de monter le perron, de m'attendre au salon. Je guetterais la voiture des Noailles. Ainsi, brûlant la politesse aux autres invités qui s'en allèrent, n'étant pas retenus par la maîtresse de maison, nous retrouvâmes-nous en petit comité. Barrès et madame de Noailles déployèrent toutes les ressources de leur séduction. Ce fut le coup de foudre de l'amitié, dans un feu d'artifice qui se prolongea jusqu'à la nuit. Nous ne voulions plus entendre les heures et les demies qui sonnaient à la pendule, décidés à ne pas perdre un mot de ce prologue « historique ».

Si j'ai bonne mémoire, madame de Noailles attaqua l'ex-député boulangiste sur le nationalisme, lui rappelant que maintes des théories barrésiennes venaient de cet athée, de ce féroce athée de Jules Soury, dont Barrès ne me parlait jamais. (Je le lui reprochais, car mon enfance avait été bercée d'anecdotes sur ce curieux homme. Edmond Maître l'avait

amené chez mes parents, je l'avais vu aux cours de Renan : mais Ary gardait à son égard un affreux ressentiment.) Pour rompre le crescendo des allusions au « dreyfusisme » et au nationalisme, où Anna de Noailles malicieusement nous conviait, je contai ce que m'avait dit jadis Edmond Maître : !e pauvre petit bonhomme rasé, le grand savant Jules Soury, avec ses yeux de cochon, sa graisse pâle, sa timidité de sulpicien, sa continence monacale, avait levé un regard immodeste vers le buste de la vénérable matrone qu'était madame Ernest Renan, en lui baisant les deux mains à la fois. On soupçonnait M. Renan d'avoir été implacable à l'égard de son trop voluptueux disciple ; d'où l'insupportable et scandaleux silence qui enveloppait le nom de cet homme si remarquable, peut-être le plus érudit de son époque, et dont les cours à la Sorbonne attiraient la foule.

La politique enflammait la jeune Grecque au profil de camée. Elle irradiait la gatté, quoique dès son adolescence elle se soit dite défaillante de tristesse. Rendez-vous fut pris, avec son adversaire étourdi et charmé, pour le lendemain, et pour tous les jours, chez les Noailles, où personne ne manquerait.

Comment rendrais-je aujourd'hui par des mots les « festins d'esprit » que, cinq ans de suite, nous fûmes quelques-uns à savourer chez la comtesse Mathieu de Noailles, dans son appartement de l'avenue Henri-Martin, 94? Peu de privilégiés. Aucun

de ces « sots », adolescents acolytes de là muse, que redoutait Barrés ; parfois Gregh, Léon Daudet, madame Bulteau, madame de Pierrebourg, madame Barrés, la princesse Edmond de Polignac, la princesse Hélène de Chimay, sœur d'Anne (un éclat de rire derrière son face-à-main) ; leur mère, l'excellente interprète de Mozart et de Chopin ; le cousin Léon de Montesquiou, de l'Action française, et le gracieux et élégant officier de dragons démissionnaire, Mathieu de Noailles, démocrate militant, tout au dreyfusisme. Bizarres associations, remuement de passions antagonistes ! On discutait autour de l'inspirée, on l'écoutait rendre ses oraCles. Le trépied de notre Sibylle, c'était un fauteuil bas Louis XV de soie rose Pompadour, celui où je l'ai peinte avec son petit garçon, Anne-Jules : une sultane de Boucher, dans les fourrures et les soles beiges de ses peignoirs à falbalas. Un pastel de La Tour, le maréchal de Noailles, pendait au mur, près d'une harpe en vernis Martin.

La bonne éducation ne suffit pas & rendre possible la continuité d'un commerce quotidien et prolongé, entre gens d'opinions fondamentales aussi divergentes quant h la chose publique, et aussi convaincus, dont Barrès ne put jamais se sevrer. Il me semble que le talisman ait été- le « bon sens », ce qu'Anna de Noailles appelait son « côté Sancho Pança », qu'elle reconnaissait également en Barrès — et aussi un patriotisme fervent, qui s'extériorisait différemment chez l'Orientale et chez le Lorrain.

Ces deux intelligences étaient si ouvertes, que leurs violents partis pris, leurs « religions » discutées n'engendraient que de la lumière. Barrès se détendait avec les Noailles ; chez eux, don total de lui-même, sécurité garantie par la discrétion de nos compagnons. Son habituelle self-defence tombait ; nous nous divertissions alors en songeant à sa façade, à son autre attitude, l' « officielle ».

Sa « gaminerie » s'adaptait heureusement aux besoins d'une conversation'd'actualité, qui portait sur les personnages publics autant que sur les événements. Il sortait d'une de ces séances à la Chambre, que madame de Noailles, confidente de tous les présidents du Conseil à tour de rôle, fréquentait assidûment ; ce soir, il assisterait à un banquet. La lecture des journaux fournissait parfois des diversions bénies de nous, quand, sur une matière trop épineuse, le ton allait se monter.

Madame la duchesse, née Molé, viendrait-elle embrasser sa bru et surprendre ces petits conciles où tant d'idées subversives étaient remuées ? La famille Noailles, frères et belle-sœur née Luynes, défenseurs du trône et de l'autel, regardaient de travers le jeune ménage républicain de Mathieu, dévoué à Jaurès. Jaurès, le « tribun à l'odeur forte » dont l'éloquence transportait Anna de Noailles, et le férocement doux Léon Blum de notre jeunesse, Barrès, s'il les aimait encore, les combattait. Certains moments de la journée, nous les savions, dans la maison de l'avenue Henri-Martin, réservés à l'extrême-gauche :

les Cruppi, Simone Le Bargy (alors), et une foule, reliquat du dreyfusisme, mêlée à l'avant-garde littéraire et artistique, introduite ou recommandée par les frères Bibesco, Emmanuel et le bouillant, le cher Antoine. Le poète du Visage émerveillé, guère plus que Barrès, ne lisait les livres, ne regardait les peintures que ses cousins lui recommandaient contre l'avis de Léon de Montesquiou, qui jetait à propos, dans le creuset incandescent des débats, sa franche parole entraînante de ligueur d'A. F.

Les vaines polémiques verbales, les emballements platoniques à la mode, l'incongru flirt de l'esprit mondain avec le tohu-bohu des idées constructrices d'un siècle à sa naissance eussent lassé les habitués de tout autre milieu que celui-là, peut-être celui qui davantage a pu rappeler la politesse et l'audace de l'aristocratie française avant la Révolution.

Enfin, et au-dessus de tout, étaient les livres, le volume en préparation, le dernier paru de l'un ou de l'autre de nos deux amis, génies qui se complétaient. Il y avait la Poésie ! Et l'inspirée. Un grand silence. Le visage s'assombrit, les yeux sont fermés comme ceux d'une somnambule. Va-t-elle nous réciter des vers ? Quand elle récite, c'est toujours les yeux clos, comme si elle improvisait dans un état de délire. Mais les petites mules frémissent, les plis du tea-gown semblent se soulever, la petite main baguée de saphirs s'agite, la poitrine se soulève, et soudain c'est une explosion de paroles électrisantes ; une remarque de quelqu'un de nous a déclenché

l'appareil, toute la générosité de là poétesse proteste contre une assertion qui lui semble inhumaine ; et les plus belles périodes s'achèvent par des considérations sur le néant, sur la mort, dont cette belle âme n'a cessé d'être hantée.

II y avait sa parole magnifique, qui s'est depuis lors trop généreusement dépensée, mais que nous aurons goûtée dans sa fraîcheur, et l'exubérance d'une jeune mariée. Fillette, la veille encore, Anna de Brancovan, couronnée de roses, avait dansé aux bals de sa mère avec les jeunes lions de ce « gratin » français où elle entendait bien s' « enraciner ». Elle y tenait, en dépit de son humanitarisme, de son républicanisme, de sa révérence si comique pour les ministres et les hauts fonctionnaires du régime républicain. Cette petite main « électrique » qui applaudissait les orateurs socialistes, qui se tendait à nous, avait écrit tout à l'heure, allait écrire après notre départ quelque pièce des Eblouissements. Ou, si la partisane n'allait pas, ce soir, soutenir de ses cris enthousiastes une pièce de Paul Hervieu en répétition générale, elle avait rendez-vous avec Séverine, avec l'ambassadeur d'Allemagne, avec le président du Conseil. Un professeur de seconde en province lui téléphonait au débarqué, auquel on refusait une chaire de rhétorique à Paris, à cause de son esprit anarchiste ; Anna de Noailles la lui faisait obtenir. Le téléphone marchait sans cesse. Madame de Noailles appelait encore chacun, même ses intimes, « Monsieur », ne se permettant pas souvent cet im-

périeux mais nuancé « mon cher », qu'elle distri. buerait à ses écouteurs.

Peut-être le lecteur indulgent ne trouvera pas trop ridicule que notre petite chapelle eût le sentiment de sa supériorité. Madame de Noailles était tenue, à l'étranger, pour l'écrivain et la maîtresse de maison les plus en évidence. Hugo von Hofmannsthal, venu quelques années avant la guerre à Paris, comme ambassadeur de la jeunesse artistique avancée d'outre-Rhin, fit sa première visite à notre amie, qui l'invita a certain dîner 011 elle lui ferait connattre nos génies... Je ne citerai pas les noms des illustres convives, mais on les peut deviner. Hofmannsthal, surpris de ne voir autour de la table que des auteurs selon lui rétrogrades, ou tout à fait dépassés, me confia tout bas : « Est-ce là ce que madame de Noailles a cru bon de me montrer ? Pourquoi n'y a L .-il pas X... et Y... ? Nous ne pouvons plus nous intéresser à ces pères conscrits !... »

Mathieu et Anna composaient un tableau charmant, combien moderne, et à la fois d'une époque abolie, celle-ci perpétuée par la figure austère de madame la duchesse de Noailles douairière. La tenue de maison, la table, les vieux serviteurs — comme il n'y en nura plus — maintenaient d'ancestrales conditions... chéries, et menacées par le jeune couple. On imagine le stimulant que fut, pour un Barrès, tant de Passé, tant de souvenirs prêts à choir dans le « charnier » des temps nouveaux. Nous avons assez de recul aujourd'hui pour considérer, Bans trop de

partialité, que le commerce intellectuel d'une madame de Noailles et d'un Maurice Barrès imposait un intérêt d'ordre général, à part le plaisir que nous y avons pris. Le Coeur innombrable, l'Ombre des Jours, les Eblouissements, les Vivants et les Morts, la Nouvelle Espérance, le Visage émerveillé, la Domination, furent des créations parallèles à Du Sang, de la Voluplé et de la Mort, au Voyage de Sparte. De chaque côté du bois de Boulogne, deux poètes faisaient leur œuvre d'artistes, de penseurs, tandis que les germes de l'an 1914 et des suivants fermentaient dans les entrailles de la terre.

D'un mouvementé séjour qu'au printemps les Mathieu de Noailles et les Barrès firent à Florence, où nous devions les rejoindre, la maladie me frustra. Ma suite des Bérénice au miroir, d'après la petite Désirée Manfred (Archainbaud de son vrai nom) avait donné à Barrès l'idée que je devrais peindra une Bérénice en costume de Chérubin, sur un tex'.-- qu'il écrivit pour le catalogue du Salon. Ce mauvais tableau que j'ai longtemps cru détruit par un obus allemand, des premiers tombés au musée de Reims, j'apprends qu'il est intact, hélas ! Rien n'était moins « dans mes cordes » que la langueur et la préciosité littéraire de ce travesti mozartien-barrésien ; mais, grâce sans doute à la popularité du roman (pourtant tiré, comme les autres livres de

Barrès, à un nombre relativement restreint d'exemplaires, même pour l'époque), le tableau m'avait valu un succès frelaté par l'unanimité des suffrages. Je redoutai Paris, résolus de prendre du champ. Je restai des mois à Londres où j'avais un studio — puis à la campagne. J'ai donc moins joui de Barrès, qui, de son côté, voyagea en Egypte. La radieuse et pathétique phase de sa vie d'artiste, celle du Voyage de Sparte — (voyage qu'il m'engageait à faire avec lui, car je ne connaissais ni la Sicile ni la Grèce) — jusqu'aux approches de la guerre, c'est aux Tharaud qu'il incombera de la raconter, je ne l'ai suivie que de trop loin.

A peine l'osai-je confesser, quand je lus dans la Responsabilité du Conférencier, cette belle page de mon jeune ami François Mauriac, que découvrit et aima Barrès, cette phrase : « Un écrivain est essen} tiellement un homme qui ne se résigne pas à la solitude. Chacun de nous est un désert. Une oeuvre est toujours un cri dans le désert », je songeai que Barrès me l'a, plus d'une fois, presque textuellement dite. Mais il ne me semble pas qu'il se soit jamais résigné à cette solitude, et je crois même que, loin de s'être calmé par quelque « lettre d'une âme soeur », genre de témoignages dont ses tiroirs durent s'emplir, il s'obstinait à croire que ce qu'il y a de meilleur sur terre, que les « belles âmes », vibraient toutes au « concert de sa musique ». Le cocktail — si je risque de m'exprimer ainsi — que lui apprê-

taient sa candeur et son goût de tout « ennoblir » autour de lui, il le savourait si naïvement, que parfois je le suppliais de prendre d'autres confidents que moi. Je possède une oraison funèbre sur la mort, au front, d'un élève lorrain, fort arriviste et insinuant, de ma classe de peinture. Je l'avais présenté aux Barrés ; ils l'accueillirent avec chaleur, lui commandèrent une copie du Concert champêtre de Giorgione, tableau dont, à la villa de Neuilly, l'on fit grand état. Mais le soldat au casque bleu, en qui Barrès avait voulu voir un nouveau Claude Gelée, était d'un niveau intellectuel si différent de celui 011 son « pays » et protecteur le haussait, que, « tout de mâme », je ne répondais pas d'aplomb à des déclarations de ce calibre : « J'ai plus qu'on ne pense d'amis comme ce petit X... parmi mes lecteurs. Ils comprennent ce qui vous échappe, à vous autres. » Qui donc étaient-ce, ces vous autres ? Ah ! nous étions nombreux, dans le sac !

Mes notes sur Rome (1913) 1 me valurent quelques épigrammes. i( Vous y allez, me dit-il, comme cette madame Kate Moore qui donne des cotillons au Grand Hôtel ; que ne descendez-vous à la Minerva, l'auberge de nos bons ecclésiastiques, JacquesEmile ? Le livre du président de Brosses, brave Bourguignon de Dijon, vous en apprendra plus que les conférences du professeur Boni, au Forum. Ce qui :yOUS divertit, c'est la Rome cosmopolite, les habits

J. Voir Dates (Emile-Paul).

rouges des chasseurs dans la Campagna, et vous me reprochez mon faible pour les cimetières, les ruines, les paysages historiques... mes vignettes 1830. » Je protestai, mais lui rappelai un de ses mots de jeunesse, au moment de l'Affaire ;

« Les barbons de la politique, on croirait que la durée leur confère une dignité : celle des maquerelles. La durée est un mythe, ne laissons pas les vieillards se couvrir de leurs poils blancs comme d'un bouclier... »

Or, il ne voulait plus voir l'émail craquelé, prêt là tomber à jamais, sur les monuments qui se lézardent, il s'arrêtait à la poésie des pierres croulantes. Maçon élégiaque, moins gouailleur que naguère, il semblait rejointoyer, replâtrer, planter des clématites et des volubilis grimpants autour des colonnes tronquées, comme le professeur Boni, au Palatin. Non plus que Viollet-le-Duc ne répare les crimes commis par les révolutions en remettant des têtes aux statues de nos saints, l'artiste ne galvanise des idéologies périmées, en chantant la beauté fallacieuse des choses qui « se détruisent » — comme vous dites, Barrès. Pourquoi rêverions-nous, après tant d'autres, sur les marécages où baignent les palais de Mantoue, vides à jamais de leurs hôtes naturels ? La maison de Livia, que des ingénieurs décident si elle avait le chauffage central, soit ; elle n'est plus qu'un bibelot d'étagère, si ce n'est pour les archéologues. Pas même les orties, les ornières, les tuiftuli de la Via Âppia, que Chateaubriand et Henry

James ensuite ont tant aimés, ne sauraient plus inspirer des accents nouveaux à qui veut extraire une œuvre vivante des sarcophages de momies. Vous êtes trop honnête pour agir comme les conservateurs sans scrupules, qui se proclament catholiques, mais n'ont pas de vie sacramentelle.

La Lorraine, l'Alsace, ce Strasbourg du fameux docteur Bucher (duquel on vantait tant le patriotisme de Français parmi les Allemands, et la psychologie antifreudienne, vers lequel on faisait des fugues), Sion-Vaudémont, les paysages rhénans, je ne sais pourquoi, Barrès les accaparait, semblait me croire inapte à en goûter la poésie. Néanmoins la Colline inspirée m'avait enthousiasmé, ce qui était un bon point; l'article que j'avais écrit quand parut ce livre magnifique mais revêche (tant de fois abandonné, remis sur le métier — voir le Barrès si vrai des Tharaud) plut à mon ami : d'où cette bombe de trop fort calibre :

Paris, 22 février 1913.

Mon cher Jacques-Emile, ce matin samedi, je suis allé chez vous 1 où j'ai dit à madame Blanche le plaisir et l'honneur que vous faisiez à votre vieil ami, Un portrait à la plume digne de vos deux peintures, et quel triptyque à éditer ! Texte et peintures par Jacques-Emile Blanche. Je vous apporterai la

i. J'étais à Londres.

plus belle lettre que j'aie reçue : de Dulac (le peintre) que vous citez précisément et qui s'est mis en relation avec moi après avoir lu de son propre mouvement cet ouvrage. Ce monsieur apprécie avec une folle complaisance mon essai de symphonie et me parle de son parent Guaita. Il a bien vu, comme vous, les préparations que me donnait ma jeunesse. Au revoir, Jacques-Emile, merci et bien affectueusement, votre reconnaissant.

Quel artiste 1 Vous êtes le fils des êtres universels de la Renaissance.

Maurice Barrés.

Samedi.

La dernière image notamment est charmante ; j'y retrouve le peintre de fruits, de fleurs, un concert champêtre.

Cher Maurice, que voici bien une de vos plaisanteries pompeuses ! Tantôt, j'étais le David de Votre Seigneurie Chateaubriand — maintenant nous remontons à la Renaissance. Pourquoi pas aux Vikings ? Mais me voici situé un peu moins héroïquement : madame Barrès venait chez nous à Offranville sans son mari, qui m'écrivait :

J'éprouve avec aise qu'au retour d'Angleterre vous vous retrouvez vous-même parmi vos Normands, comme moi le long des eaux mosellanes. Vous êtes un homme de là-bas, moi je Buis d'ici...

A Paris, il me parlait des ancêtres Scandinaves des Normands, dont j'avais le type (?), ainsi que de « vos Rouennais et les matelots des côtes de la

Manche... » Je riais : « Savez-vous, Barrès, qu'un vieux magistrat ami des miens, traducteur de comédies espagnoles, fou de l'Espagne, vous trouvait le type hispano-arabe, quand vous étiez jeune ? » Cette remarque, qui l'eût enchanté naguère, ne cadrait plus avec ses idéaux présents. Mais les « orphéons », était-il toujours leur chef ? A quelques signes inquiétants, il avait cessé d'en être convaincu. La Colline inspirée n'avait pas eu le succès du Greco. Quelques jeunes gens organisèrent chez moi une fête en l'honneur de Barrés. Il m'écrivit ceci :

C'est à Charmes que j'ai reçu votre télégrarnme et ainsi je n'ai pu rejoindre celle « jeunesse enthousiaste » que j'avais manquée le samedi d'avant à cause de ma grippe (j'ai eu quelques mauvais jours). Ici, soleil charmant, repos, bon travail. Je vous adresse mes souhaits, Les amitiés d'une « vieillesse sérieuse », c'est plus sur, moins changeant, Affectueusement vôtre,

M. B.

Peu à peu il devint agité, inquiet, moins çommunicatif. Quand nous passions une heure ensemble, mon respect m'interdisait toute question sur ses travaux et sur les drames sentimentaux où l'on savait qu'il se débattait. Je n'ai jamais, alors, même

aperçu les Tharaud chez lui, qui s'était mis en quête d'un vrai secrétaire, érudit, et me témoignait sa satisfaction d'avoir trouvé le merle blanc.

Une série de billets énigmatiques reçus en Angleterre m'inclinaient à le croire en mélancolie. «... Nous verrons les pires choses... » « On voudrait être à Paris, mais peut-on ? Le bon Pierre Hepp vous dira. Le voyez-vous ? » Je ne le voyais plus et il ne m'aurait rien dit. Je ne tenais point à savoir.

Un jour de fin d'automne, l'automobile ouverte de Barrès, boueuse, chargée de valises, s'était arrêtée à ma porte. Quoiqu'il commençât à neiger, je surveillais au jardin les élagueurs. Maurice me dit qu'il étoufferait près du poêle de mon atelier. Ses paupières étant rouges, je supposai que l'air vif lui avait fouetté le visage. Sous sa casquette à oreilles, avec un cache-nez, tel que je l'ai représenté, de profil, dans le panneau central de la Panne (musée de Lyon), il ressemblait plus qu'auparavant à Savo. narole. Nous fîmes quelques pas dans les allées ; il voulut s'asseoir sur un banc, déjà couvert de flocons, — puis, s'étant mouché, essuyé les yeux, des larmes coulèrent sur ses joues. Il se releva et rejoignit sa voiture en serrant mes mains dans les siennes, lenornent, longuement, contrairement à son usage.

Avoir vu pleurer mon cher Barrès, lui, si maître de soi !... Jardin des Oliviers dans Auteuil, par un de ces crépuscules, plus silencieux qu'à la campagne, qui pendant la guerre seraient si poignants.

L'année 1914, il me fit la surprise d'une visite,

malgré son magnifique mais écrasant labeur. Il était pareil à lui-même, et, heureusement, en habits civils.

« Il s'est mis au service de l'âme et du cœur de la nation. Je revois l'écrivain, l'artiste, celui qui pense et qui veille, du haut de son promontoire à la Chateaubriand. Nous nous sommes embrassés pour la première fois de notre vie. Quand deux Parisiens se retrouvent, émus et étonnés, leur geste est tout d'élan... Barrès croit certain un écrasement complet de l'Allemagne. Comment ? Là-dessus, il faudrait s'entendre. Peut-être Barrès allait-il parler ? Mais Lucien Simon est survenu, plus ascète, plus François d'.Assise que jamais. Son fils Paul est prisonnier près de Berlin... Je devine que Barrès songe de son côté à Philippe. Nous nous asseyons tous trois, et la gêne reprend après nos effusions. Nous ne sommes pas encore bétonnés ! Comme l'on a des pudeurs, on ne se dit pas, même entre amis, ce que tant on voudrait se dire, Jérémies réduits au silence, et nous ramassons des faits pour entretenir la conversation.

« Des faits de guerre. La guerre, qu'en savons-nous ?. De Simon et de Barrès, en vérité, je ne vis ce jour-là que deux pères d'enfants sacrifiés... Et quand j'ai reconduit mes amis au tramway de l'avenue Mozart, ils étaient poignants, ces pères qui se perdaient dans le crépuscule, le cœur plein d'une même pensée qu'ils n'exprimaient pas, l'un retournant à l'atelier mélancolique, attendre, l'autre écrire son bel article quotidien de confiance et d'encou-

ragcntent. Pourtant nous savons ceci : aujourd'hui, 20 novembre, le rouleau compresseur des Russes est pris dans la glace et la neige. Le bon peuple, lecteur du communiqué, de la Liberté, de l'Intran, de l'Echo de Paris, dort sur ses deux oreilles. Mais ne croyez pas qu'il n'y ait que des optimistes... » (Lettre à miss H. T.) 1.

J'emprunte à l'épître liminaire que j'adressai à Barrès, dans mon second volume des Cahiers d'un artiste 1, quelques lignes :

« Souvenirs dramatiques ! L'autre jour, en rentrant de la campagne, par la grille de Saint-James, je pensais à vous. Je me rappelle une conversation que nous eûmes tous deux dans ces mêmes parages. Nous tâchions d'imaginer comment le peuple de France se comporterait pendant une guerre, dont si peu de gens semblaient se préoccuper alors, et que, vous et lnoi, croyions inévitable ; ce présage assombrissait des moments dont nous aurions dû jouir avec plus de liberté... Mais quelle que fût notre humeur — et combien souvent n'avons-nous pas ri ensemble au cours de notre longue amitié — un lourd nuage pesait sur nous... 2 »

Je sentais que Barrès désapprouvait l'état d'esprit que reflétaient mes notes de guerre, alors que, de mon côté, je savais sa pensée si souvent s'évadant vers le voluptueux Orient et la poésie.

En septembre 1914, Albert de Mun était à Bor-

i. Cahiers d'un Artiste, JIe série. Nov. igi/i-juin Ifl15.

3. Novembre igig.

deaux, où le jeune François Mauriac l'aida comme secrétaire. Des Bordelais racontaient ces soirées, quand le grand patriote, malade, épuisé, vieilli, après avoir envoyé à l'Echo de Paris d'exaltantes chroniques, était saisi de doutes, d'inquiétudes. Saluons l'admirable restriction mentale, le courage sublime de l'ancien officier réduit à « remonter les esprits » pendant l'avance des Allemands sur Paris, durant les semaines où les armées s'immobilisaient face à face pour quatre années d'une guerre sans précédent. Au même moment, Barrès, demeuré à Paris, était le premier homme dont les Allemands s'empareraient s'ils entraient dans la capitale. La chose avait paru si probable que plusieurs de ses amis, qui considéraient sa plume comme éminemment utile à la patrie, le pressèrent de suivre le gouvernement à Bordeaux. Il n'en fit rien, Qui donc, d'ailleurs, le connaissant, aurait pu douter qu'il ne restât ?

Barrés, successeur du comte Albert de Mun, comme animateur, à l'Echo de Paris ; Barrès, président de la Ligue des Patriotes, à ces postes le désignaient une partie de ses œuvres littéraires et les doctrines qu'il avait mis longtemps à raccorder avec son culte du Moi. Si l'on a dit justement qu'il reste une intéressante étude à écrire sur sa naïveté, l'on en ferait une autre plus importante sur l'identification de ce culte et de celui de la patrie, de la race, selon l'idéologie du grand poète. Quant à la « trahison du clerc » (je comprends mal la significa-

tion précise de ce mot dans le livre remarquable de M. Julien Benda), je ne parviens pas à imaginer comment "Barrès n'aurait pas trahi. Les clercs étaient-ils restés Cois durant l'affaire Dreyfus ? La guerre fut, quoi qu'on en ait, un événement plus considérable ! Le Droit, la Justice, la Raison, ces entités dont M. Benda est l'avocat et l'arbitre, pour les faire prévaloir, ne faut-il point se commettre dans le prétoire, sinon descendre dans l'arène ? Ceux qui demeurèrent au-dessus de la mêlée, furent-ils donc plus orthodoxes ? Au contraire, il me semble que Barrès a donné là une bien noble justification de toutes ses théories en apparence les plus antinomiques. Peutêtre a-t-it paru à certains idéalistes intransigeants mener un double jeu. Alors que jamais Barrés, comme artiste et comme homme, n'a été plus vibrant de sincérité que pendant la guerre.

Ses anciens ennemis le prirent comme cible ; il eût semblé que Philippe, élève à l'école de Saint-Cyr, ne fût jamais assez exposé et qu'il dût périr, son père étant un « belliciste », tigre altéré de sang, un autre Déroulède. Campagne scélérate !

On a trop tÔt fait d'imputer à un artiste d'aujourd'hui — aux écrivains nommément, pour qui le mot semble si délectable — un égotisme allant jusqu'à lui ôter la faculté d'aimer les autres. Je m'inscris en faux, quant à moi, contre les interprètes de la pensée de Barrès et contre ses commentateurs, sur le chef de l'amitié. Chez Barrés, ni cette insincérité, ni ce scepticisme que l'on dénonce à propos dés

flottements de sa doctrine nationaliste, de sa philosophie, mettons de ses Idées.

De même que certaines théories, certains livres, il englobait dans sa propre personnalité un nombre restreint de personnes, lesquelles il jugeait, certes, avec sa claire intelligence de critique, mais qu'une fois adoptées il semblait vouloir soutenir de son autorité, recouvrir de l'écu de sa maison. Elles devenaient alors en quelque sorte tabou ; les diminuer, c'eût été vouloir diminuer leur père spirituel, ne point entendre comme lui le culte de ce Moi auquel il avait donné une extension si large, pléthorique, vraiment assez étonnante chez un être sec et dépouillé comme lui, qu'on n'était que trop fondé parfois — et combien je le lui avais marqué jadis ! — à croire sans richesse, méprisant et inhumain. Au contraire : de ce culte qui conditionna toute son oeuvre et sa vie, ses proches et même ses clients moins proches en bénéficiaient. Sa flamme, issue d'un lampadaire de métal glacé au toucher, propageait un immense rayonnement.

Vers Pâques 1915, on représenta, à la ComédieFrançaise, une adaptation scénique de Colette Baudoche. La salle ne fut pas enthousiaste, comme on s'y attendait. On n'y donnait plus que La Fille de Roland, de l'Augier, du Corneille. Pour le cinéma étaient tournés des films militaires et sentimentaux, mais parfois des films américains rappelaient à nos bancals, à nos amputés, que la vie continuait ailleurs, et que la misère des guerriers de France était

une exception. Aussi bien, certains articles optimistes — et des plus beaux — de Barrès commençaient de faire grincer les dents des « poilus », dans leurs cagnas :

« Les Neutres vont entrer en lice, toute l'Europe se prépare... »

Il était venu me chercher, par une journée de fin d'hiver. Le Cours-la-Reine, les grandes avenues se confondaient dans un poudroiement jaune et mauve, et sur le trottoir sec, nos ombres s'allongeaient, à peine plus foncées que la lumière. Nous marchions à l'aventure, pour détendre nos jambes et respirer. Les autos roulaient ; c'était l'animation d'une grande ville où il n'y aurait que des muets. Je répétais à mon ami ce qu'au même endroit, la veille, me disait un jeune poète malade, qu'il aimait bien : « Ne lisons plus le communiqué. La terre mange, les hommes ne veulent pas se résigner à être sa nourriture. Les hommes politiques, fonctionnaires du destin, remuent des haines et des amitiés de surface, qui donnent un rôle à ces fils d'une mère carnivore... » Barrès s'indigna, puis sourit :

« Euh ! euh ! euh !... Le colonel Marcel Prévost a raison de suspendre la publication de vos notes de guerre ! »

Nous traversâmes le pont Alexandre, mais avant d'entrer à la Chambre il descendit sur la berge et soupira : « Qu'il ferait bon d'être dans un hamac, a sucer des grenades et des oranges, avec des femmes

charmantes ! Si l'on pouvait au moins aller jusqu'à Mirabeau... » Il soufflait, toussait, levait les bras au ciel. Nous nous étions trop attendris, nous convînmes de ne plus « bêtiser » ensemble ; nous ne nous revîmes plus, je crois, jusqu'à l'armistice.

Tharaud a décrit la stupéfaction douloureuse de Barrès, quand on lui avoua ique ses articles de l'Echo de Paris n'étaient plus compris du tout, sur le front. Il s'abstint quelque temps d'en écrire.

Après la guerre, l'Alsace reconquise, son espoir d'une rénovation de la France par la discipline se transforma en un optimisme total, que l'on ne peut attribuer qu'à une touchante candeur ; développement bien curieux de son culte du Moi. La France allait dominer le monde, les Barbares de l'Allemagne, dégonflée comme un pauvre ballon (mot à satiété répété par les civils), étaient honnis par l'univers entier : les populations de la rive droite du Rhin, le Luxembourg demanderaient la protection de la France, par plébiscite ; tous nos voisins immédiats prouveraient leur amour pour les vainqueurs du Droit et de la Justice, ces Français au charme irrésistible, qui retenaient tous les cœurs. La Belgique ? Affaire de temps ; s'il fallait laisser le roisoldat réintégrer son palais de Bruxelles, ses sujets, d'ici peu, lui feraient comprendre qu'ils entendaient être englobés dans notre République. « Net-

tement, me disait-on à Neuilly, Maurice ne peut plus fréquenter que Poincaré. »

J'ai entendu des rieurs faire un parallèle entre Barrés et M. Poincaré — ce qui n'eût pas déplu au patriote de Charmes. Ce parallèle était établi dans une intention malicieuse, comme l'eût été une trop facile charge représentant les silhouettes de ces deux Lorrains déambulant, en tenue d'académicien, bras dessus, bras dessous, sur le plateau dénudé de SionVaudémont. Tout peut prêter à rire — même l'amitié pleine de réticences et de feintes d'un Renan et d'un Marcelin Berthelot. Il serait aisé de nous divertir en imaginant maintes associations fraternelles moins gratuites que celle de Barrès et de M. Poincaré, deux grands citoyens bourgeois, travailleurs obstinés et économes, pour qui la nation, c'est eux-mêmes.

L'année avant sa mort, Barrès, que ses mille travaux retenaient ailleurs, nous demanda à déjeuner. Les journaux de droite malmenaient ses chers camarades Berthelot, l'affaire de la Banque de Chine ayant encore failli provoquer une crise de régime. Mais le « Magnanime », fidèle à ses amis, devant des personnes peu clémentes pour le diplomate calomnié que l'on savait être plus qu'un ministre, prit sa défense avec une verve, une générosité, une intelligence qui firent une énorme impression sur nos convives. Je songeais, en l'écoutant, à sa lettre de 1913 : « Les amitiés d'une vieillesse sérieuse, c'est plus sûr, moins changeant... »

Aussi, quel deuil pour nous fut sa disparition ! Aucun écrivain a-t-il jamais eu un semblable cortège à ses funérailles, un plus unanime concert de louanges, des hommages plus divers, également passionnés ?...

THOMAS HARDY

SOUVENIRS SUR THOMAS HARDY

En dépit des heures mornes que les miens et moi aurons gâchées dans l'atelier de William Street, tandis que la season battait son plein et qu'il eût fait si bon peindre dehors, mes souvenirs de ce temps-là demeurent parmi les plus beaux de ma vie, pour les moments enchanteurs dont me gratifièrent des hommes tels que Henry James, Thomas Hardy et quelques artistes, peintres ou sculpteurs. Les hommes de lettres ? Oh ! je devais cacher à l'un mon admiration pour l'autre. George Moore me lançait des épigrammes, ou boudait, à sa façon enfantine, quand.,,. Mais quoi ? Chacun feignait d'ignorer les ouvrages de ses confrères romanciers. Henry James n'avait d'indulgence, alors, que pour Joseph Conrad. Avec son ironie fleurie, sucrée, « salonnière » même quand il était dans notre intimité, gai, mais déchaîné critique des gens du monde, avec son esprit sensible aux ridicules, il assignait des places sur l'échelle littéraire, qui semblaient parfois

méritées, qui trahissaient aussi souvent quelque partialité. Peut-être que, vue d'une autre planète, la hiérarchie établie par lui aurait été légitime. Mais on ne sait cela que cinquante ans plus tard.

Il me souvient de deux choses : jamais le nom de Samuel Butler n'était sur les lèvres de mes amis, et quant à Mr. Thomas Hardy, il semble que si quelqu'un avait prophétisé qu'il serait, au xxe siècle, une sorte de Victor Hugo, pour les jeunes, le grand homme de lettres universellement salué comme tel, les confrères du romancier de Tess en auraient pris des crises de nerfs, ou en seraient morts de rire. Marcel Proust (qui n'avait encore publié qu'articles et essais) me pressait de le renseigner sur la littérature anglaise :

— Monsieur, dites-moi, est-ce que M. Henry James est plus grand que M. Meredith ? M. Thomas Hardy, dont vous parlez, est-il grand comme Balzac, ou comme ces messieurs de Concourt, ou comme M. Anatole France ? Que faut-il lire de M. Thomas Hardy ?

— Lisez Jude l'Obscur.

Je comprends mal que Thomas Hardy, qui avait atteint, au moment où j'ai peint ses portraits, l'âge que je vais atteindre et avait derrière lui une œuvre déjà immense, n'ait eu alors qu'une sorte de gloire provinciale. Mais quand je regarde ces portraits, et le retrouve tel qu'il était, si las, l'air si indifférent à la vie publique — il y avait douze ans qu'il ne publiait plus de romans — quand je me le rappelle,

perdu dans la foule ahurissante, dans la madding crowd de la season, si étranger à ce qui s'y faisait (et si touchant par là même), alors je sens mieux le contraste vivant qu'il faisait avec les ambitieux forcenés qui nous entouraient, chacun jouant des l'oudes pour parvenir. Son ingénuité même devait le desservir.

Il est inutile de le dire : dès que le bruit se répandit parmi mes confrères anglais que je cherchais à rencontrer Mr. Thomas Hardy, les difficultés s'accumulèrent... Mettons à part l'excellent Will Rothenstein, celui auquel on devra le plus d'aspects du maître, rendus par le crayon et la gravure. Je me lamentais et désespérais presque, quand, un jour de juin, un employé de Hyde Park Hotel interrompit notre lunch familial par ces mots : « Quelqu'un vous demande, monsieur. Il n'a pas de carte de visite, il dit être un Mr. Hardy, Thomas, je crois. Cet honime m'a paru si fatigué que je l'ai fait asseoir dans le hall. Il a très chaud, il doit venir de loin. » Aussitôt, je bondis, traversai le vestibule ; le magnifique Indien chargé de faire le café et de s iluer bas les clients, m'indiqua du doigt, non sans <découvrir ses dents blanches en un rire entendu, le <- gentleman » qui s'épongeait le crâne, là-bas, sous un palmier du hall. Il portait sur le bras un cachepoussière d'alpaga gris ; son chapeau de paille ruisselait de sueur; il me sembla si frêle, si pâle, que je restai confondu quand il me dit : « Je voulais enfin vous connaître. Je sais qu'il n'y a que la rue

à traverser pour être à William Street. Me voici, êtes-vous libre ? Par hasard, je le suis, entre deux rendez-vous dont je vais probablement manquer le second, car il fait si chaud, et les bus sont combles. Je veux bien poser sur-le-champ. »

J'avais envie de baiser la main qu'il me tendait, une main blanche, un peu gonflée et inerte, de goutteux, aux doigts comme engourdis et inhabiles à l'exercice, tels ceux du prince Hamlet dans le tableau de Delacroix, et que j'ai rendue avec tant'de piété dans celui de mes portraits que rejeta le Comité Debenham, mais que le modèle avait désigné plutôt que l'autre, qui est maintenant à la Tate Gallery. Celui-ci, l'esquisse au chapeau, fut enlevé en une heure et demie, ce fameux jour de juin, par plus de 30° à l'ombre. Le vaillant Hardy grimpa me-s quatre étages, et se planta dans un fauteuil, face à moi qui ôtai ma veste, m'interrogeant si le courage ne me manquerait pas de chercher une toile dans la soupente. La lumière froide du zénith, dans un ciel bleu dépouillé par la chaleur, teintait d'un vert cadavérique le crâne, les joues plates, la moustache tombante de mon nouveau grand ami.

Une heure durant^ il n'avait pas bronché, sinon que sa fine tête de pauvre oiseau déplumé s'inclinait peu à peu sur l'épaule gauche, et nous n'avions cessé de bavarder comme d'anciennes connais-

sances, languissant après des boissons fraîches. Heureusement, les miens survinrent, aveè de la glacé et des citrons. On n'osa déclarer l'esquisse frappante, ainsi que l'assurait le modèle, qui toutefois demanda de la soumettre à l'approbation de Mrs. Hardy — et surtout (je le devinai) de lady Grove, Connaisseur en peinture... Tout à fait galvanisé par ce repos chez moi et le ciel s'étant couvert avant l'orage effroyable du soir, Thomas Hardy s'avisa qu'après tout, puisqu'il manquait son rendez-vous au Royal Collège, il allait — pourquoi pas avec moi ? —1 faire un tour à l'exposition de l'Academy.

« Ah î cela non, m'écriai-je. Allons au Park, je vous conduirai chez vous et nous inviterons

Mrs. Hardy à donner son opinion sur l'esquisse. » Pour six semaines, chaque season de Londrès, Mr. et Mrs. Hardy louaient un appartement du coté de Paddington. C'était la seule occasion où ces paisibles citoyens de Dorchester prenaient contact avec la vie sociale, en dehors des courses chez les éditeurs, des conférences, des banquets de corps, d'ennuyeux devoirs professionnels — et ils visitaient l'Academy, se rendaient à des « meetings » religieux ; Hardy allait peut-être à un lever du roi,

son épouse à une royale garden-party à Windsor, ou à quelque autre corvée officielle. Mais rares étaient les Londoniens qui les eussent identifiés. Leur vie mondaine restait très limitée. C'est lady Grave qui semblait recevoir, lors de petites tea-parties où nous fûmes convoqués, au flat meublé du

cher ménage provincial. Mrs. Hardy la laissait minauder avec les plumitifs, mais semblait dire : « Elle est de moins bonne naissance que moi, sans gaîté naturelle, ni affabilité mondaine. » Emma Lavinia Clifford aurait été, selon Mr. T.-P. O'Connor, le mauvais génie du poète. Je crois qu'elle avait peu d'influence sur lui. En 1905, rien ne restait en elle de cette fraîcheur replète, vermeille, de gaillarde, que lui attribuent tels qui la virent encore jeune, à côté d'un époux pâli, las et chagrin. Mais décharnée, l'âge l'ayant comme rapetissée, elle plastronnait, gardait le sourire stéréotypé d'antan, comme si le photographe le lui avait fixé une fois pour toutes. Elle me recommandait : « Don't make him look miserable l » (« Ne lui donnez pas un air misérable ») ce qui eût été si peu d'un gentleman.

On a voulu voir en cette prétendue harpie la cause du pessimisme de Hardy. O'Connor rapporte cette conversation de Mrs. Hardy avec la mère de l'écrivain :

« Mère, c'est vous qui avez écrit les livres de Thomas. — Non, Emma, me répondit-elle, c'est vous ! »

« Je dois dire, conlinua-t-elle, que j'avais tout cela en moi — et Emma montrait sa vaste poitrine — mais qu'il me manquait le pouvoir d'expression... Thomas est très vaniteux et égoïste. Toutes les femmes qu'il rencontre dans la société de Londres ne font qu'accroître ses tendances. Elles sont le poison, mais je suis l'antidote ! »

Quelle /lèche destinée aux ladies Grove passées et futures ! On m'a assuré qu'elle aussi avait fait de la littérature... mais pour les jeunes personnes.

Lors, justement, d'une de ces fêtes de la cour qui se tiennent en été au château de Windsor, Mr. et Mrs. Hardy nous avaient conviés à les y accompagner. A l'arrivée des trains de Paddington à Windsor, des landaus de Leurs Majestés viennent prendre à 1ft gare ceux des invités qui ne logent pas des voitures publiques. L'une de mes compagnes refusa la place que Mrs. Hardy, au long voile vert victorien, lui offrait. D'autres personnes refusaient aussi, suggérant que Mr. Hardy s'épargnât la marche, toute une côte à gravir, en plein juillet. Mais non ! Mr. Hardy? cela lui ferait énormément de bien, cette course au soleil. Et nous suivîmes à pied, lui et moi, la calèche à huit ressorts Îl la livrée écarlate, où flottait le voile vert, sous une ombrelle de soie claire. Tels devaient être l'étiquette, le rythme de la vie domestique, dans cet illustre ménage. « Combien plus touchante, my ,good friend, — observa devant moi Henry James, — cette inégalité à l'encontre des conditions du cornus worship1 ! Combien j'apprécierais, quant à moi (si jamais le Ciel nl 'infligeait de prendre femme !) que la mienne ne méprisât pas les prérogatives de la Beauté et du sexe, au bénéfice de ce misérable petit talent dont l'artiste mâle iniquement se targue 1 » Je doute que

1. Culte du g{.nÍ<I.

Henry James fût sincère en parlant ainsi. J'ai peine à croire qu'il eût été flatté, si son épouse s'était considérée, à cause de son sang, comme d'une essence supérieure.

Bien des demoiselles sentimentales de chez nous avaient prié ma femme de quémander une signature du maître sur des volumes. Point le Jude. Elles l'ignoraient ou l'estimaient brutal, pénible. Mais Jude, déjà quelques écrivains l'avaient découvert chez nous, dans une version odieusement écourtée il est vrai. Mr. Hardy était conscient d'avoir un public lettré sur le continent. Je me figure Ina1 ce qu'était, à ses yeux, sa position dans l'intelligentia britannique. Pourquoi Tess, Batlisheba, tant et tant d'adorables créatures, taillées selon un gabarit très à lui, étaient-elles immanquablement mariées audessus, ou au-dessous de leur condition ? La disparité des classes auxquelles appartenaient l'amant et l'amante, le pessimisme dans lequel finissaient ces longs poèmes de village, après les épisodes idylliques, parfois d'un idéalisme presque trop joli, voilà des traits uniformes dont certains amis me disaient :

« Les grands créateurs se permettent-ils ces moyenslà, pour capter la confiance d'une clientèle de magazine ? » Il me semblait néanmoins que la richesse humaine de notre auteur, et de son invention dans le cadre de la fiction, faisaient craquer le moule. Pour tout dire, le Mayor of Casterbridge réunissait bien des éléments du chef-d'œuvre. Mais je ne voudrais pas énumérer ici les reproches adressés en

Angleterre, dans le milieu que je fréquentais, à l'écriture de Hardy, dont on m'assurait qu'étranger, je ne pouvais, à aucun degré, sentir le manque de saveur. « Si c'était en français, vous trouveriez cela coco. » Eternel snobisme de la rareté. Ses lettres familières — je les conservais pieusement - n'avaient certes rien de commun avec les billets précieux d'un Henry James, avec la recherche d'un Oscar Wilde, d'un Max Beerbohm, dont chaque message, fût-ce une invitation acceptée, un renseignement insignifiant, assumait l'élégance d'une pierre quelconque sertie par un joaillier d'art. La simplicité de son style épistolaire m'enchantait, je ne me sentais pas critiqué d'avance, si je lui répondais en anglais, quoique je ne maniasse pas la plume avec l'audace qu'ensuite je me contraignis d'avoir. Je m'abandonnais de tout coeur à lui, vouant à cet homme si bon, si tendre, un amour tout à fait à part de ma passion pour l'artiste.

Mrs. Hardy et lady Grove m'engageaient à « finir » mon ébauche du premier jour ; mais loin de les écouter, je commençai le second portrait, qui me valut de nombreux entretiens avec le maître, dans des séances que je multipliai à dessein. C'était une bonne fortune que d'être dans l'intimité quotidienne d'un écrivain de cette valeur, qui n'avait rien d'un «.gendelettre ». Sans que je m'en doutasse, ses questions sur ce qui restait en France de la légende napoléonienne se référaient à un travail qu'il poursuivait, et qui n'était rien de moins que

son poème tragique : The Dynasts. Ce vieillard fragile méditait sur l'œuvre qui verrait le jour dans une seconde jeunesse réelle, et très efficace, dont la fraîcheur de ses propos et leur acuité m'auraient dû être un gage. Je relus The Trumpet Major, The Return of the Native, et ses poèmes, que j'avais trop rapidement parcourus. Chacun de ses volumes prenait un sens nouveau; les restrictions que ses confrères stylistes faisaient me paraissaient de moins en moins justes. Même le côté peinture à la Frederick Walker, stylisateur de la vie rurale, que l'on reprochait à certains romans de Hardy, ne me déplaisait point, si naturel il était chez lui. La vie à la campagne dont, 'à l'âge de neuf ans, mon séjour à Orton Hall avait imprimé en moi des marques indélébiles, la plume de l'auteur dès Wessex Novels m'en redonnait plus que le goût passionné — le besoin. J'avais appris, dictionnaire en main, les noms anglais des moindres outils, des machines, qu'en toutes saisons j'entendais en patois de la bouche de nos agriculteurs cauchois.

L'activité de nos fermes normandes, si mystérieuse par exemple en hiver pour les citadins, m'était rendue sensible. « Vous savez, me dit un jour Mr. Hardy, que le blé lève en novembre ? » Une allusion, peut-être, à sa belle verdeur tendre de poète, à l'entrée de ce qui pour d'autres est la caducité. Le remuement de la terre, sous son caparaçon de gel ou de neige, il me conseilla d'y prêter l'oreille. L'âme et le corps de la campagne me devinrent si

familiers, mon vocabulaire rustique si aisé dans les deux langues, que je pus servir d'interprète dans un camp de remonte, pendant l'occupation anglaise. Certain sous-officier britannique, grand éleveur du Bedfordshire (qui me reconnut pour m'avoir vu chez quelqu'un dont je faisais le portrait), s'entêtait à convaincre nos fermiers, attardés dans leurs coutumes, que notre soi pouvait produire bien dava.ntage que nous ne lui demandions. Et je dois dire que la différence de manières que nous notions entre nos cultivateurs et ceux d'outre-Manche n'était pas toujours à l'avantage des nôtres. L'éleveur du Bedfordshire semblait « stylisé » comme les faucheurs et les faneuses de Frederick Walker, un peu à la façon des héros de Hardy, qui nous troublent quelque peu, et que les lecteurs étrangers hésitent à classer à leur grade social. Combien de nos hobereaux sont moins policés et moins sensibles que tant de ces hommes en khaki, qui allaient au fourrage en chantant des ballades, plantaient des fleurs et des légumes autour de leurs baraquements ! La joliesse du décor campagnard de Hardy n'est pas factice. L'influence qu'eurent d'ailleurs ces soldats sur la population de nos bourgs s'atteste par le décor floral, les badigeons clairs et gais, dont depuis la guerre toute maisonnette se pare. Il n'est pas jusqu'aux costumes du dimanche qui n'aient subi de curieuses modifications. Le départ des troupes de l'arrière, après l'armistice de 1918, laissa sous nos hêtraies bien des Bathshebas, qui n'eussent rêvé que

de mariages interalliés — au-dessus ou au-dessous de leurs conditions l Ce ne fut qu'une ébauche bientôt effacée ; mais nous aurons eu chez nous des données de romans à la Thomas Hardy.

En récapitulant mes impressions, je devine l'importance qu'a eue la vie rurale dans la formation de cet artiste si proche de la nature, et je ne puis écarter de ma pensée ces deux vocables, que Barrès applique à Claude Gelée le Lorrain : Tendre bouvier.

Vingt ans de silence ; plus de lettres de mon grand ami ; et soudain m'arrivait, en août dernier, une feuille timbrée de Max Gate, Dorchester, d'un ton aussi exempt d'affectation, aussi affable qu'aux jours où Hardy n'était pas encore le poète des Dynasts, la sorte de pontife qu'il devint. Et quant à son écriture bien formée d'architecte, elle avait la même fermeté qu'alors. Comme j'aurais voulu peindre une troisième image de lui... avec l'expérience acquise depuis les temps agités de William Street... Les blessures de sa première union conjugale guéries par l'amour d'une jeune femme — sa secrétaire — Hardy venait d'éprouver dans son extrême automne les ardeurs, les douceurs du printemps. Une jeune épouse et la glorieuse muse avaient accompli ce suprême avatar du romancier, le seul Hardy que j'aie bien connu.

MARCEL PROUST

MARCEL PROUST

En 1927, le jour anniversaire de sa mort, quelques anciens amis mettaient en commun les ressources de leur imagination pour se figurer un Marcel Proust vivant aujourd'hui, à l'apogée de la gloire, membre de l'Académie Goncourt — plutôt que de l'autre — par gratitude au directeur de l'Action française ; distribuant des prix aux jeunes, annotant des manuscrits, qu'il trouve tous « intéressants » (ceux-là mêmes qui, bâclés et sommaires, devraient plutôt contrarier son esprit classique). Un Proust appelé par toutes les universités d'Amérique et d'Europe, doctor honoris causa, en robe, coiffé du casque de drap à plateau carré des Dons oxfordiens, fêté, dans les brasseries d'art de Berlin (à l'enseigne du « Temps retrouvé »), par des adolescents, partout chez lui, et cependant nulle part tout à fait lui-même, sauf dans sa. chambre avec ses

papiers, son porte-plume, ses tricots de laine. Des cartes d'invitation s'accumulent sur sa table ; il lui faut deux secrétaires, en plus de Céleste, pour dépouiller son courrier, répondre au téléphone, faire porter des lettres par son taxi — excuses ou remerciements, moins longs qu'autrefois, car il ne s'appartient pas. Il est plus prisonnier qu'Albertine ; prisonnier de sa gloire — ou, qui sait? il se dérobe à la curiosité publique par l'évasion en lui-même, s'apprête à écrire d'autres ouvrages...

Que fut donc, dans le privé, Marcel Proust, cet homme extraordinaire ? On veut savoir qui l'a connu, on veut lire toute sa correspondance, on est avide du moindre détail sur sa personne. Que và-t-il faire, dorénavant ?

Sa situation paradoxale de vétéran situé à l'avantgarde va devenir « éreintante H. Un auteur en pleine vogue doit être bâti à fer et à chaux ; plus de charges et de vaines besognes l'écrasent, qu'un président du Conseil ; commissions, congrès, discours, dîners de la Revue des Deux Mondes et de trente-six revues du Midi, du Nord, de l'Est et de l'Ouest ,\* missions dans les capitales de l'Europe centrale, « Une heure avec », interviews ; soirées d'ambassade, réceptions de souverains. Cent salonnets de jeunes ménages remplacent, depuis la guerre, les illustres salons littéraires, dans lesquels les académiciens rabattaient le caquet des débutants, frappés de stupeur par ces astres qui semblaient ne devoir jamais s'éteindre, car l'on nous apprenait à croire

que la durée ratifie un talent, affirme des positions peut-être discutables. Assez de ces conventions absurdes 1 Buvons les cocktails, de sept à neuf, chez les petites camarades de lettres ; les bouquins se fabriquent comme les apéritifs fantaisistes qui coulent des gobelets d'argent ; les recettes changent comme la ligne des autos, machines à faire du 150 à l'heure.

Marcel, cet oiseau de nuit, eût-il déserté le Ritz pour les bars de Montmartre ? Madame Verdurin étant devenue princesse de Guermantes, où est le vrai « grand monde » de Marcel ? A Cannes, à Biarritz, à Montparnasse ? En voyage. Paris n'est plus Paris pour qui a connu Charles Swann.

Il nous a tout avoué. Son ceuvre esr accomplie. Nous savons donc ce qu'il pensait du « monde », de ses amis et de l'amitié... «Le signe dç l'irréalité . des autres (plaisirs) ne se montre-t-il pas assez, soit dans leur impossibilité à nous satisfaire, comme par exemple les plaisirs mondains qui causènt tout au plus le malaise provoqué par l'ingestioi i, d'-une nourriture abjecte, ou l'amitié qui, est une simulation, puisque, pour quelques raisons qu'il le fasse, l'artiste qui renonce à une Heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n/èxiste pas (les amis n'étant des amis que dans cette douce folie que nous avons au cours de là vie, à laquelle nous nous prêtons, mais que du fond de notre intelligence nous savons l'erreur d'un fou qui croirait c\ie les meubles vivent

et causerait avec eux), soit dans la tristesse qui suit leur satisfaction... » Nous savons quels furent ces i tristes pantins avec qui, et les lieux où il l'avait peïdu, ce temps qu'il a retrouvé au sein de l'Art, dans la solitude d'une chambre aux volets clos, dans l'odeur nauséabonde des drogues. Du Proust maladif et quadragénaire, mais point encore exalté par le Prix Goncourt, j'avais tracé un portrait, dans Dates 1. Revenons en arrière, au jeune homme et à son milieu.

La plupart des témoins de sa jeunesse semblent avoir estompé la véritable image qu'ils avaient conservée de leur étonnant ami, qui distribuait si largement les marques d'une tendre admiration, parfois si peu justifiée. Marcel Proust a dû porter, dès le collège, les signes inquiétants du pur artiste. Cet Elu des dieux peut-il aimer, peut-il être aimé ? Avec ses antennes, ses yeux d'abeille aux multiples facettes, Marcel a dû souffrir à chaque minute, s'échapper à l'approche de l'ennemi naturel de sa pensée. Ses affections juvéniles — car il était ardent — lui infligèrent bien des mécomptes. Quelqu'un qui, petit garçon, jouait avec lui, nous dit aujourd'hui qu'il était saisi d'effroi quand il sentait Marcel lui saisir la main, lui déclarer ses besoins d'une possession tyrannique et totale. Il feignait déjà d'at-

i. Voir à l'Appendice, p. 254, la lettre écrite par Proust au sujet de cette préface.

tribuer aux uns et aux autres des vertus sublimes, bien qu'au fond de lui-même il jugeât les individus à leur prix. Un Proust ne peut être qu'un isolé ; est-ce la rançon du génie ? Il nous faut tenir à distance d'un tel observateur, d'un juge si implacable, comme d'un grand brasier.

Aucun commerce ne nous aura, comme celui de Proust, attiré, diverti, stimulé. Sa conversation était pleine, comme son œuvre, d'analogies cocasses, de traits inattendus. Entre une vieille dame, par exemple, et un mirliflore, il établissait des rapprochements dont le comique n'était égalé que par la justesse. On ne pouvait plus voir le gandin qu'avec le râtelier de la douairière, un vieux beau qu'avec les fards d'une coquette. Et quant aux rouages d'un caractère, il déployait, à les étudier, la patience, l'acharnement héroïque d'un Fabre à Sérignan.

Rien de plus pénible à la plupart des êtres, que de « se sentir observés ». Si les camarades de Proust ne se sentaient pas dominés par son intelligence, l'objet de ses inquisitions devait leur apparaître ridicule, futile. Ses efforts de camaraderie, de « gentillesse » pour les amadouer (comme plus tard, dans les salons, ses questions et son insistance) blessaient les niais, quand ils ne le prenaient pas pour un freluquet un peu sot. Quelquefois Marcel faisait fausse route, bien qu'il fût si perspicace ; si Barrès le confon r'5t avec les nigauds (qu'il voyait partout),

c'est qui- Marcel — et je me souviens de quelqu&ar confrontations de mes deux terribles amis cheyttt$i\' ~

7

— avait la maladresse de l'éperonner sans répit pour obtenir une précision sur un texte, que Barrès lui aurait plutôt demandée. Insistance : trait particulier d'une race dont Proust avait l'énergie, la persévérance inébranlable.

Pour plaire et réussir, un certain effacement convient, de l'indifférence, la faculté de rire et de s'apitoyer quand on n'en a pas envie ; une attitude qui ne yous désigne pas à l'attention. Marcel, louangeur, humble, « voyant », accaparant, prenait trop vite part, et avec excès, à vos sentiments, vous fatiguait j car qui donc eût découvert en lui des promesses de génie ?

Maints lecteurs du « dîner chez la duchesse de Guermahtes » l'avouent, le livre que ce morceau étonnant remplit presque tout entier leur tombe des maius, car la matière qu'étreint l'auteur dans un corps à corps de boxeurs ne les intéressant pas, l'insistance (c'est bien cela, toujours !) de celui qui observe, analyse les invités et les laquais, retourne leurs nerfs. De la même façon, le lycéen Marcel Proust devait mettre ses condisciples hors de leurs gonds. Nul de ceux-ci, me dit Daniel Halévy, ne prévoyait l'homme de lettres qu'il a dû être dès son enfance. Loin d'avoir ce détachement où il atteignit plus tard, dans l'impassibilité surhumaine du créateur, il se montrait soupçonneux, inquiet d'être le préféré, déroutait par les manifestations verbales d'un cœur prêt à tous ces sacrifices que personne ne demande, sauf en amour. Le commun des mortels

est choqué par ces monstres qu'on nomme les artistes.

Les lecteurs récalcitrants de ses ouvrages, qui, ainsi que nous le rapportions plus haut, font un reproche à Proust de décrire des compartiments très clos de la société, nous étonnent ; en effet, si nous ne nous intéressions qu'aux peuples, aux milieux qui nous sont familiers, combien peu d'audience auraient les livres de mémoires, de voyages, d'histoire, et même les romans étrangers? Avons-nous connu les princesses de Racine, les héroïnes de 'madame de La Fayette ? Les feuilletons, le cinéma passionnent, tout au contraire, lecteurs et spectateurs, si ceux-ci se sentent transportés dans un monde inconnu d'eux. Ce n'est donc pas le salon et les invités des Guermantes qui ennuient les accusateurs de Proust, mais la démarche de son esprit, la minutie, l'insistance du psychologue, sa richesse.

Peu de lycéens de Condorcet ont dû prendre plaisir au bien-parler, aux sujets de conversation de l'élève Proust. A. peine sorti du lycée, pendant et après son « volontariat », je l'ai vu en compagnie de garçons de son âge et dans l'intimité, chez Ludovic Halévy, père d'Elie et de Daniel. Robert Dreyfus, Fernand Gregh, Léon Yeatman, Jacques Bizet, Robert de Fiers, Gaston de Caillavet, Bertrand de Fénelon, Robert de Billy, je les ai tous connus chez les

Proust, chez les Baignières, chez madame Arman. J'ai surpris Marcel avec les jeunes ducs (comme il disait), pour lesquels il organisait ses fameux dîners littéraires et « élégants » dans la salle à manger de ses parents. Il les présentait comme des êtres merveilleux, leur adressait d'ingénieuses flatteries, les comblait de civilités sur la sincérité desquelles de plus subtils ne se seraient pas abusés, quand il leur remémorait en public leurs titres et alliances, les nommait dans ses pastiches de Saint-Simon. -Plus de doute sur ce qu'en son for intérieur il pensait d'un Saint-Loup, synthèse de plusieurs seigneurs aux noms historiques, mais certains de sang fort mêlé.

Dans l'atmosphère cordiale et patriarcale de la rue de Douai, c'est-à-dire chez monsieur et madame Ludovic Halévy, les jeudis réservés à Degas, à Meilhac, à Ernest Reyer, quand Elie, élève à l'Ecole Normale, et Daniel retenaient Marcel à dîner avec d'autres lycéens, tous ses égaux en culture, alors son effacement concerté afin de les faire briller paraissait d'autant moins naïf que chacun des convives, et surtout les Halévy plutôt hostiles aux frivolités, goûtaient son esprit si mûr, la langue qu'il parlait. Un garçon si bien élevé, si respectueux des aînés, s'il effarait un peu, par de pompeuses manières d'une autre époque, de braves dames inaccoutumées au baise-main, aux fleurs et bonbons offerts par un jouvenceau, il les éblouissait par les ressources d'une mémoire jamais en défaut, nourrie de lectures que l'on ne faisait plus. Il était trop

habile pour se commettre (comme je l'avais trop fait, en ces dîners du jeudi, rajeunis par les camarades de Daniel et d'Elie) à répondre aux insidieuses questions que m'avaient posées auparavant M. Halévy, Meilhac, Degas, sur nos fétiches du moment, sur les « nouveautés rares 1). L'érudit Marcel Proust pouvait causer avec eux des classiques, des mémorialistes, de tout, en somme, avec compétence.

Le petit prestige que j'acquis, au regard de ces garçons exceptionnels qui se lançaient dans la vie de Paris, comme j'y étais entré avant eux, jé l'attribue à la part que je prenais dans la propagande d'Edouard Dujardin, directeur de la Revue Indépendante et de la Revue Wagnérienne. J'étais allé à Bayreuth, j'étais lié avec Barrès, Laforgue, Wyzewa, avec des poètes symbolistes et des peintres impressionnistes. Enfin, entre Marcel et moi, Victor Brochard, mon éducateur en philosophie à Condorcet, Brochard que consulta si souvent Marcel, fut entre nous un lien solide. Brochard avait cru ne jamais remplacer sur les bancs de sa classe les « as », selon lui imbattables, des années que nous nous y étions assis avec Abel Hermant. Il m'avoua, quand il les vit chez madame Aubernon de Nerville, que Proust et les autres « poulains » de 1890 lui apparaissaient plus surprenants encore que ceux de 1879 — et comment en douter aujourd'hui, si l'on considère le chemin qu'ils ont parcouru les uns et les autres ? Brochard « sortait » beaucoup, brillait dans les bureaux d'esprit où Marcel fut ce que l'on appelle

« un numéro », l'émissaire d'un monde insoupçonné jusque-là par les bas-bleus du « monde où l'on s'ennuie », les adoratrices des Alexandre Dumas fils, des Renan, des Taine, des Gaston Paris, des Heredia, des Pailleron, des Alphonse Daudet, des Brunetière, des Caro, des Othenin d'Haussonville. Telles furent les vedettes des dîners que réglementait la sonnette de madame Aubernon, avant qu'y parussent Bourget, Brochard, Eugène-Melchior de Vogué, Maupassant, Becque, Porto-Riche, Hervieu, Ganderax, enfin Hermant, Vandérem, etc... Les Brichots et les Saniette, les Norpois péroraient devant les garde-feu en bronze doré de nos Précieuses ridicules. D'un cousin de madame Aubernon

(Lydie !), le baron Jacques Doasan, Marcel emprunta bien des traits de son Charlus ; dans ce roquentin atrabilaire, que le « petit chemin de fer » convoie le long de la côte du Calvados au château des Verdurin, je crois revoir Doasan jouant ses scènes de bouderie si mystérieuses pour moi, dans le wagon qui nous portait de la gare Saint-Lazare au CœurVolant, où se transportaient en été les agapes littéraires de madame Aubernon, et durant nos retours de Louveciennes. C'était un supplice, nos voyages avec le baron. Poudré, la moustache encaustiquée, il affectait un mépris pour « les petits valets de des Esseintes ». Doasan et Montesquiou étaient à couteaux tirés, depuis que le comte avait « soufflé » au baron de l'Empire un certain Gabriel Yturri, ci-devant vendeur aux magasins du Louvre', je crois.

Morel, violoniste, mignon de M. de Charlus" est composé de deux pianistes (au moins !), artistes du salon Aubernon, favoris de Doasan et de Montesquiou, clients de maintes dames Verdurin dont les filles apprenaient la musique sous leur direction, parce qu'ils ne tomberaient jamais amoureux de ces demoiselles, Doasan défendait à sa cousine de recevoir le « petit Marcel ».

Proust prit son essor dans la société lors de l'affaire Dreyfus, chez Geneviève Halévy. L'enchanteresse était devenue la femme de l'excellent avocat Emile Straus, ami des trois frères Rothschild de Paris, les barons Alphonse, Gustave et Edmond. La veuve ,de Bizet apportait dans la société « chic » où la faisait entrer son second mari des éléments, tout nouveaux, d'art et d'intellectualité. Fille de Fromental Halévy, l'auteur de la Juive, secrétaire petpétuel de la section des Beaux-Arts, élevée au Palais Mazarin, elle s'était épanouie sous les regards admiratifs des membres de l'Académie française, dés savants, des économistes des cinq classes de l'Institut. Epouse d'un prix de Rome, dont elle avait partàgé les déboires et les soudains triomphes, en une courte vie d'amour sous le toit de son oncle

Léon Halévy, le traducteur des tragiques grecs, et père de IJudovic, elle admit peu à peu des gens du

monde dans son modeste foyer. Là s'était formé un noyau de censeurs à l'esprit singulièrement actif et varié. Durant le veuvage obstiné de Geneviève, la princesse Mathilde, entre tant d'amis artistes qui encourageaient la désespérée à se refaire une existence, lui amena d'autres admirateurs. La belle comtesse Emmanuela Potocka, avec toute une série de notabilités de l'heure, s'entichèrent de ce petit cercle très libre de propos, où des gens polis à l'excès se délassaient de leur contrainte verbale auprès d'une hôtesse prête à tout entendre.

Quand j'assurais à Marcel que l'on arrive, parmi les mondains, à préférer les conventionnels aux intellectuels en quête de sensations, qui se prétendent au-dessus des autres, en révolte contre le protocole et la fadeur de leur clan, Marcel en demeurait d'accord ; mais si je déplorais qu'il se dépensât pour les fils de tels aristocrates à l'intention desquels il faisait feu des quatre fers, il se défendait ainsi : « Monsieur, vous avez sûrement raison en ce qui regarde les snobs « intellectuels », les stupides faux lettrés ; mais, je vous assure, le bon gros de X... » (ou tout autre nom ducal) « a un cœur admirable ; pardonnez-moi si je vous dis que je ne sache pas de meilleur ami, ni plus discret ; je lui ai tant d'obligations ! Si vous saviez ce que Loulou a fait pour moi ! Il m'a montré le portrait par Ricard de sa grand'mère, la marquise de X..., et la canne de son oncle le maréchal-prince de X..., qui a, dans un petit médaillon à secret qu'ouvre une épingle, un

billet d'amour de la Grande Catherine — n'est-ce pas sublime ? Et puis, Loulou est dreyfusard dans l'âme... » — « Bon, bon, faisais-je, mais vous, Marcel, que deviendrez-vous parmi d'affreux apprentis intellectuels du « gratin », plus âgés que vos jolis petits ducs ? Il les faut regarder de haut — comme ils nous regardent. »

J'avais compris de bonne heure (sans pouvoir deviner que Marcel laisserait de lui la plus cruelle image) que nos incursions prématurées dans le monde étaient désastreuses. Et elles l'eussent été même pour des artistes arrivés, à moins qu'ils ne se laissent pas éblouir ; or Proust me semblait l'être, et il fallait qu'il feignît bien habilement, quand il écoutàit, paisible et même acquiesçant, des bourdes énormes, d'onctueuses impertinences. Aux mêmes, j'osais répliquer par d'autres pointes inexactement enregistrées par eux, colportées de maison en maison, et qui me préparaient des avanies ; car, au rebours d'aujourd'hui, la jeunesse ne jouissait d'aucun privilège ; les vieux nous prenaient, a priori, pour des ignorants prétentieux et sans mérite, qui se moquaient de leur omniscience : des mystificateurs.

Marcel s'embarquait dans d'inénarrables complications, quand il s'entêtait à « faire dîner » chez lui des étoiles de l'art et de l'almanach de Gotha. Un jour qu'il avait préparé un dîner en l'honneur d'Anatole France, il ne sut par quel moyen se débarrasser de madame Arman, qui ternirait l'éclat

de cette insigne « chambrée ». Comment, à la fois, être poli et exclure la mère de son ami Gaston de Caillavet ? Une correspondance s'engagea ; des lettres de plusieurs pages parvinrent avenue Hoche, à l'effet de persuader « Madame » que Marcel ne savait que trop qu'elle n'accepterait pas ; que donc, afin de lui épargner l'embarras d'un prétexte à trouver pour ne point paraître à sa table, il renonçait à la convier officiellement. « Madame », courroucée, lui écrivit : « Mon cher Marcel, cessons ce jeu de la désinvitée par persuasion ! » Quant aux dîners où il était, lui, convié, si la veille il songeait à s'excuser, ayant reçu une invitation plus flatteuse, ses scrupules, la façon héroïque dont il finissait par résoudre au mieux un problème angoissant, prê- taient à rire par un mélange d'astuce et de probité.

Comme le remarque Jacques Rivière dans « Marcel Proust et l'esprit positif1 », le narrateur, celui qui dit je dans les livres de Proust, s'attribue des façons d'être si nombreuses et contradictoires, qu'on ne sait plus, en les lisant, son âge précis ; dans les premiers, est-il enfant ou adolescent ? A vingt ans il m'apparaissait doué de cette ambiguïté. « Car si quelque chose peut bien caractériser Proust au prin- ; cipe, c'est l'épithète, chère à Freud, de polymorphe. » Il y avait en lui bien plus du lycéen qu'il avait à peine cessé d'être, que du dandy qu'il voulait devenir. Son dandysme vestimentaire datait déjà,

i. La Nouvelle Revue Française, janvier I()23.

c'était le genre Batignolles du modèle de Manet dans le Père Lathuile, le débraillé étudié de George Moore, avec une certaine affectation d'écolier qui garde ses gants pour cacher des doigts pleins d'encre, et qu'il ronge. Oui, à l'âge trouble et bourgeonneux du collège, les gamins se rongeaient les ongles. — Ce tic a-t-il disparu, comme je serais tenté de le croire ? — On ne se lavait guère. Marcel avait été très potache de Condorcet, avec sa fleur à la boutonnière, ses « cols cassas ». Plus tard, il eut des cravates vert d'eau nouées au hasard, des pantalons tirebouchonnants, la redingote flottante. Sa canne de jonc, il la tordait en ramassant celui de ses gants gris de perle à baguettes noires, froissés, salis, qu'il laissait choir en enfilant ou en ôtant l'autre. De ces gants dépareillés, partout oubliés, Marcel vous priait de lui rènvoyer le manquant sous enveloppe — en échange d'une autre paire, ou d'une demi-douzaine. d'autres paires qu'il vous offrait, en témoignage de reconnaissance pour l'avoir retrouvé. De même pour ses parapluies, semés dans les fiacres et dans les antichambres : les plus délabrés, si vous les lui rendiez sur sa prière instante, il continuait de s'en servir, mais vous en achetait un « chez Verdier ». Et ses chapeaux haute-forme devenaient des hérissons, des sky-terriers, à force d'être brossés à rebours, frottés aux jupes et aux fourrures dans les landaus et les « trois quarts » de chez Binder.

Marcel vient de finir son « volontariat ». Je le revois en capote militaire déboutonnée, shako de lignard. Quelle étrange combinaison faisaient sa chevelure, le pur ovale de sa face de jeune Assyrien, avec l'uniforme de soldat qui n'était certes pas de fantaisie. Le monde va lui inspirer une curiosité que ses camarades déplorent. Du salon en pleine gloire de madame Emile Straus, il passera dans quelques autres ; les noms des maîtresses de maison qui le reçurent ont été divulgués. Il ne se répandait pas, que je sache, dans le « vrai gratin » du faubourg Saint-Germain, où il alla peu (sauf chez la comtesse Adhéaume de Chevigné dont le salon était d'ailleurs composite), avant que Montesquiou le patronnât : accomplissement des secrets désirs de Marcel, et Dieu en soit loué, sans quoi nous n'aurions pas eu la tragi-comédie des Guermantes. Dans le salon de la princesse Mathilde, à l'ambassade britannique du temps de lord et de lady Lytton, Marcel n'aurait étudié que les mêmes personnages qui paradaient chez madame Straus : mélange d'un ragoût assez nouveau jusque vers 1890, de toutes les | « élites » cataloguées par le Gaulois d'Arthur Meyer. r) « A Paris », professait celui-ci, « notoriété compte plus que talent. » Cette doctrine du boulevardier journaliste n'était pas celle de madame Straus, ni de la princesse Mathilde ; cependant, il est peu de

femmes dont le salon devient célèbre, même à l'étranger, qui ne finissent par se laisser envahir par les non-valeurs.

Quand l'apprenti dandy Marcel Proust entreprenait de faire la cour à des élégantes mûres, quoique encore belles et choyées par ceux qui les avaient connues jeunes, dont il surveillait les essayages chez Worth ou Doucet, disons-le à sa décharge, c'est par ce chemin détourné qu'il faisait sa cour à des Bergottes, à des Norpois, à des Elstirs. Son esprit « salonnier » s'attisa à celui d'auteurs dramatiques, de romanciers, d'académiciens, de candidats aux fauteuils vacants, parmi les manigances, les rivalités, les confidences susurrées et les intrigues galantes.

Regardons Marcel, lové sur un pouf, sans souci de sa barbe de l'avant-veille, roucoulant de délicieuses badineries à l'adresse d'une noble matrone.

Les réflecteurs éclairent mollement un joli portrait rose et bleu de Nattier, et celui si sombre de Geneviève Bizet par Elie Delaunay : « Dites, monsieur, n'est-ce pas plus beau que la Joconde ? » La pièce est en forme de rotonde Louis XV, encombrée de merveilleux bibelots ; les fenêtres basses donnent sur le boulevard Haussmann et le terre-plein où se dresse la statue de Shakespeare. Marcel aidera à servir le thé, renversera quelque tasse de saxe en faisant le Chérubin auprès de plus d'une comtesse de Judée, ou de madame Réjane. Cliquetis de mots. Les mots de Marcel Proust sont « définitifs », dit

madame Aubernon. Qu'étaiont-ils, ces mots ? Rien ne change et ne se démonétise aussi vite que l'esprit de conversation. A plusieurs reprises, dans ses livres, Proust se déclare admirateur de Mëilhac. Il serait malaisé de rendre aujourd'hui le ton de cet esprit, qui n'était, naturellement, qu'emprunté, pastiché, par Marcel ; peut-être de vieux numéros de la Vie Parisienne, du Gyp, en suggéreraient-ils « la légèreté mousseuse », et, somme toute, l'assez innocent persiflage, malgré les intentions malignes qui se cachaient sous un vernis d'extrême urbanité.

Là présence, chez les Straus, de lord et de lady Lytton, troubla d'abord les habitués, mais non pas Marcel, trop aise d'interroger le diplomate écrivain, fils de Bulwer Lytton, sur la littérature de son pays. Ce vieil ami des femmes paraissait engourdi par les vapeurs du narghilé : un pacha voluptueux dans son harem. Ses cheveux en boucles, son visage de rabbin, sa redingote chocolat, fleurie d'une orchidée, plaisaient à Marcel, qu'on aurait pu se préfigurer, au même âge, non sans ressemblance avec cet ambassadeur de la reine Victoria. Je revois Porto-Riche, galant, ténébreux, tout ébène et ivoire vert — quelle pâleur romantique ! — son profil aux narines pincées, un poète de Bagdad, beau cavalier parmi tant de femmes ravissantes ; une Marie Kann, une Louise Cahen d'Anvers, notre Geneviève Straus, et leur page, Marcel, dans ce salon au décor si français, plein de souvenirs de famille, de bonne tradition parisienne, au rebours de ce bric-à-brac italien que

mettaient à la mode Anatole France et madame Arman.

Quoi que nous en ayons pensé alors, il y avait plus que des ressemblances, entre l'esprit de conversation du salon des Straus, des Baignères, de madame AuberDon et celui, si littéraire, de madame Arman de Caillavet. Si le phonographe avait été inventé, les disques qu'on aurait pris, dans ces assauts d'esprit, sembleraient démodés comme des films d'avant-guerre. Les propos de « Madame » et d'Anatole France, enregistrés par M. J.-J. Brousson avec une implacable exactitude, nous prêtent à rire par leur préciosité de forme « gendelettre », petit abbé de cour, — hôtel de Rambouillet. Je ne me suis guère senti à l'aise, les quelques fois que Marcel me força d'entrer dans la sala où « Madame » rece-

vait, perchée sur un siège vénitien rococo, l'air d'une commère de revue qui serait madame de Maintenon ou une duègne de Longhi. Certain dîner que je dus subir entre France, Monsieur, Madame et le touchant lévite Charle's Maurras, me fit apprécier mieux la « bonne enfance » d'une madame Aubernon — la rivale de madame Arman — et les délicieuses tables

« panachées > de mondains et d'artistes, que composaient madame Straus, les dames Henri et Arthur Baignères.

Mais chez celles-ci comme chez l'Egérie d'Anatole France, où Proust a fait ses premières, armes, c'étaient jeux de phrase plus que de pensées — chocs de mots, « à peu près », l'artillerie crépitante

de pointes à double entente, concetti, « définitions » rédigées avec soin, à quoi tout étranger admis en ces petits cercles exclusifs n'aurait rien compris. Cet esprit raffiné, quelques jeunes hommes, tels Henri de Régnier ou Marcel Proust, s'en faisaient la réputation, par leurs triomphes. Bien des garçons lourdauds de notre entourage les enviaient, qui se guindaient à ce ton périlleux auprès d'auditrices très gâtées, sans réussir sinon dans l'anecdote scandaleuse, la caricature et, somme'toute, la perfide médisance. Les mots « rosses » de Forain commençaient de faire école, pastichés par une jeunesse un peu bohème qui se glissa dans la société par l'atelier de la rue de Monceau, celui de madame Madeleine Lemaire, experte aussi en l'art de cacher des couleuvres sous des roses et des violettes...

Marcel me fit, l'une des rares fois que nous nous entretînmes longuement, après la guerre, des croquis frais comme d'hier des salons « nationalistes » et des salons « dreyfusards », récits que j'avais eu l'intention de noter, quand le directeur de la Revue Juive me sollicita de lui communiquer toutes les lettres qui me restaient de mon ami. Livrons à ses commentateurs futurs des traits qui les aideront à comprendre le grand mémorialiste-romancier.

L'affaire Dreyfus (je l'imagine du moins d'après ses confidences et son attitude d'homme enfin

célèbre, qui se montrait parfois tout à fait déchaîné) avait révélé à Marcel un subconscient insoupçonné par le fils du professeur Proust, des sentiments refoulés par une éducation catholique et bourgeoise. Jusque-là, je l'ai dit dans « l'Enfance » d'Aymeris, nous n'avions guère distingué nos amis israélites de nos amis-chrétiens. Le mot antisémitisme n'aurait pas eu de sens pour nous. Des Israélites remplissaient jans l'Etat les fonctions auxquelles nos pères s'étaient voués : les « carrières libérales » ; quant aux industriels, aux négociants, nous ne les rencontrions nulle part. Autour dé nous des « mariages mixtes » avaient produit de si heureux croisements, des alliances si bien établies, qu'après deux générations le nom" presque seul, marquait l'origine paternelle. En province, comme dans nos campagnes encore aujourd'hui, qui donc savait ce qu'est un Juif ? Ce mot appartenait à la légende. A ses débuts, la République s'était acquis l'appui des grands financiers, trop aises d'obtenir leurs lettres de naturalisation ; dans les sciences, la politique, l'administration, la presse, des lauréats du Concours général et de nos grandes écoles s'imposaient de toute la vigueur de l'intelligence hébraïque, tandis que les titres nobiliaires de la monarchie, et ceux instaurés par les deux Napoléon, maintes filles de financiers israélites les portaient, si bien que dans les chapitres annuellement accrus du Gotha, la lignée de David et de Salomon se confondait presque avec celle de nos monarques très chrétiens...

Vingt ans après l'Affaire, Marcel Proust, sous ses édredons et ses plaids, évoquait les grandes heures de sa vie, comme un général sur son lit de mort les fautes de tactique de ses chefs, les faiblesses ou les mérites de ses lieutenants :

« Pourquoi vous, cher ami, si imprudent en paroles, vous qui avez toujours cherché la vérité, en art, en littérature — car vous étiez à l'avant-garde, malgré vous, contre les Philistins — pourquoi n'avoir pas pris position nette dans l'Affaire? Vous ne vous êtes brouillé avec personne ! (Moi non plus, d'ailleurs 1) voire avec madame Madeleine Lemaire ! Mais vous, je le suppose, fomentiez innocemment des discordes ; moi je déteste les malentendus et les complications qui s'ensuivent. Vous souriez ? C'est ainsi, je vous assure, quoi qu'on en dise... Ne protestez pas, cher ami, vous étiez tiède, peu sûr... On vous surveillait. Il fallait qu'on se comptât ! Vous auriez dû être avec nous. Je sais qu'il était dur de se séparer de Barrès, de reconnaître plus de génie à Paul Adam... Joseph Reinach devenait Cicéron. Il était comique, mais si gentil ! »

Et il me remémorait, par des allusions d'une bouffonnerie cruelle, certains disparus, des figures, qui s'effaçaient, d'acteurs déloyaux du drame.

C'étaient de noires lithographies, du Daumier, ou du Forain sanguinaire de P'sitt. Le dreyfusisme n'avait pas eu son caricaturiste, Marcel en devenait un. Je l'aimais dans ses élans de sincérité, quand il renonçàit à son ton larmoyant et câlin ; il était au

mieux dans la véhémence du satiriste, ne se surveillant plus. Son vocabulaire dépassait alors en verdeur celui dont usait son ex-ami Montesquiou dans l'intimité.

« Rappelez-vous la débandade des Juifs « nationalistes » de l'Echo de Paris, du Gaulois ; M. Arthur Meyer, et ces maîtresses « boches » de journalistes, sorties du ghetto, disant : « nous autres femmes d'esprit latin » ! Elles désertèrent alors, après avoir fait le pied de grue au seuil, le salon des Straus, où les grandes dames étaient : l'une née Heine comme l'admirable Alice, princesse de Monaco, mère du duc de Richelieu et de la comtesse Gabriel de La Rochefoucauld ; l'autre, S. A. la princesse Murat, « la Reine », une Heine aussi. Car ce fut un bien merveilleux spectacle que cette prestigieuse société où un Anglais m'interrogeait sur des parentés qui lui semblaient bizarres — quoiqu'à la cour de SaintJames, cher ami, la femme d'un grand ministre, lady Rosebery, fût une Rothschild, comme la princesse de Wagram et madame la duchesse de Gramont, mère de notre brave Armand de Guiche et de la marquise de Noailles. Les Calien d'Anvers épousaient des Lucinge:Faucigny — et si les nationalistes antidreyfusardes juives avaient eu quelque sincérité, elles se fussent flattées de ce que presque tout le faubourg Saint-Germain se fût, depuis cent ans, redoré par des « mésalliances », et qu'ellesmêmes ne comptassent que parce que juives. Rappelez-vous le sauve-qui-peut de celles-là mêmes qui

s'étaient disputé les objets de cotillon chez le baron de Hirsch, s'offraient à lui, espérant un bracelet d'émeraudes, une dot pour la fille mal venue, une héritière pour le fils mi-demeuré, ou « tante ». Avant l'affaire, elles baissaient la voix pour prononcer le nom des Rothschild. Deus absconditus, Rex tremundus, cher ami ! Tuba mirum!... Un nimbe auréolait cette Trinité ; des janissaires flamboyants de galons et de médailles militaires veillaient, aux grilles de l'Elysée de la rue Laffitte où méditait le génial baron Alphonse, vrai libérateur du territoire en 71, ce patriote grâce à qui nos premiers présidents de la République humiliaient les rois et le prince de Bismarck... Et voilà qu'un procès conlbiné par l'état-major changeait la face de notre univers — le grand-duc Wladimir ne chasserait plus à Ferrières ; faisans et perdrix engraissés pour les battues de Seine-et-Marne ne pendraient plus aux fenêtres des cuisines de nos nationalistes, jusque-là quémandeuses clientes des Rothschild et des Hirsch. Mesdames X... et Z... n'auraient plus de pâtés de foies gras, ni ces cadeaux magnifiques de Noël que des fourgons à deux chevaux déposaient de porte en porte, de la rue de Varenne à la plaine Monceau. Le Jockey-Club désertait la table des princes d'Israël, réduits à inviter d'obscurs cousins... C'est alors que M. Charles Haas, le marquis du Lau, lâchèrent leur ami le général de Galliffet, ministre de la Guerre ; tous les Français de cœur et d'intelligence furent transpercés de flèches, mais tinrent bon...

Cher ami, vous auriez fait un charmant saint Sébastien ! Mais peut-être n'étiez-vous pas libre ? »

Suivaient des commentaires hyperboliques, des « imitations », fort gênantes, de personnes qui m'étaient chères, ou proches.

Marcel était encore hanté par ces souvenirs d'un conflit de races qui l'avait pour ainsi dire « re-raciné ». Sa vision d'artiste — il ne semble pas qu'on l'ait fait assez ressortir de ses œuvres — n'est pas d'un Français sans alliage. Je me proposais d'en donner des exemples dans la Revue Juive qui m'en sollicitait. L'on m'en dissuada, j'ignore pour quelle raison de prudence, car c'est là une question importante : quelle est la part de l'esprit sémite dans l'œuvre de Proust ?

Barrès me disait : — mais qu'avait-il lu de A la recherche du temps perdu ? — « Un conteur arabe dans la loge de la portière ! Peu importe le canevas sur lequel Proust brode ses arabesques, tout ressemble aux fleurs, aux oiseaux des boîtes de rahat-loukoum »...

Voici bien une de ces formules imagées, mais trop gratuites de l'auteur d'Au service de l'Allemagne ; toutefois, un écrivain de chez nous, qu'il soit Balzac, Maupassant, Barrès ou Anatole France, n'aurait pas senti, comme Proust, nos paysages, la maison d'une grand'mère, ni peint de semblables portraits de vieilles provinciales supposées parentes du narrateur ; ou d'humbles domestiques d'autre£ fois. Françoise, l'étonnante bavarde, elle-même perd

parfois de sa vraisemblance ; on la croirait d'une composition concertée par son maître, comme la déroutante Albertine, qui n'est ni homme, ni femme (ou plutôt homme que femme). Ce qui n'ôte rien de la vérité supérieure et générale, humaine, de leurs sentiments. La vérité proustienne est ailleurs, au-dessus de la « ressemblance », comme disent les esthéticiens modernes, hors du temps tel que nous le mesurons, et des contingences ; mais Proust prête aux plus inexplicables malentendus, par le réalisme tout cérébral, si puissant, des images qu'il vous impose de milieux définis. Nous autres qui les avons observés comme lui, nous fûmes trop enclins à les identifier. Nous essayons les clés de notre trousseau — nulle ne va dans la serrure que nous brûlions d'ouvrir. Le « décalage poétique » -— si l'on peut risquer ce mot — qu'instaura Proust en pleine fiction romancée, semble être sans précédent dans notre littérature. Quelle place, unique, assignerons-nous à son oeuvre ? Entre la philosophie, la science, le poème épique, la satire, les Mémoires, et toutes formes cataloguées jusqu'ici du roman ?

Une certaine catégorie de ses figures — les plus simples, les plus vérifiables par la majorité des lecteurs — notre visionnaire les surcharge de valeurs universelles qui leur ôtent parfois de la vraisemblance (l'incertitude où nous laisse Proust quant à leur âge a été trop de fois soulignée) ; on ne sait plus au juste à quelle classe ils appartiennent. Transférés dans un plan idéologique qui est le sien,

les illettrés sont aussi subtils et diserts que lui, d'autant plus troublants qu'en leur langue propre ils énoncent trop souvent les sentiments et les idées du narrateur. Je ne sache que Max Jacob, pour déformer ainsi, esthétiquement, les monologues intérieurs et les dialogues falots de gens du peuple, lesquels semblent être pris sur le vif à la fois et débités par un haut-parleur relié à une autre planète. N'estil pas surprenant que parmi les peintres modernes, avec leurs théories ingénieuses, leur intelligence, leur volonté de briser les vieux moules et de reconstruire un univers pictural, pas un jusqu'ici n'ait acquis ce métier prestigieux qu'en littérature un Marcel Proust a fondé sur ses immenses lectures. classiques, retenues et employées dans ses « pastiches » — ce que serait, pour les élèves-peintres, la copie d'après les maîtres.

Les « clubmen » du Jockey, de l'Union, auxquels Proust songe dans « Un amour de Swann », il en a pu voir quelques-uns, les Haas, les Gouy d'Arsy, les du Lau, les Galliffet, chez madame Hortense Howland, ou chez les demi-mondaines comme cette Laure Heymann qui appelait Marcel « mon petit amour en saxe ». Ces rapports, que je crois avoir été très tendres, du bibelot d'étagère avec Laure (préfiguration de son Odette Swann), j'ai pu vérifier dans ses ouvrages le profit qu'en tirait Marcel

Proust, pour les épisodes ressortissant au snobisme ; les anecdotes, il en était insatiable.

Au foyer de la danse de l'Opéra, chez les « hétaïres » huppées dont les protecteurs formaient une confrérie, la tenue était celle de la meilleure société, mais on n'y était pas chiche d'indiscrétions sur l'intimité conjugale des hommes mariés, les « potins » risquaient moins de déborder les frontières d'un étroit Tout-Paris : l'aristocratie riche et libre de mœurs. Le prince de Sagan, Edmond de Polignac, Saint-Maurice, l'Ecossais Strachan, l'Anglais Vansittart, piliers du Jockey-Club, perpétuaient les traditions des d'Orsay, des Laffitte, des Morny, des lord Hamilton, des Hertford, lions du boulevard des Italiens au temps de la Maison d'Or et du Café Anglais. Une toile de James Tissot, exposée naguère en une rétrospective de portraits, groupe sur le « balcon à colonnes » de la rue Royale quelques membres du cercle qui portait ce nom ; on y remarque, avec Charles Haas, des gentlemen cravatés de lavallières, dont Laure a parlé à Marcel plutôt qu'il ne leur a parlé. (Sauf à Edmond de Polignac, ami de Robert de Montesquiou.) A vrai dire, l'information de Proust est rarement de première main.

Les « imitations » des uns par les autres étaient fort goûtées alors, et d'aucuns y étaient habiles comme des comédiens, si bien qu'il me souvient que Marcel devina de loin, au son de sa voix, l'apparition plus qu'improbable de quelqu'un dans une visite. C'était, nommément, le comte Aimery de La

Rochefoucauld, que Proust souhaitait d'entendre, et de voir de près, parce que Montesquiou lui assurait que ce seigneur plein de superbe était le plus exigeant et ferré sur les questions de préséances, comme M. le duc de Saint-Simon à Versailles. Ainsi le « dîner chez les Guermantes » cristallisait chez le futur romancier, autour d'un mot, d'un rond de jambe, d'un seul doigt tendu impertinemment, d'un glapissement sorti d'un gosier du gratin. Nous en finirons avec les sources d'information mondaine de Proust en citant la plus abondante, la plus stimulante : M. l'abbé Mugnier. Peut-être aussi la vaillante comtesse de Baulaincoùrt, qu'il me semble retrouver en plusieurs vieilles dames d'A la recherche... Cette fille du maréchal de Castellane, tante de Boni, voisinait avec la princesse Mathilde, les soirs de petits dîners Goncourt, bavardait en faisant des fleurs de papier qu'elle distribuait si généreusement qu'on ne savait plus où les mettre chez soi ; mais elle était si bonne, si spirituelle, si originale ! L' « esprit des Guermantes », l'esprit de madame de Villeparisis, sont la synthèse de l'esprit Baulaincourt, Castellane, Briey, Chevigné, Greffulhe, et de l'esprit de Proust, avant tout.

Je n'ai pas gardé l'article, paru dans un journal du matin, dont il me remercia après le prix Goncourt ; mais il me souvient que j'en avais écrit un

autre, l'été d'avant, où je rappelais les préjugés auxquels la N. R. F. avait longtemps obéi en négligeant l'œuvre « mondaine » de Proust, quand Marcel cherchait infructueusement un éditeur. Tout à coup « l'amateur » était au pinacle ; Jacques Rivière préparait une étude sur lui, et les indifférents d'hier exaltaient la valeur des Plaisirs et les Jours, livre d'adolescence que je jugeais dangereux d'exhumer quand tant d'ouvrages récents témoignaient de l'extraordinaire hardiesse du romancier. Il fut vexé, car sa susceptibilité lui ménageait fatalement d' « immenses chagrins », les amis intimes étant, dans l'éloge, toujours au-dessous de ce que le cher garçon aurait attendu d'eux ; d'où ce malaise dans les rapports qu'on aurait voulu si affectueux avec lui. Sa correspondance (sa manie), lettres de six, huit, douze pages à n'importe qui, ne se comprend que si l'on devine la peine avec laquelle s'établissaient des échanges paisibles et normaux avec quelqu'un d'aussi lointain, d'aussi inaccessible, qui, par politesse, « gentillesse », vous étouffait sous des gerbes de fleurs. Ses principaux thèmes (dont l'amitié, la jalousie, le soupçon, la modestie) sont repris en sourdine dans un billet amusant qu'il m'adressa. Il entendait bien m'inculquer que, dorénavant, il feindrait de passer l'éponge, résolu d'être au mieux avec quiconque il avait jugé, avant le prix Goncourt, plus ou moins froid et injuste à son égard. C'est ce déliceux Marcel, conciliant, tirant son frac de l'armoire, s'accordant un congé,

entouré, fêté, « accessible », qu'ont connu de nouveaux adorateurs qu'il invitait à souper dans sa chambre, rue Hamelin :

«J'ai été trop fatigué pour commencer à répondre à huit cent soixante-dix lettres de félicitations (/) Je vous parlerai de toute cette aventure, mais, en attendant que j'aille vous voir, je ne veux pas laisser finir l'année sans vous remercier de toutes vos gentillesses. La plus grande a été de me permettre de dire mon amitié et mon admiration pour vous. J'ai été bien heureux quand vous avez parlé de moi dans un article (un a dû m'échapper car vous y faites allusion et jamais je ne l'ai eu). Seulement (c'est un peu ridicule de se donner des certificats soi-même) vous vous trompez sur le rang où on me place. Ne dites pas que j'ai refusé de faire la critique des romans dans la N. R. F. Mais si vous saviez dans quels termes elle m'avait été offerte par Jacques Rivière (lequel travaille depuis des mois à une grande étude sur moi). Aussi ne m'opposez pas toujours à lui (il n'est pour rien dans le refus de la N. R. F., autrefois), je suis en parfaite entente avec lui, et puisque aussi bien vous reconnaissez que le relent mondain m'a fait du tort, j'aimerais mieux que vous ne reparliez pas des Plaisirs et les Jours et n'alliez pas jusqu'à mettre une étiquette de parfumerie (Houbigant) sur un extrait qui était, à mon avis, très mal choisi par la N. R. F. mais qui, autant que je me souviens, était au contraire une étude approfondie du chagrin, de

l'absence, sans grâces ni parfums. Mais nous parlerons mieux de tout cela quand j'irai bientôt vous voir. Il paraît que vous venez tout le temps me voir, s'il faut en croire les journaux socialistes qui disent : « M. Proust ne reçoit que son peintre préféré, M. Jacques-Emile Blanche ». Plût à Dieu 1 Ces journaux sont féeriques. On y prend un an par jour. La veille du Prix (dont j'ignorais entièrement la date), ils imprimaient, je ne l'ai su qu'après par une coupure, que je ne méritais pas de l'avoir, car j'avais quarante-sept ans. Le lendemain, j'étais indigne de l'avoir eu, car j'en avais cinquante. Mais maintenant ils en sont à cinquante-huit, j'attends avec résignation d'être prochainement centenaire. Admirables journaux, ils n'anticipent pas seulement sur l'avenir, ils rétroagissent sur le passé et le modifient étrangement. Selon les uns j'ai eu le prix parce que j'ai été élevé à Stanislas avec Léon Daudet. Or je n'ai jamais été à Stanislas et j'ai connu Léon Daudet ayant déjà quitté sa première femme. Selon d'autres, Daudet et Elémir Bourges (que je n'ai jamais vu) ont voulu récompenser mon antidreyfusisme. Or j'ai été le plus ardent dreyfusard. Mais de mon livre il n'est pas question, sauf pour dire qu'il a cinq cents pages. Et je ne vous dis que le moins fort. Si je tais le reste, c'est que j'ai honte d'avoir tant parlé de moi... »

Son livre ! Le Livre, l'objet de ses amours, l'unique consolation du malade qu'il est devenu.

Qu'ajoute donc le témoignage des amis de Marcel à ses aveux pathétiques, à ses grandioses méditations sur l'œuvre d'art l?

Sur la façade du n° 102 du boulevard Haussmann devrait être apposée une plaque, avec cette inscription : « Ici demeura Marcel Proust. Ici il retrouva le

Temps perdu. » Le logis aux parois de liège avait été son « poêle de Descartes ». De ce laboratoireinfirmerie, où j'évitais de l'importuner hormis le cas de nécessité, m'étaient expédiées, pendant la guerre, des feuilles et des feuilles, bleues, blanches, jaunes, aux marges encombrées de post-scriptum, que par message téléphonique Marcel me suppliait de détruire, puisqu'une « admirable, touchante, sublime » réponse de moi le « comblait ». Marcel m'avait aidé à choisir dante mes notes de guerre destinées à paraître dans la Revue de Paris, et même à corriger les épreuves des Cahiers d'un artiste. A ces leçons de goût et de grammaire, on imagine quel prix j'attachais ; vers moi revenait le plus cher des amis mais le plus capricieux d'humeur, tout repentant, disaitil, après des années de méfiance à mon égard, d'obéissance au veto de Robert de Montesquiou.

Venait-il pour travailler, nous causions de la guerre, de nos « héros » et des gens de l'arrière ; et songeant peut-être au Temps retrouvé, il engrangeait des documents. Nous bavardions tard dans la nuit ; il me racontait ses troubles mystérieux de la

J. Voir à l'appendice, p. 251 un extrait du Temps retrouvé.

vue et de la mémoire, déplorait de n'être pas au front, mais croyait — oui, vraiment — qu'un de ces jours il serait mobilisé. Je le reconduisais à son coupé, puis me couchais, fourbu par nos palabres ; mais, le lendemain, me parvenait par la poste une leçon de style, écrite, cette fois. En voici une. Je la cite pour ce qui concerne les procédés de Proust. On y verra, d'abord, que, confiant en sa mémoire, il n'a jamais pris de notes ; en constatant la pénétrante minutie avec laquelle il a scruté un de mes textes, la quantité d'objections qu'un léger anachronisme a soulevées en lui, on conviendra que Proust était, au contraire de ce que certains ont cru, l'esprit le plus positif, le plus soucieux d'exactitude ; les anachronismes qu'on a relevés dans ses oeuvres étaient conscients; et destinés à substituer dans l'esprit de son lecteur, à la notion abstraite du temps astronomique, celle, vivante, du temps psychologique, du temps vrai. Ceci dit au plus bref avant de produire le document direct que je possède entre autres, et sans vouloir me hausser à la critique littéraire. On constatera aussi, dans les post-scriptum de cette lettre, que lui qui nous défendait de reconnaître ses modèles (car après tout il en avait des légions qu'il déguisait), poussé par sa curiosité, insistait pour savoir quels avaient été les miens. Par besoin, là encore, d'exactitude — du moins je le présume.

« Par un étonnant hasard, moi qui, de ma vie,

n'ai pu me résoudre, je ne dis même pas à « tenir un journal », mais même à noter une pensée, l'autre semaine, malgré l'abrutissement où m'ont jeté le chagrin, la maladie, les ennuis, j'ai couvert de notes, de plus de cent notes, je pense, les marges de voé Lettres dans la dernière Revue de Paris (je n'ai pas encore lu le début). Bien entendu, je n'ai pas l'outrecuidance de vous envoyer cela qui est du reste tout à fait stupide. Mais me souvenant que vous m'aviez un jour dit gentiment en riant que vous me voudriez pour « correcteur », je vous signale avant la fabrication du volume deux riens. A quelqu'un d'autre je n'oserais pas ; mais vous je sais que vous me saurez bien plus gré de vous signaler ces deux petites erreurs, que de vous dire mon admiration pour le tout (qui est fort grande). Dans la lettre du 14 août, vous dites que votre ami Cacan croit (le 9 août) qu'il relèvera de vos amis dans les tranchées. Il n'a été question de tranchées qu'après la bataille de la Marne, en septembre. Il se peut donc que ce soit prophétique. Cela n'a rien d'impossible, puisque le colonel Feyler, que je cite dans mon deuxième volume de Swann 1 (ne me doutant pas alors qu'il y aurait la guerre 1) avait prévu tous ces détails en 1904. Mais alors, pour une prophétie, ce n'est pas assez appuyé. L'inconvénient que je vois est celui-ci. Avec ou sans tranchées, les gens diront certainement que ce sont de fausses lettres, écrites après

j. Il ne l'a pas cité 1

coup ; ils le diront d'abord parce qu'ils ne savent pas que même les lettres écrites réellement (comme celles de Fromentin sur le Sahel) ont été retouchées, harmonisées ensuite ; ils le diront parce qu'ayant absolument besoin de dire quelque chose, on peut prévoir que c'est là le genre de critique à leur portée. Or « tranchées » leur fournira un argument merveilleux, tranchées laissera « passer le bout de l'oreille ». Mais même si le genre épistolaire était ici un simple artifice de composition (et fort légitime), alors il serait encore plus nécessaire de supprimer tranchées, de respecter, dans une œuvre toute littéraire et composée, la vérité de l'époque, ne pas faire tenir à un Français d'avant la Marne le langage (eûtil été tenu réellement : « Le vrai peut quelquefois... ») d'un Français d'après. — Autre chose. « Il a fallu le tocsin pour mettre un linceul de paix sur le cadavre. » Je comprends bien, vous voulez dire : « il a fallu le tocsin, il a fallu que le tocsin sonnât, pour qu'on mît un linceul, etc... » Malgré cela, la phrase a l'air de signifier (le sens est d'ailleurs le même) que c'est le tocsin qui met le linceul de paix. Un grand nombre de critiques ne s'occupent qu'à relever les fausses métaphores de ce genre. Il est inutile de leur prêter « le flanc ». — Je ne veux pas me hausser au-dessus de ces corrections purement matérielles. D'ailleurs, pour presque tout le reste, ce que j'ai mis en marge c'est « remarquable », « épatant », etc... Inutile de vous dire qu'aux gens que je verrai je ne dirai que les « re-

marquable » que je vous tais, et qu'en revanche je garde pour vous « tranchées » et « tocsin » que je ne ferai remarquer à personne. D'ailleurs si le livre ne devait être lu que par des artistes cela serait sans importance. Mais les autres ne savent pas ce que c'est qu'une œuvre d'art et il est malheureusement impossible de le leur faire comprendre. Mille complications naissent de là. — Cher ami, je vous ai parlé grammaire à une heure où il y aurait tant i'autres choses à dire. Mais « seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ». Aussi comme les journaux sont faibles 1 (Je m'aperçois que cette page était commencée, mais je suis si souffrant que vous m'excuserez de ne pas recommencer 1.) Veuillez agréer, cher ami, l'expression de toute mon admiration, de toute ma reconnaissance, de ma profonde amitié.

« Marcel Proust. »

» P.-S. — Qui est l'ancien attaché d'ambassade d'Allemagne qui habite près de Dieppe.?

» Qui le pâle milliardaire byzantin et socialiste ? » Qui, le prince (A... ou T..., je crois) qui va reprendre du service ?

» Qui, le cousin anglais fasciné par l'Allemagne? « Qui madame X... invitée par la princesse de Soxe-Meiningen (Ernesta), à qui Clemenceau doit téléphoner ?

J. Il y avait, en travers de cette dernière page, plusieurs mots commençant une autre lettre à un « Cher Monsieur », et que

Proust a biffés.

» Qui, les Anglais désignés par des initiales correspondant à notre type vieux gentilhomme? Qui, le député socialiste ? »

Entre autres motifs dont un ami de toujours pouvait exciper — notre commerce s'étant fondé sur une clairvoyance, peut-être même trop brutalement étalée :;-- pour implorer Marcel de démoucheter sa plume, en m'écrivant, n'y avait-il pas lieu de sourire, quand il s'irritait de ce que je ne prisse pas "Ses politesses au sérieux ? Le temps avait égalisé nos âges. Je n'avais d'ailleurs jamais pu lui en donner un, à cause de cette précoce maturité, de cette formidable intelligence qui m'imposa dès ses débuts, quand des jeunes femmes déclaraient Marcel insupportable avec les « questions ridicules » qu'il leur posait. L'ironie et le sérieux, l'éloge hyperbolique et des critiques les plus sagaces, hautaines, entrelacées comme des roses et des épines dans ses lettres, fallait-il feindre de n'en voir que les fleurs? Lui le voulait. Il m'avait dit :

« C'est la pire des maladresses, pour un artiste, en plus d'un manque de politesse, que de sembler douter de la sincérité d'une maîtresse de maison qui vous donne ce que vous appelez dans vos articles sur la peinture des coups d'encensoir, ou qui vous met au pinacle (ce que je ne trouve pas une bien fameuse image, mais vous aimez aussi tocsin, pris au figuré, huiler, la mitraille, et autres images tirées des événements qui nous poignent, verbe que

je n'aime pas beaucoup). Cette dame qui est une idiote, j'en conviens; « déplace tant d'air » (comme une marmite), et tant d'hommes éminents lui font cercle d'écouteurs, que vous ne devriez plus, je voué en supplie, mon cher ami, vous humilier devant elle, car vous verrez, il n'est pas d'admiration si solidement ancrée dans lé monde (et dans votre caSt si justifiée !) que l'on iie puisse remplacer par le débinage. Notre amie —- je sais que vous êtes avec elle tous les jours — finira par vous prendre au moL D'ailleurs est-elle capable de vous comprendre ? Dans son langage toujours impropre l'insulte est encore plus grossière que les coups d'encensoir ».

A rapprocher de ceci les lettres de Proust autour de sa préfate à De David à Degas, laquelle j'hésitais à publier, et qu'il m'offrit de récrire. Ces comédies, ces manèges, divertissants pour moi, maints de ses correspondants en auront été dupes jusqu'à l'heure de la confrontation de leurs lettres avec mille autres, toutes semblables ) semblables dans le procédé, le mépris des valeurs ; si bien que Marcel effectivement nous mettait tous « dans un même sac » — autant à cause de notre fatuité naïve et de notre bêtise, quê nous supposant hypnotisés, invulnérables comme les fakirs mangeurs de verre pilé et de scorpions, quand il nous lardait d'impertinences) lui si hérissé, et dont l'épiderme à vif frémissait si vous lui faisiez ce que les Anglais appellent des persomi rcrnarks. Pourtant il vous perçait à jourb il

devinait, à un retrait imperceptible, qu'il vous terrorisait ou simplement vous embarrassait par une question qui vous désarçonnait. On ne pouvait rien lui dissimuler ; et comme je m'étonnais qu'alors il ne sentît pas mes réactions, sous la douche écossaise de ses flatteries et de ses mots cinglants, il me répondait : « Vous me faites un gros chagrin ; ne voyez là que mon désir de vous ouvrir mon cœur. A vous on peut tout dire... » Procédé cousu de fil blanc.

A la page 21 du Temps retrouvé, le narrateur dit : « C'est ainsi qu'Albertine avait cherché à me plaire pour me décider à l'épouser, mais elle y avait renoncé à cause de mon caractère indécis et traçassier ». A la page 22 Proust fait dire à Gilberte : « Justement, nous disions avec Robert que vous devriez vous marier. Votre femme vous guérirait » (de sa jalousie féroce) « et vous feriez son bonheur. — Non, parce que j'ai trop mauvais caractère. — Quelle idée ? — Je vous assure ! J'ai du reste été fiancé, mais je n'ai pas pu ! » Il est hors de doute que Proust, marié ou « collé », eût fait de tout ménage une salle d'escrime, où le maître d'armes est sûr de l'infériorité de son adversaire.

Sa férocité ? Eh bien oui ! En récapitulant de menus épisodes dont on a été le témoin, en relisant les pages où il raconte la matinée chez madame Verduri n, princesse de Guermantes, et l'autre matinée concomitante chez la Berma, chefs-d'œuvre entre ses chefs-d'oeuvre, c'est sa violence cynique qui vous

frappe, sa vision abominable de la vieillesse. Quoi de plus lugubre qu'une fête dans les salons sombres qu'éclaire le ciel turquoise d'une fin de journée, au printemps ? Des rangées de chaises dorées de Belloir, que garnissent des toilettes claires de vieilles dont le fard ne peut rien contre la lumièrè impitoyable. Proust subitement devient peintre, on pense au Goya des Caprices, aux dessins de Rouveyre. Son horreur de paraître lui-même un barbon, au milieu de ces spectres mondains qu'il compare à des bouffons travestis, grotesques, monstrueux, lui fait trouver toute une gamme de colorations verdâtres, saumâtres, oxydées, cadavériques, de fromage pourri, des formes désarticulées de squelettes, gonflées et flasques de pupazzi. Il semble, en ce finale d'un « Gôtterdâmmerung » qui sonne comme un cancan macabre et un pandémonium, s'affranchir de toutes conventions, écrire pour se venger des hypocrisies d'une époque pudibonde, de contraintes endurées avec une fiévreuse résignation, pour se débarrasser de ses hantises, de ses mépris, de ses indulgences verbales, -se laver, en public, de ses humiliations ! Il écrit comme on « éclate de rire aux larmes, comme on dépose en témoin au tribunal de sa conscience ».

Cette matinée fatidique lui ôte tous ses scrupules passés ; il réglera ses comptes :

«La même difficulté que j'éprouvais à mettre le nom qu'il fallait sur. les visages semblait partagée par toutes les personnes qui apercevaient le mien, n'y prenaient pas plus garde que si elles ne l'eussent

jamais vu ou tâchaient de dégager de l'aspect actuel un souvenir différent. Si M. d'Argencourt venait faire cet extraordinaire « numéro » qui était certainement la vision la plus saisissante dans son burlesque que je garderais de lui, c'était comme un acteur qui rentre une dernière fois sur la scène avant que le rideau tombe tout à fait au milieu des éclats de rire. Si je ne lui en voulais plus, c'est parce qu'en lui qui avait retrouvé l'innocence du premier âge, il n'y avait plus aucun souvenir des notions méprisantes qu'il avait pu avoir de moi, aucun son-, venir d'avoir vu M. de Charlus me lâcher brusquement le bras, soit qu'il n'y eût plus rien en lui de ces sentiments, soit qu'ils fussent obligés, pour arriver jusqu'à noijs, de passer par des réfracteurs physiques si déformants qu'ils changeassent en route absolument de sens, et que Af. d'Argencourt semblât bon faute de moyens physiques d'exprimer encore qu'il était mauvais et de refouler sa perpétuelle râlqrité irritante... »

Poup4e trépidante, barbe postiche de laine blanche ! Marcel Proust s'enchante de voir promener dans le salon d'une princesse de Guermaïites, ci-devant femme Verdurin, ce hautain seigneur retombé en enfonce : « comme dans un guignol à la fois scientifique et philosophique où il servait comme dans une oraison funèbre ou un cours à la Sorbonne, à la fois de rappel à la vanité de tout et d'exemple d'histoire naturelle... »

Sur la politique, il s'est maintes fois exprimé dans ses ouvrages. Il ne s'est pas fait faute d'en dénoncer les absurdités. Il m'avait reproché de ne me préoccuper, pendant l'Affaire, que de ses dessous, de ses conséquenoes immédiates et futures pour le pays ; sur ee chef, les yeux qu'il semblait avoir autour de la tête, embrassant tous les aspects des choses, Proust cessait de s'en servir. Il était passionné, buté, doctrinaire —\* quoique dans ses livres ses arguments soient si judicieux et impartiaux. Quant à la religion, il en parlait en platonicien ou en esthéticien, admirateur de l'art chrétien eomme un Ruskin.

Je me rappelais qu'en son adolescence, quand il venait à Auteuil chez ses grands-parents Weil, lesquels habitaient une villa encore debout mais sans ce jardin que supprima la percée de l'avenue Mozart, où il prenait déjà la fièvre des foins, il me parlait de la charmante paroisse de La Fontaine. Y allait-il le dimanche, tandis que j'allais à NotreDame de Grâce à Passy ? Je n'en ai nul souvenir ; mais il parlait de certains prêtres, d'un surtout, un abbé moderniste, musicien, lettré, artiste, pour ou contre qui les élèves de l'école Fénelon qui suivaient comme externes les classes de Condorcet se coalisaient. Les prêtres sont parmi les rares personnes de la société qu'étudie Proust, qu'il ne fasse pas agir,

parler ; hormis le curé de Combray, expert en étymologies.

En 1918, je lui avais écrit d'Offranville, car il m'avait fait demander par un ami qui venait chez moi si je pourrais lui raconter mon séjour au prieuré de Saint-Louhans, près de Chinon. Il était, paraît-il, intrigué. Qu'est-ce que ma famille et moi avions pu faire dans ce lieu, à la fois maison de retraite pour vieillards et couvent de Soeurs augustines cloîtrées ? Pas de réponse à mes lettres ; il était trop malade, me fit-il dire. Mais en hiver, à mon retour à Paris, le téléphone marcha :

« M. Proust voudrait tant voir monsieur. Si mono sieur pouvait dîner un soir avec lui, M. Proust irait le prendre en voiture pour dîner à l'hôtel Ritz. Il sait que monsieur fait un nouveau Cahier d'un artiste, il pense que ce Cahier comprendra le séjour de M. Blanche dans un monastère. M. Proust s'inquiète de votre santé, monsieur espérait que le régime alimentaire des religieuses vous aurait rétabli, il espère aussi que vous lui prêterez la copie dactylographiée du nouveau livre, mais quand ces messieurs pourront-ils dîner ensemble ? Monsieur est bien malade, plus malade qu'il le dit... », etc.

Le champagne de minuit, pas plus qu'auparavant, ne remplit les coupes en mon honneur, les rendezvous étant toujours contremandés. Mais un soir,

Marcel vint chez moi avec son nouveau « secrétaire », un ex-employé du Ritz, jeune garçon dont les dispositions pour la peinture étaient si « éton-

nantes » qu'il lui voulait montrer « les deux petites pommes de Fantin, qui sont dans votre salle à manger ». J'étais sorti, bien par hasard, à onze heures encore. Marcel laissa un mot :

« Quand lirai-je vos Cloches, cher ami, que l'on m'assure être encore plus étonnant gu'Aymeris, mais tout à fait révolutionnaire, aurait dit Pterre/eu?

L'histoire d'une conversion ? Serait-ce l'histoire d'un converti, ou d'un inverti? J'ai hâte de... etc.4 Vous étiez au théâtre lyrique d'Auteuil pour entendre cette étonnante madame Damia que je voudrais tant entendre aussi ; mais vous ne me direz plus que vous n'allez nulle part, la nuit ; on me dit que vous êtes partout, sauf chez moi, etc... »

Enfin, si je ne lui communiquai pas la copie d'un ouvrage sans cesse remanié, je lui en exposai l'armature. Il me dit :

« Avez-vous consulté l'abbé Mugnier, notre cher abbé qui, lui, tient un journal ? Je n'entends pas grand'chose aux conversions. Mais vous, seriezvous devenu croyant ? Je pensais que vous vous étiez enfui là-bas pour d'autres fins, à dessein de vous soigner après ces dix-sept nuits de raid passées dans la cave où venait parfois vous rejoindre André Gide en sandales marocaines, et Marc Allegret — je sais tout. Je pensais tant à vous... Et ce mot de madame Lecocq, la concierge, après la Bertha, disant : « Fautil que les Boches se sentent perdus ! » Mot sublime,

i. Je reconstitue ce billet de mémoire.

prophétique, dont vous avez ri, car vous n'aviez pas encore la foi. »

Plus je tâchais de lui représenter les conditions où pouvait, dans un certain isolement et la détresse d'une âme, se poser un problème aussi important que la foi religieuse, plus il paraissait sceptique et ennuyé. De même quand l'abbé Mugnier tâchait de le rappeler aux soins de son âme, Marcel répondait : « Parlez-moi plutôt du comte Aimery de La Rochefoucauld ». Notre bon abbé reçut, iquelques instants après que son jeune ami se fut éteint, une lettre l'appelant rue Hamelin. Proust avait exprimé le désir qu'il vint, mais un quart d'heure après sa mort.

Nous-même, a qui depuis tant d'années il se plaignait en termes pathétiques de ses malaises, de mystérieux symptômes, espérions qu'il les amplifiait comme il exagérait ses « immenses chagrins ». Le coup n'en serait que plus violent, quand un brusque dénouement nous prouverait la sincérité de ses sombres prévisions. Le beau visage que je lui avais proposé d'esquisser sur la toile, dans sa chambre, alors qu'il écrivait le Temps retrouvé, offre contre laquelle s'était insurgé le Marcel barbu, poivre et sel, que poignait l'effroi de la déchéance physique — ce second portrait de lui, il me serait refusé de l'exécuter d'après son masque mortuaire... Au fond de la campagne, je relisais la correspondance de Henry James, quand les journaux m'apprirent l'insupportable, l'incroyable nouvelle de cette mort.

J dallais lui envoyer un choix de contes de James ; il me semblait le seul styliste capahle de rendre dans notre langue les subtilités, les bizarreries syntaxiques du prosateur anglo-américain.

Jadis, nous avions beaucoup causé de littérature anglaise. Ses fervents d'outre-Manche me demandent encore ce qu'en connaissait Marcel. Entendaitil assez l'anglais pour lire un livre dans le texte ? Je ne le crois pas, Mais quelle intelligence de cette littérature, quelle analyse des romans de Thomas Hardy ! Dans son oeuvre gigantesque, ciselée, laquée, comme un cabinet chinois aux tiroira secrets, on trouverait épars de quoi faire des 'volumes d'articles par le plus original des critiques littéraires, par un bien curieux critique d'art. La culture de Marcel

Proust ne ressemble à celle d'aucun autre écrivain parce que, s'étant si tard ménagé le loisir de perdre à sa guise ce temps retrouvé peu avant d'entrer dans l'immortalité, il avait lu des ouvrages que maints lettrés négligent, ignorés de bien des normaliens. Ses voyages dans les bibliothèques auront été les seuls qu'ait faits ce sédentaire, qui courait la prétentaine avec les prosateurs, les poètes, les hommes de science. On a pu dire avec justesse qu'il était un esprit scientifique ; que n'était-il pas ?

Resterait un point capital, mais si délicat que j'hésite à le traiter ici d'après mes souvenirs personnels. Louons Marcel Proust pour la façon hautaine et grave dont il a écrit de Sodome et de Gomorrhe, son ultime obsession morbide. Loin d'être

un zélateur, il a porté le fer rouge dans la plaie, dénoncé l'horreur et les ridicules de ces passions vieilles comme l'humanité, considérant que les êtres qui en sont affligés portent une croix qui les écrasera tôt ou tard. Répétons après lui : « Race sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait tenu pour punissable et honteux, pour inavouable, son désir, ce qui fait pour toute créature la plus grande douceur de vivre... »

Mais, sous l'influence de la littérature, les conditions où avait vécu cette « race maudite » allaient singulièrement changer, après la guerre...

HENRY JAMES

HENRY JAMES

Vers le milieu du siècle dernier, quand les Américains venaient moins qu'aujourd'hui se promener sur les rives de la Méditerranée, avant que Cannes devînt Cosmopolis, deux petits garçons, avec leur père et leur mère, visitèrent l'Europe, allant d'hôtel en hôtel, de ville en ville pour hiverner ; ils repartaient au printemps, se dirigeaient vers d'autres lieux, selon les caprices du chef de caravane, qui se souciait fort de la santé et de l'éducation de sa progéniture. L'aîné de ses fils fut l'illustre philosophe William James ; le cadet, Henry, fut l'auteur de Turning of the Scre-w, des Amba&sddors, de quelques uns d-es plus surprenants romans, Sinon des plus bèauX-, de la littérature anglo-saxonne ; et sa vie serait une « curiosité esthétique ».

« Henry James, junior » a tracé de son père, aussi prénommé Henry, des portraits délicieux. D'une famine irlandaise d'origine, l'excellent homme, lecteur assidu de Swedenborg, semble avoir hérité le grave et bel esprit du philosophe ruédois, surtout

enclin aux spéculations morales et religieuses. Si William devait tenir de ce pieux Henry James senior, Henry junior aurait sans doute étonné le brave homme par son attachement à la peccante, superficielle humanité des salons, et de ce qu'il gardât une trop sceptique dilection pour observer le carnaval humain, réfléchi dans le verre dépoli de sa chambre noire.

Je ne puis lire dans les chants V et VI de Maldoror — du comte de Lautréamont — l'admirable et si cocasse épisode du jeune Merwyn, sans songer à notre Henry quand ses parents étaient installés, mais perdus, dans notre civilisation européenne. Jeune homme, il voulut « s'y retrouver » ; adulte, il y consuma ses forces en édifiant une œuvre sans rivale par son originalité et sa complication bizarre.

Dans un hôtel des Champs-Elysées, loué sous l'Empire par un Américain qui me semblait personnifier le citoyen transatlantique devenu un élégant Parisien, membre du Jockey-Club, marié dans le faubourg Saint-Germain, je dînai certain soir, environ 1898, avec cet Henry James dont j'avais lu la plupart des livres. Ils m'enchantaient alors. Je l'avais aperçu plusieurs années auparavant à Londres, à Rome, en compagnie de femmes empressées. Combien il semblait à son aise en cette atmosphère de riche « cosmopolitanisme », épanoui dans des avant-scènes, montant au sortir d'un opéra dans une voiture dont des valets de pied ouvraient la

portière — un de ces sigisbées que l'on soigne et caresse, emmène en voyage sur des yachts à vapeur, invite à passer des mois dans des villas toscanes et des palais vénitiens. Il fera un long détour pour rendre visite à quelque seigneur russe ou hongrois, en se rendant d'Angleterre à Capri. Il est encore, sans doute, de ces « heureux de ce monde », dégagés par principe de toutes attaches, mais sans fortune, sans naissance, qui vont partout et y sont à leur place : polyglottes, sportsmen, amateurs d'art, danseurs, musiciens, apparaissant comme par hasard dans une ville, en pleine « saison », juste à point pour un bal de cour, lorb d'une grande circonstance. Douillets, voluptueux, ils semblent fuir les frimas comme les hirondelles. Mais ces oisifs, terriblement occupés, sont parfois las de leur inutilité. Henry James les a bien compris. Comme il les aimait, ces comédiens mélancoliques d'un monde qui fut longtemps le sien !

Sous les girandoles d'un lambris surdoré, audessus des cristaux et des fleurs qu'éclairait d'en bas la neige de la nappe, le buste lourd d'un gentleman entre deux âges se penchait à droite, puis à gauche, régulièrement, selon les lois de justice distributive qui règlent la politesse anglo-saxonne, ordonnent à un homme de se « rendre agréable » tour à tour, avec une régularité « minutée n, à chacune de ses voisines de table. L'admirable masque, soigneusement rasé, de James, avait une plénitude de plans sculpturale, des arêtes nettes en dépit d'un embon-

point qui déjà menaçait la plus fine des ossatures — ifbod bones, disent les Anglais. Les cheveux grisonnants, un peu longs, lustrés, s'harmonisaient avec la pâleur mate de la physionomie, où dès yeux d'une acuité extraordinaire se fetidaieht en àIIlahdB: La bouche fine, ironique, peu sensuelle, sous un nez aquilin de médaille romaine, souriait ; ou bien, durement; se glissait. Le nome front de César se fronçait, les sourcils s'arquaient ; le visage devenait grave, pathétique ; ou s'égayait, selon le sujet de la conversation à laquelle le maître affectait dê prendre Un ihtérêt intense, mais de pure civilité. Mimique napolitaine, d'une mobilité toute latine. Les bras é'agitaiëfit, la tête se secouait, le monocle sautait au bout d'ûii ëôtdon dë moire, tombant sur le plastron cylindre, se collait dans l'orbite, ou glissait dans là poché d'ün ihimaculé gilet blanc que faisait bombet un vèhtre bien nourri de sédentaire. Cette carrure rassurante pouvait être d'un diplomate, d'un de ces Académiciens causeUrs du temps de la cÓmtesse Êmmânuela Potocka et d'Editie Cato, d'uti savant étratïgei4 en visite à Paris pour un congrès. James ressemblait assez & Leconte dè Lisle; qui lui: même ressemblait à un Zeus monoclé; ét à ùti prélat romain. Oiii, James aurait ptt être tin monsignore, mais... d'Amérique — car Américain il lé restait malgré tout.

Soudain, âpfê3 des tirés, des gloussements d'aise, qu'il faisait entendre discrètement, la prunelle noisette, OU d'un gris verdâtre, scion lâ lumière, prenait

une fixité dure, par ennui ou désapprobation ; ou bien, autre mimique, le convive consciencieux semblait, de toute srt sympathie, s'apitoyer sur quelque doléance de son interlocuteur ; il renforçait d'une grimace ses pâfo1ès tendres et émues. Cette « extériorisation scéhiqué » que l'on ne voit qu'aux tragédiens d'Italie, il ën usait avec un grand art de l'effet à produire, mais de son régard troublant, émanait toute l'intelligence du psychologue qu'était l'auteur du Revèrberator.

Henry James se départait si peu de ses « bonnes manières » que bien habile eût été son partenaire, dans ces duels d'insihcéiitê et de grâce, qui aurait pu discerner l'instant où le maître-joueur commençait de le « porter sur ses épaules » ; et l'on sait si les auttes l'impatientaient L.. Henry James, homthe de IPttres, songéait-il à son cabinet de travail ? Il n'écoutait plus les sornettes, si elles ne méritaient pas d'être notées comme docùifierits de bêtise mondaine.

Vers 1906, un jour que nous sortions de l'hôtel

Rilz où nous avait invités l'esthéticien Bernard Berenson, James me parla non sans émotion de sa petite enfance. Il se revoyait sur la place Vendôme, dans l'été de 1844, à peine âgé de plus d'un an — quelle mémoire 1 — lors de son premier voyage

. dans l'ancien monde où s'allait ouvrir toute sa

carrière d'écrivain. Son art singulier s'était, me

dit-il, formé peu à peu dans les capitales de notre continent, à Paris, à Rome, à Genève, enfin à Londres. S'il avait dû retourner en Amérique — à Albany, puis à New-York ou à Newport — ce n'avait été que par nécessité ou par piété filiale, quand il s'était senti maître de ses actions, émancipé de la tutelle familiale. En 1856, on l'avait confié comme élève à l'Ecole Fezandié, à Paris ; en 1859-1860, à l'Institut commercial Rochette, à Genève. Mais c'est au Luxembourg, c'est au Louvre, qu'il « entrevoit ce que peut être la vie des arts » ; il en subit le prestige. Ce n'est guère un trait particulier à lui, puisque tant d'Américains, les meilleurs et les pires, se sont révélés artistes dans le Quartier latin, jusqu'à Mr. Carl Van Vechten, auteur de Peter

Whfffle, ouvrage tant à la mode aujourd'hui, à

New-York. Mais Henry James les devançait. A Paris, donc, il résolut de consacrer tous ses soins à servir son art, celui d'écrire, de composer un livre moderne selon la grande tradition que les Latins appellent la leur. Voyons là. une part de son originalité.

Trop d'étrangers, et ceux-là mêmes qui professent pour la France des sentiments hostiles, se laissent prendre au charme poétique et mystérieux d'un certain Paris bohème, plein d'images saisissantes, si moins colorées peut-être pour nous que pour eux. Aujourd'hui, retrouvant leur propre pays au bord de la Seine, leur amour ne s'éveille plus dans nos musées, mais dans les brasseries de la rive gauche, sur le sol international du boulevard Montparnasse,

académie d'une esthétique « d'avant-garde » qui n'est point de notre terroir.

Henry James, lui, n'était pas un noctambule ; il eût fait un mauvais client des cafés de « Fauves ». Cet artiste rare fut avant tout un homme de salon, comme Marcel Proust, un « dîneur en ville », un conversationnist. Par goût, sans doute un peu, mais surtout par profession de romancier.

Il écrit à son frère William (1888, de Genève) : « Vous avez raison, ce m'est souvent un chagrin que de ne pas trouver assez de loisirs pour la lecture, quoiqu'il ne faille pas me croire « vidé intérieurement » par la faute des restrictions à cet exercice que mon existence m'a trop obstinément imposées ; à tels moments je lis, en vérité, quand me le permet mon misérable appareil digestif ; et somme toute je trouve beaucoup plus de loisirs pour me cultiver, à mesure que les mois et les ans s'écoulent. Comme liseur, j'ai touché l'extrême de la pénurie durant la première moitié de ma résidence à Londres : je traversais alors les sables d'un désert où, néanmoins, je me suis approvisionné d'une telle somme d'information humaine et sociale (mondaine), que si les mêmes alternatives m'étaient présentées aujourd'hui, je ferais le même choix. On peut lire, quand on est mûr, ou vieux ; mais on se mêle au monde avec des perceptions naïves et fraîches tant que l'on est jeune, non plus après. Le grand point, c'est de s'imprégner de quelque chose, je veux dire, de façon ou d'une autre, se saturer de la vie ; et j'ai

opté pqur ma forme de saturation. De plus, vous exagérez, je n'en suis pas au poir\t pÙ, d'écrire, me lasse oublier de lire, car j'essaie de ne dépenser que les revenus de mon capital... »

Pour qui ne J'a connu que sexagénaire, cette réponse d'Henry à l'inquiétude d'un frère philospphe, aimé, vénéré, mais avec lequel il avait peu de contact et d'affinités intellectuelles, cette lettre, non sans une pointe de malice en sa déférente humilité, éclaire ses lecteurs et justifie le romancier.

« ...Je n'ai pas, poursuit-il, la moindre hésitation à confesser que j'aspire à écrire de telle sorte, qu'il soit impossible à un ir\connu de deviner si je suis, ici, un Arnéricain écrivant sur l'Angleterre, là un Anglais qui écrit sur l'Amérique (traitant, comme je le fais, de ces deux pays) — et ainsi, loin d'être honteux de cette ambiguïté, j'en serais très fier, car cela serait d'un hornme h(1ufemenf « civilisé ».

Un « civilisé », voire un surçiviljsé, Ilenry Jaipes aura été cela même qu'il avait voulu être, — et un Européen, quoiqu'il demeure pcmr nous, en dépit de son anglomanie, un Américain, comme le portraitiste John Sargent. Si, contrairement à celuici, il mourut citoyen britannique, cette décision tardive et brusque qui fut taxée de snobisme par des sots, lui fut imposée par de graves réflexions. Que les Etats-Unis n'eussent pas assez tôt pris parti pour les Alliés dans une cause qu'il croyait celle de la civilisation, prouve qu'il avait fini par juger ses compatriotes avec l'esprit d'un Européen. A leur

égarq, il modérât parfois son « humour », ironie qpi trahissait certaine cprçdesçendanpe, mais cachait une tendresse réejle, pomme d'un grand homme pour sa nourrice. ï?t s'il faisait ses réserves en les critiquant, c'était à la façon dont il souriait cje la métaphysique où se guindait son frère TVilJiam.

Dans sa magistrale préface à The Reverberator (édition revue et corrigée par lui), James nous rappelle pourquoi « la lumière internationale çclçdré lourdement — de période en période — le théâtre de son observation », et que toutes. choses s'organisaient pour lui de façon qu'elles prissent le caractère cosmopolite ; sincèrement, il croyait cpla « une heureuse circonstance ». J-,es siens eu\*-rqêmps, dont il s'était détaché et qu'il ne voyait plus qu'en invité, il les aperçut sous un jour plus vif, dépouillés 4c leurs attributs de cousins, de proches ; il les retrouvait dans leur « état d'innocence », à rçu, ce qui l'incitait à se surveiller lui-même pour ne pas leur ressembler. Leurs aspects négatifs, comme il dit, étaient toujours à sa portée, quoiqu'il regardât « au-dessus de leur t^te collpptive » avec cc un désir passionné » de Ips trouver dignps de son ai^o^j:; mais après aYQir « reniflé » leur parfum, il éprouygit le besoin de respirer un air plus excitant, celui de l'Angleterre, des terres de « parfaite civilisation ».

Lorsque je recherchais quelques passages tradui-

sibles, qui pussent suggérer son style à des Français, je posai cette question à Walter Berry — le plus avisé des amis et admirateurs de James et de Marcel Proust : « Voyons, peut-on dire qu'Henry James ait été un grand esprit ? »

Berry m'arrêta :

— D'abord, qu'est-ce qu'un grand esprit, selon vous ? Est-ce celui qui traite de grandes choses ?

— C'est, lui répondis-je, celui qui s'élève plus haut que les autres, qui nous fait pénétrer dans des régions que nous ne connaissions pas. Proust va toujours « plus loin », il donne, selon le cliché nouveau, des « coups de sonde » à chaque détour de phrase, il nous étonne par la manière qu'il a de toucher à tout. Il est peu de sentiments, de caractères, de types humains sur lesquels il n'ait projeté le rais de lumière de son intelligence. Henry James s'est cantonné dans presque une seule catégorie humaine.

Et W. Berry de rire :

— Permettez que je vous rappelle certaines pages, vers la fin de certains volumes — et que vous pourriez traduire... D'ailleurs, les savants ne vous disent-ils pas aujourd'hui que tout atome s'organise de la même façon, et qu'il a, lui-même, une existence organisée comme celle des mondes et qu'il suit les même lois ?

— Oui, James s'avance très loin, plus loin que ses prédécesseurs, mais dans un milieu trop artificiel ; il en fait poser devant lui les figures qu'il

animera et peindra, comm-e un Ver Meer et un cubiste à la fois ; il fait de la nature morte. Mais, si sa forme d'esprit ressortirait à ce que les Anglais appellent le fantastic (une certaine interprétation métaphysique de la réalité, la poésie ?) — elle déconcerte beaucoup de lecteurs de Proust ; il y a, chez Henry James, un « humour » que bien peu de Français goûteront.

— Sans doute ! Dans votre pays, fit Walter Berry, l'on n'aimera jamais vraiment Shakespeare.

Je protestai, mais cette boutade renfermait une certaine dose de vérité. Que peut-il, aussi bien, rester de Racine dans une traduction anglaise ? Les Anglais répondront : « Il n'y a qu'en France que l'on ne joue pas Shakespeare, traduit comme le traduisent, le comprennent et le jouent les Allemands. Chez vous seuls, ça ne porte pas. »

Henry James ne fut certes point un Shakespeare, un Racine, ni un Montaigne, ni un Honoré de Balzac, ni un Proust — mais, je le répète, constitue une « curiosité esthétique », un grand artiste du xix" siècle, comme narrateur.

En analysant les diverses formes de composition, variées selon le sujet de ses romans, où le dialogue, scénique, vivant, s'incorpore au récit d'une façon de plus en plus souple, on remarque combien notre précieux stylisie était un observateur. La plupart de ses personnages élégants se laissent deviner plus qu'ils ne s'expriment, soumis qu'ils sont aux

nécessités de leur existence, dont un\*romancier moins curieij$ ne vqit que la façade nue ou trop ornementée, Derrière l'écran, vn amateur d'âmes troubles, complexes, délicates, découvre des passions aussi brûlantes qu'ailleurs, des rudiments d'intrigue d'autant plus difficiles à exposer que la décence, la prudence, l'hypocrisie, obligent les héros du drame à se clapir comme des lapips dans leur terrier. Leur circonspection, la réserve spéciale aux Ànglo-Sjaxons, leur trompeuse self-consciousness (ou surveillance de soi-même) exclusive de toute spontanéité, par crainte du ridicule : si Henry James en a rendu le comique avec tant de bonheur, il en était lui-même affligé. Son art concerté, tout en nuances (coiripie styliste et comme causeur), ne cessa de se compliquer, d'accueillir des termes très modernes, de l'argot (slang), jusqu'à s'en j$.ife une langue maniéré cocasse. Les pointes, les concetti jamesieps, les locutions courantes dQnt il assa;spnne une écriture impeccablement surveillée, annonçaient un Toulet, un Giraudoux. A. partir de What Maisie kneiu, son $tyle se ressent de l'habitude qu'il contracta de dicter à une secrétaire, de parler ses livres, lesquels, si l'un de ses amis les lit aujourd'hui, lui rendent jusqu'aux intonations d'Henry James cherchant le mot juste, laissant suspendu l'auditeur ; après des méandres, des repentirs, et cpipine dans les croquis qu'un dessinateur crayonne çle mémoire avant de cerner le trait définitif, il soulignait empliatiquement l'expression

enfin débusquée : récompense de qui attendue, haletant, prêt à frapper le dp§ piètre cpmjpe de quelqu'pn qui avale de travers.

Sans remonter ~ Pémo4thène, qq sait de Jjien de? causeurs^ voire d'orateurs et comédiens, qu'ils furent bègues. Anatole France semblait bégayer, comme l'admirable Jieredia, comme tels et tels dent la parole exigeait une mise en rpute pénible, illilfmante parfois, avant de prendre son vpl. Le « décollage » du lourd ayiqp, apqifgî on pourrait comparer Henry James, quand il tâchait Jabofieu^ement de vous répondre, prepait 11e longues m mutes. Le patient — je veux dire cplui qui pour ia préfère fois affrontait l'écrivain et lui extirpait quelqp^ phrases d'entrée en jeu — se sentait défaillir spu^ le terrible effort de l'accouchement auquel H assistait. Quelles angoisses subies jusqu'à çç que le spbstllqtH, l'adjectif — les abjectifs plptôt, par il corroborait et éclairait; l'un par l'autre — sortissent biep formés, parés, éplatapts, du trou d'ombrp qqç bordaient de larges lèvres fines, sans cesse semblant mastiquer du chewing-gum ! On l'imaginait pui. sant dans une citerne, tirant une corde qpi faisait grincer une poulie. Le seau remontait en heurtant les parois du puits ; enfin apparu sur la margelle, il se vidait généreusement de son contenu : une eau limpide et fraîche. Tous les efforts du causeur se groupaient autour de ses sourcils qu'il arquait a udessus d'yeux vigilants, intensément fixés sur vqys et dont le' blanc s'agrandissait, dont la prunelle

dardait des flammes ; sans ce « regard d'aigle » on eût risqué de s'endormir — pour le moins d'oublier ce dont il s'agissait en un discours brisé, tortueux. Le formidable travail d'élimination qu'il s'imposait, l'examen intérieur de chaque mot afin de vous offrir le cadeau exquis d'une expression plus heureuse, la plus jolie et la plus juste — aboutissait trop souvent, avec les dames, à un frivole compliment, secoué comme une coque de noix sur un océan en tempête... Sa mauvaise articulation n'était-elle point un rusé stratagème, quand le complimenteur se trouvait à court de louanges appropriées à une femme du monde inconnue de lui ? Procédé ou défaut constitutionnel, ces méandres de sa pensée étaient les mêmes quand il composait ses merveilleux contes.

The Pattern in the carpet (le Motif dans le tapis), celui qu'entre tous il faudrait épargner si les autres devaient disparaître, cette nouvelle, véritable labyrinthe, — sans issue celui-là 1 — est l'équivalent d'une phrase comme celle-ci, que j'essaierai de rendre, moins les euh... euh... d'Henry James à mademoiselle X..., qui s'était enhardie à lui montrer un manuscrit :

« Chère enfant — si je puis ainsi vous appeler, maintenant encore... quoique, en vérité, pour moi tout le monde soit un enfant... et puisque vous avez atteint déjà à une célébrité que Edith Wharton — oh ! notre admirable, stupéfiante Edith ! — mais avez-vous publié ? Oui, sans doute quelque fleur

rare de votre ravissant (comely) jardin de lettres, dans un de ces détestables périodiques de notre chère mère-patrie (lesquels je ne lis jamais, oh ! non pas que ces pléthoriques emporiums de l'universelle information ne renferment des perles parmi le fumier (rubbish) — mais à vrai dire le temps me manque, à moi qui suis sur le sombre versant, même pour accueillir un manuscrit... — et puisque, donc, la rumeur de votre jeune génie se propage jusqu'au seuil de ma retraite (nécessaire mais subie — oh ! bien douce quand elle ne me gruge pas d'occasions incomparables telles que celle-ci, de votre rencontre, chère enfant !) Eh bien ! eh bien ! (Well, well /) l'envie, la curiosité passionnée que j'éprouve de m'introduire dans le tabernacle de votre auguste sanctuaire (un nouveau culte impliquant toujours un nouveau héros), j'accepte de recevoir de vos mains, mon enfant, cet inestimable cahier -- sans toutefois être sûr de ne devoir vous le rendre avant de l'avoir savouré plus que tant d'autres à moi confiés par d'autres écrivains, oh ! bien malgré moi... bien maigre moi. » Le manuscrit ne fut pas confié au maître. Celuici m'assura qu'il avait regretté de ne s'être point mieux fait comprendre de la demoiselle ; il en fut peiné et profondément blessé.

Un jour, quand je peindrais le portrait de cet être

dkârmarit et redoutable, j'allais fri'apercëvoir que ses nombreuses, ses fidèles amitiés, étaient entretenues presque avec la manie d'une vieille Anglcr.se gantée, qui cUltive ses fleurs, les soigne en toutes saisons, les développe jusqu'à faire d'un primulus un iîibnstre aux pétales doublés et presque odbriférâhtà. J'eus vite la preuve que les amitiés masculines et féminines dé James ne lui étaient point inspirées par l'importance sociale de l'heureux élu, mais tout bonnement par ce tjti'il y sentait de solide et dè « durable ». Il suffirait, pour s'en convaincre, de s'ëii^Uérii- sUf la personnalité de ceux à qui Henry James écrivait ses étonnantes lettres chantournées et précieuses 1, que l'on a recueiIÍiés après sa mort.. A pàft celles destinées à un écrivain, et ou il traite dé la technique dë son métier, ces épitres sont d'aimable? badineries, bu des billets dont les trois quarts se réfèrent à là santé de toUte une famille, à des déplacements, à des maladies ou à d'heureux mariages, Ne pas perdre contact i Rester l'dfui parfait, qu'émeuvent toUs les sotivtmits du passé. Sa mémoire, comme cëlle d'une aïeule, se complaît à évoquer de menus faits qu'il magnifie pat- un lyrisme, absurde parfois de disproportion avec là circonstance bu ie sujet2. La solennité risible du Henry James en service commandé, voyons-y une expression à lui d'un sentiment un peu différent

T. Voi.r les deux volumes de sa Correspondance, et p. 261.

2. Voir là fameuse lettre à M. Walter Berry, qui lui avait donné une valise somptueuse (Appendice, p. 271).

de celui de Proiist, et acquis dans la Société âfiglaise : un respect atavique, protestant, polir la personne humaine « créée à l'image de Dieu ».

Enfin, s'il est également courtois àvec les << iriférieurs )j comme l'oh disait jadis, par hauteur, James aura eu pour cê que lui repi-ésentëht dè pféfogatives là naissance, la fortune, lës lioiinëlifS, ces regards (considération) dont les Américain sont encore pénétrés en posant le pied sur notre viëtli éohtinent, prêté à acheter nos châteaux, à entretenir ces temples d'une divinité Cfii'ilë seront lëS derniers à servir. Ils vendent les vestiges de nos traditions, les usages français, voire hotte inconfort, comme l'austérité d'une très ancienne congrégation monastique ; les pompes royales de la démocratique ind. narchie anglaise les éblouissent cbmme celles du Vatican, seules magnificences que leurs iiiilliards ne puissent pas tranSpdrtët chez ëU\* l.

Au début du roman The Àttiëfican (tivètitures d'un financier iiëvsr-yorkais qui aborde nos rives vers 1868), Mr. Christophér Newiiian retrouve sôfi ami tristratn devant l'Antiope du Corrègè ; èù sortant du Louvre, ils se promènent dans lës Tuileries parmi les nounous èt les militaires — charmant tah1eau d'époque, à la Tissot, que commente Mr. Tristram déjà bien établi chez noiis au quartier neuf de l'Etoile. Tristràm conseille à son compàgrlon, puisque ce premier voyage est << fin caprice de

i. Lire The Gababa, ie nouveau roman è4 Thornfcon Wilder, lfe

« nouvel Anatole France des Etats-Unis M.

prince », de se faire présenter à des « têtes couronnées ». Newman ne sait comment s'y prendre, mais s'en enquiert. « Bravo 1 s'écrie Tristram, ceci prouve que vous êtes de bonne foi ! — Naturellement, je suis de bonne foi ! réplique l'autre, ne vous ai-je donc pas dit qu'en toute chose je voulais avoir le meilleur ? L'argent, je le sais, ne procure pas tout, mais je penche à croire qu'il nous aide beaucoup et je suis disposé à me donner beaucoup de mal. Je veux m'offrir la plus grande distraction dont un homme puisse jouir... gens, endroits, art, nature... tout. Je veux voir les plus hautes montagnes, les lacs les plus bleus, les plus beaux tableaux, les plus magnifiques églises, les personnages les plus illustres et les plus ravissantes femmes. — Installez-vous à Paris ! » commande Tristram. D'où le roman de Newman avec madame de Cintré — dont le ravissant conte, Madame de Mauves, est l'esquisse.

Henry James n'eut aucune liaison — qu'on sache — avec des femmes. Il y a même là un point obscur (comme chez John Sargent) qu'il serait capital d'éclaircir pour l'étude de son talent. Selon nous, le seul ton de ses lettres nous renseignerait.

On dit qu'il avait aimé une miss X... dans sa jeunesse ; cette miss X... mourut, le laissant éperdu de douleur. Amour cérébral? Toujours est-il qu'il cultiva surtout des tendresses ardentes qui semblèrent platoniques, nous dirions, oxfordiennes. Mais j'aurais peur d'insister :- ce chaste amant de la

Beauté classique se dérobait à tout piège que lui eût tendu un camarade, même de son âge, qui l'interrogerait sur ses « tendances ».

« Snobisme » et « respect », synonymes chez notre auteur, s'étendaient à tout ce qui était « bien » selon Mr. Newman. Ainsi que nous le verrons, ce sentiment cristallisa dans le cœur et l'esprit de Henry James, quand il se demanda quel était le type de civilisé le plus proche de son idéal de perfection, la culture la plus « réussie » jusqu'à son époque. Après 'bien des pérégrinations et investiga. tions à travers l'Europe, il crut les trouver en Angleterre et en la personne du « gentleman » — nous l'appelions, au grand siècle, « l'honnête homme ».

Pour des Anglais, snobbism et snobbishness ne désignent que l'ambition mondaine. James n'eut pas cette faiblesse, quoiqu'il nous ait légué une sorte de manuel à l'usage des snobs, après les avoir appréhendés par toutes leurs faces.

Malgré la maîtrise qu'il possédait de notre langue, on le sentait dépaysé, effarouché par nos façons, plus boutonné qu'ailleurs dans un cercle purement français et bourgeois ; combien le choquaient notre indiscrétion, notre incontinence verbale et nos « personal remarks ». Il me souvient d'un autre dîner à Paris, intime celui-là, sans habit ni cravate blanche, chez d'anciens amis littéraires, méridionaux pour lesquels il professait une affection vive. Je le vis tressauter, fermer les paupières, comme si un éclair allait être suivi d'un coup de

tonnerre ; il frémissait à chaque éclat de voix, à une plaisanterie un peu verte d'un des fils de la maison, parmi les glapissements d'une jeunesse fort spirituelle mais débridée, qui croyait fêter un oncle débonnaire revenu d'Amériqué. J'estime aujourd'hui que s'il avait eu à choisir son entourage, la solitude lui devenant odieuse, il eût préféré au commerce d'esptits supcrh'urs, mais sans retenue, des créatures médiocres, telle cette Mrs. Tristram, de The American, dont il dit si drôlement : « fnéconlente, Imaginative, sans ambitions personnelles, éminemment incomplète, elle était pour le bien et le mal, pleine d'énergie, mais elle entreprenait des tâches sans jamais aboutir ; néanmoins elle avait, au moral, iihe étincelle dix Feu dibin ». Cette étincelle, serait-ce là ce qu'il dénomme si souvent, sahs commentaire : La vraie chose, « The reill thing » ? Comme c'est beau, et humain, cela !

Mais ses romans abondent en portraits ironiques à la fois et attendris, d'une loufoquerie triste, qui décèlent, à l'endroit des humbles, une sympathie assez blessante. Devant tels t( fronts illuminés» de femmes, voici qu'il s'épanouit dans « l'enchantement du respect », à là manière de Mr. Nèwman, le naïf soupirant de madame de Cintré. Le satiriste rentre ses griffes ; néanmoins elles sont là, sous la douce fourrure qui les recouvre.

Je ne puis oublier son humeur, ou joviale ou morose, la critique désopilante des caractères où il se risqua dans l'intimité de mon atelier, pendant les séances qu'il m'accorda vers 1905. Je peignis deux toiles : une étude, d'abord, bù il se présentait de face, sous l'aspect de moine bon vivant qu'il prenait parfois. II sortait d'un déjeuner, congestionné, se plaignant d'être trop bien nourri, trop invité ; après Une maladie, il s'était astreint à un régime comprenant là lente mastication des ali- mëntSi dont il moquait la « gymnastique » ; mais il avait ioi en sat1 régime, Les autres avaient achevé de manger qu'il mâchait encore. On attendait qu'il donnât le signal du départ, comme s'il eût ù\6 un roi. Alors il sucrait sa causticité de compliments hyperboliques, d'excuses pour les convives; pigeons et caillés sur lesquels tombait son regard d'éjiervier. Je me rappelle qu'il comparait alors son iiôuvëâii système d'élaboration littéraire à cette iiiastication quë prescrivait le docteur aux dyspeptiques : « Fàites'!e tourner dans votre palais cent fois, avant d'avalër uÍl morceau de viande, pour qu'il s'assimile à l'organisme h. Mais « les scrupules du styliste et du penseur », ajoutait-il ëh riant, « ne 1'éhrichissertt ;oliii ».

Malgré son grand nom, ses livres, célèbres mais

à peine lus en Amérique et en Angleterre, lui rapportaient si peu qu'il essayait d'écrire pour le théâtre. James n'eut jamais de succès sur la scène, quoique son dialogue, son sens dramatique fussent remarquables, même dans tels romans de lui qui sont presque des comédies avec indications scéniques (comme dans les pièces de Bernard Shaw). Il lui manquait un autre sens, plus largement humain, des rapports du particulier au général, celui de la synthèse, comme la divination de ce qui touche et atteint l'oreille d'une vaste assemblée pour qui les pointes et les finesses sont lettre morte, surtout quand les comédiens se lancent des mots comme des balles de tennis, là-bas de l'autre côté de la rampe. Il ne se plaignait pas de son insuccès, trop orgueilleux pour accuser le public d'injustice ou de stupidité, et ses confrères plus applaudis et lus, de soumission aux goûts du vulgaire.

L'olympien qu'il paraissait et voulait être, apparaissait tout de même en passe de devenir comme les autres auteurs : avide de gros chiffres de tirages d'éditions « continentales » et de rééditions. Le prestige de son frère William, l'émule de Bergson, il s'en disait heureux, approuvait que « la gloire d'un aussi profond esprit » obnubilât « la fragile figure d'un conteur d'historiettes ». Nous savons ce que valent ces déclarations-là. Ce frère qu'il aimait, qu'il respectait, n'approuva jamais « complètement » un roman de Henry, observateur trop dépourvu de métaphysique, et dont la seule religion

était la littérature. William discutait avec lui sur l'a priorisme et l'arbitraire d'une forme littéraire à laquelle maint philosophe est fermé ; de plus, l'élément proprement mystique n'apparaît guère dans le microcosme de Henry James, pas plus que dans A la recherche du Temps perdu. Le cadet ayant annoncé à son aîné qu'un nouvel ouvrage de lui allait paraître, William lui demanda si ce romanlà serait enfin pour lui. Henry aurait répondu : « J'espère bien que non ! Pas plus celui-là que les autres... » — « Dear, dear William, s'exclamait James — il est si i.ncroyablement, si suprêmement, si super-humainement, si magnifiquement spiritualiste ! Laissons-le voguer dans les régions transcendantales de la pensée, au-dessus de nous, poor, poor miserable human beings (nous, pauvres, pauvres misérables créatures) attachées à la matière !... » D'une voix plaintive et flûtée, entrecoupée de soupirs, Henry me répétait ces paroles avec des hochements risibles de la tête, de grasses mains à la Renan simulant le geste sacerdotal de bénir :

« Well, my good friend, j'ai peur d'être bien bavard, un détestable modèle, je vous donne beau. coup de mal ? Merci de votre trop admirable complaisance de fixer avec vos brosses incomparables mes traits décadent ! Ne bougeons plus ! »

Et il se remettait en position, pour recommencer, après quelques minutes, à parler : « Je vous envie ! Horreur d'écrire ! Ecrire ? Oh J combien votre art est plus direct que le nôtre! » Il revisait alors ses

livres anciens, pour établir l'édition in-octavo, définitive1.

Chaque tome est précédé d'une copieuse préface dont certaines sont des morceaux aussi importants que ses romans, pour les professionnels et pour les lecteurs lettrés, qui y trouveront un enseignement sans second sur la technique du « novelist ». Ces préfaces auront peut-être une plus longue durée que les ouvrages qu'elles commentent. Il faudrait avoir la place pour en parler ici avec le soin qu'elles méritent.

J'avais eu la maladresse de faire allusion à une charmante nouvelle, datant de sa jeunesse ! Daisie Miller ; il la répudiait comme une babiole insignifiante : « a trifle » ; les faiblesses de sa manière l'inclinaient à désavouer Daisie, il ruminait d'en interdire la réimpression, s'il faisait fortune avec ses comédies. On m'assure qu'à la fin de sa vie il revisa ce jugement.

Il défendit devant moi ses théories sur le style, sur le « réseau invisible » de l'écriture, résultant de ses récentes recherches. Ses derpiers livres sont, en effet, d'une autre plume que celle dont il avait

i. Cette édition de Mac MUIan an,d Co, n'est, à notre regret, pas chronologique. Henry James a groupé ses romans et nquvelles dans un ordre esthétique, selon la parenté du sujet ou de la technique ; ou pour la commodité de leur réunion ep vue de 1-a préface où il se proposait de traiter un point spécial. La recherche de l'ouvrage désiré en devient malaisée. Nul1e part, autant que dans ces avant-propos, nous n'avons entrevu la difficulté d'une traduction fïi français, qui laissât au texte sa saveur tout en restant claire et correcte.

écrit les premiers, répandus par Tauehnitz. Seule, une poignée d'omis constants le suivit alors. Il en recrutait quelques nouveaux dans une classe de curieux et d'esthètes, enfin émerveillés par les « réalisations » de plus en plus complètes de l'impeccable virtuose. L'outil, récalcitrant jusqu'ici, répond dès lors à ses demandes, James possède la science du dessin, il rend les caractères, en les construisant comme un peintre construit une figure par l'intérieur. (Mon image est bien approximative pour le lecteur qui n'entend pas ce jargon de métier ; je n'en trouve pas de meilleure.) Henry James fait surgir, par un procédé qui échappe d'abord, ses figures, oomme des fantômes, jusqu'à ce qu'on soit obsédé.

Il conviendrait de suivre dans The Awkward Age l'apparition, pour ainsi dire cinématographique, de la figure de Nanda. Elle avance vers le premier plan, disparaît, puis revient, grandit, se précise, ouvre ses grands yeux clairs de petite jeune fille, sur les adultes dont elle trouble la quiétude, contre' carre les manigances ; cette intruse les guette, blottie dans son coin, estompée par le clair-obscur. Quelles M prises de vue » 1 La pâle figuripe s'éclaire, elle grossit cpmme ces mains, ces pieds, ces masques, découpés dans un film, que les cinéastes dénomment « gros plans », ou close-ups. En regardant ces figures si expressives, nous devinons ce qu'elles méditent, sans que l'argument inscrit dans un cadre lumineux ait à nous renseigner sur ce qui va se passer.

La pensée des créatures sorties du cerveau jamesien couvre un espace infiniment plus étendu que ne font leurs actes. Mais nous ne pouvons ici qu'effleurer une matière que Mr. Percy Lubbock analyse, en disciple averti, au cours de son traité : The Craft of Fiction.

Les dialogues sont, nous l'avons dit ailleurs, amalgamés au récit qu'une syntaxe voulue — certains la trouvent déjà agaçante, après s'en être amusés — que le resserrement, ou l'écartèlement — dirions-nous une distension ? — de la période, rend plus obscur ; car Henry James, mûri, exigeait plus encore que Proust une somme d'attention rarement accordée aux ouvrages de fiction que l'on feuillette pour son propre délassement. Faut-il voir en Hugh Vereker, du Motif dans le tapis, l'ultra-profond romancier qu'aucun article de critique ne satisfait, un auto-portrait de Henry James ? Cette nouvelle, pleine d'ironie, est un libelle contre la critique littéraire. Mais James a eu bien d'autres intentions, en la composant de telle sorte que le lecteur, sans cesse intrigué, parvienne à la dernière page sans connaître le sens ésotérique du roman de Vereker. Il est probable que Henry James avait aussi son « idée de derrière la tête », savoir : que seules la qualité de l'écriture, la forme d'une oeuvre d'art la défendent contre les attentats du grossier violateur, comme un vêtement si bien taillé que la main brutale 'qui veut déshabiller sa proie, tâtonne, cherche les boutons de pression ailleurs que là où le couturier vulgaire

les eût mis. Et puis... cette pudique Belle n'est pas la créature mythique que vous vous plûtes à imaginer, chimère ou sphynge ; sachez voir son corps à travers les tissus qui l'enveloppent, c'est une simple femme en chair et en os, que le génial costumier a voulu faire plus désirable par son art.

Dans les échanges qui s'effectuent entre l'œuvre et le lecteur, le causeur et son interlocuteur, souffrez, vous qui vous entretenez avec James, qu'il soit « conscient de: vous donner de l'or contre du billon ». Sous son crâne modelé comme une coupole aux classiques proportions, habitaient la déesse Raison et la Fantaisie. Je ne veux pas dire que, parfois, le motif d'un de ses contes ne soit pas mince ; le postulat peut aussi exiger de nous trop d'obéissance au maître-tapissier. Le cas de Hugh Vereker, au lieu d'être un rébus amusant, aurait pu devenir pathétique, si véritablement la mort de Vereker (non plus un romancier mais un savant ou un philosophe) nous eût privés d'une trouvaille destinée à l'amélioration de la race, ou d'une vérité éternelle, dont personne n'aura jamais la clé. Mais non ! Vereker nous est dépeint comme un romancier à grand succès, dont les livres traînent sur les tables des châteaux, se tirent à des milliers d'exemplaires, qui est riche, fêté comme James. Un éminent critique de revue anglaise se réfugie dans les Indes afin de méditer sur la dernière œuvre de Vereker ; des cénacles de lettrés en deviennent fous ; un mariage se conclut afin qu'une femme nerveuse et

ivre de littérature reçoive le chiffre et le transmette à d'autres maniaques. Comme Vereker doit rire sous cape ! Tandis qu'a lieu ce remuement intempestif, absurde, l'aiiifex admire que son escarpin n'ait point débordé le cadre du tapis où il a dansé son étonnant !i numéro n.

Quand Henry James — qu'évidemment peu de romans contemporains intéressaient (il les trouvait towi mal écrits) — me disait de lui-même qu'il enlevait les mauvaises herbes : weeding, voulait. il dire qu'il préparait le chemin pour les autres, ou pour un autre lui-même ? Aucun disciple aurat-ll connu la vraie position de l'auteur vis-à-vis de son œuvre1 ?...

Cette première étude, de face, que j'avais peinte rapidement, lui déplut autant qu'elle me satisfaisait peu. Il ne me dit pas, comme certain grand statuaire français : « Je veux être représenté sublime » ; mais je sentis qu'il ne lui aurait pas déplu de l'être

I. Avant de corriger mes épreuves, je viens de lire le mot d'Henry

J<mes j'apporte pair la spirituelle Muriel Draper. Je çrqig devoir le citer. Comme il faisait l'éloge de Ruth Draper, il dit que c'était l'art « d'un petit tapis persan au dessin inimitable et impeccable en

$on fipi », sur lequel soq devoir était de maintenir ; à l'opposé de l'opinion de Paderewski, avisant .l'ingénieuse imitatrice qu'elle dût corser son art pour la scène d'un grand théâtre. Je me félicite ell constatant que mes impressions concordant sur tant de points avec le récit de Mrs. Draper, qu'il semble que nous nous soyons communiqué nos manuscrits.

cojnme un GladgtOJie, un Prime minister, fût-ce l'Honorable Mr. Balfour, qui n'était pas encore pair du Royaume. Mon deuxième portrait, le profil dont les lettres de Henry James noua font croire qu'il fut aussi enchanté que le premier l'aval attristé, pourtant je l'exécutai à l'aide de dessins stylisés, de photographies prises chez moi selon ses désirs ; pose cherchée, discutée sana fin ; c'est un po&te- lauréat, au regard méditatif, lointain, se détachant sur un papier de William Morris à grappes de raisins et feuilles de vigne, dorées comme dans le cabinet d'un don d'Oxford ou de Cambridge. Toute la fantaisie que je me suis permise, et qui le ravit, ce fut de lui mettre un gilet chamois qu'il n'aurait plus osé porter, à son Age. Je savais, tout en le contentant, lui et ses admiratrires, ne pas m'éloigner de la ressemblance, ou de la vraisemblance morale, et même l'accentuer.

Après mes séances, quand mon modèle fut reparti pour travailler à Lamb House, je m'imposai la tâche lourde de lire jusqu'au bout The Wings of the Dovc et The Golden Bowl, qui m'étaient à plusieurs reprises tombés des mains. L'homme m'avait inspiré un sentiment de gratitude par ses bontés à mon égard, une inépuisable curiosité pour sa vie de jeunesse, quand il écrivait ses Portraits of Plm$s, son Little Tour in France, ses nouvelles italiennes et vénitiennes, ses récits de la Rome d'avant 187Q, de la société cosmopolite des palazzi et des villas chères aux Anglais et aux Américains. L'atmosphère que

l'on respirait auprès de lui, c'était celle du voyage, du départ dans des rapides européens : la gare, le wagon-restaurant, l'arrivée à l'hôtel, et ces matins enchanteurs, au printemps, dans une ville que l'on explore pour la première fois. Ces plaisirs dont j'avais été trop privé, il m'en rendait plus avide. Visiter une ville de la Vénétie, de la Toscane ou de l'Ombrie — et Rome surtout — en lecteur, sans se mêler aux habitants, c'est comme de lire une partition d'opéra, piano et chant, dans son fauteuil. Je goûtais, avec mon modèle, un plaisir un peu semblable à celui que donne aux stendhaliens le commerce d'Henry Beyle. Les fonds de décor m'évoquaient la Campagna de Corot, les jardins Borghèse, la Trinité des Monts, la coupole de SaintPierre, Pie IX, les cardinaux, leurs carrosses et leurs livrées bigarrées, des tableaux de Ferdinand Heilbuth, de belles hivernantes étrangères dont les amies d'Henry James étaient les petites-filles ; quand jouirais-je d'un délicieux farniente dans un paysage qui s'abîmait chaque jour, que le vieil écrivain ne voulait plus revoir et qu'il me conseillait de ne pas chercher à connaître ? Je ne l'écoutai pas. Et bien m'en prit. Rome devenue américaine, quel intérêt...

La matière qui m'avait paru parfois pauvre, de ses contes, j'en découvris alors la richesse, au Grand Hôtel et dans la société qu'américanisaient des alliances dues à l'ambition des milliardaires. Henry James s'était, dès son enfance, frotté aux grandsparents de ces conquistadors. M. de Bellegarde, frère

de madame de Cintré, gentilhomme français, dit à \* Newman, qui l'a chargé d'offrir sa main roturière à madame sa sœur, la comtesse :

« Nous sommes d'étranges corps, rappelez-vous que je vous en ai avisé ; je vous le signale encore. Ma mère est bizarre, mes frères sont bizarres, et je me crois, en vérité, plus étrange qu'eux... Les vieux arbres ont des branches biscornues, les vieilles maisons des crevasses singulières, les vieilles races ont de vieux secrets. Rappelez-vous que nous sommes âgés de huit cents ans. — Très bien, réplique le New-Yorkai.s, voilà la sorte de chose pour laquelle je suis venu en Europe, vous entrez dans mon programme. »

Pourtant le vrai citoyen transatlantique, mettons Mr. Babcock, un autre voyageur cultivé que ren. contre Newman en Hollande, et qui compléterait le type de l'Américain, se méfiait du tempérament européen, délestait nos heures de repas ; la vie européenne lui semblait sans scrupule et impure ; néanmoins, il avait un sens exquis de la beauté, et comme la beauté était souvent indissociable des conditions déplaisantes de la vie (la nôtre) et qu'il désirait avant tout être équitable et sans passion et restait extrêmement affamé de culture, il ne pouvait pas se décider à déclarer que l'Europe était « mauvaise » de fond en comble.

Mr. Tristraln, lui, croyait que l'Europe était faite pour lui, et non pas que lui fut fait pour l'Europe. Chez tous les Américains, cette conviction primor-

diâle : à savoir que l'existence d'un homme doit être aisée. La terre — the World — est un grand bazar où l'on peut se proménet, en achetant de belles i choses. La vie doit être a pleasaht experience. De venir en Europe élargit le champ de la sélection. Quand vous choisissez parmi un plus grand nombre d'objets, vous pouvét fi&vr votre choit éilr tm rnHlleur loti

Cette Idée revient bieh Souvent chet Henry James ;

il ne l'exprime pas pour son compte, mais je tétroUvë un peu de lui, éparpillé tout le long dé ses ouvrages, dans les propos de maints de ses personnages américains dont il sourit. Sa plaie sëcfcètë, c'était sa pauvreté. Selon la coutume américaine, un fonds (fund) fut levé par ses admirateurs pour l'acquisition dt3 Lamb House, à Rye, et pour assurer la sécurité matérielle du maître.

Thë Wiftigs tif lhè Dove me captiva, quand j'etis compris là nature de celui qtii; sur une donnée purement psychologique, écrivait la satire de la richesse, un drame dans le sens théâtral du motl.

Il faudrait aussi parler de Th& Golden Bowl ; mais la place nous manque; Chacune des grandes nouvelles de Henry James équivaut aU moins à ce què l'on publie chez nous sous le vocable de roman. N03 auteurs, retenus par la peur d'ennuyer et de s'ennuyer eux-mêmes, n'ont plus la patience d'en écrire d'aussi longs ; à peine de relire les leurs.

I. Voir l'analyse dé fhe Wîfigs 61 thé Bove, à l'appendice, p. 268.

J'aurais voulu attirer l'attention sur le peintre, 011 plutôt sur le créateur d'atmosphères, car, de descriptions, au propre, il n'y en a pas, de la plume de James, L'édition définitive de Mat) Millan ahd Ob, l'auteur, comme un surréaliste (je sohge à André Breton), l'a illustrée de quelques photographiés : un bureau de poste, une rue, la fàçade d'un « palace » dd voyageurs, qui situent pour nous le décor de ses ptincipales nouvelles, qu'atiWénieht, l'on ne saurait pas toujours préciser;

Chaque fois que je traversais la Mânche, je ener'chais à le voir. La plupart du temps, il était absent de Londres. S'il y était pour quelques jours — répétitions d'une pièce, appel d'un ami, courts chez les éditeurs — il prenait une chambré au Retottrt-

Club. Je lunchais avec lui dans t'ühe dëà salles de cet énorme cercle politique, parlementaire i point « chic » du tout, mais l'un des plus majestueux pàlais palladiérts de Pall-Mall. Il semblait y passer inaperçu, la gloire ne l'entourait pas d'une auréole ; un passant quelconque parmi dès centaines de mem. bres assidus, lesquels, silencieiix, tint là tête cachée par les grands journaux qu'ils dépouillent, tnonhlht, descendant les marches d'un escalier monumental, ne se donnant jamais ufte poignée fie main. Ils fument, fônt léut correspondance^ consultent la bibliothèque, boivent dit thé, ou un verre de whisky

and soda. Aucun bruit, si ce n'est, quand une porte vitrée s'ouvre, le choc des billes de billard. Henry redoutait le domestique qui lui remettrait une carte de visite. Aurait-on appris sa présence en ville ? Qu'il connût ou non le visiteur, James se disposait à lui faire répondre : « Mr. Henry James est sorti ». C'est ainsi qu'une fois il avait refusé de recevoir certain porteur d'un manuscrit, et qui n'était autre que Joseph Conrad (dont il devint l'ami et l'admirateur). Les gens de lettres ? La plaie de la métropole. Et si l'on apprenait son passage à Lo.ndres, gare à ces dames bas-bleu, « esthétiques », artistesamateurs, qui donnent des thés, bâclent des bouquins, et dont les filles composent des poèmes, forment un album d'autographes 1 « Nous n'avons rien de comparable à votre mot français raseuses 1 » Il ne sortait plus qu'appelé par des amis d'autrefois. J'aurais voulu le voir avec Mrs. Asquith, l'auteur futur de l'étonnant Journal d'indiscrétions qu'il aurait implacablement réprouvé. Les enfants rêvaient de l'entendre, de l'apercevoir chez leurs mères. J'organisai, sans le prévenir, un vilain guet-apens, sur les instances de mes jeunes amis S... N... dont les parents m'hébergeaient. L'heure sonna du thé. Mr. James fut plus James que luimême, plus extraordinaire que je n'avais pu le promettre à mes petits curieux que dissimulait un paravent. Ils pouffèrent de rire (très bas, mais je connaissais la voix de ces espiègles). Après cette scène de « voyeurs », durant des années, chaque

enfant se mit à parler à la Henry James, se lançant dans des périodes cahoteuses, sans fin, s'ébrouant, soufflant, hésitant, cherchant le mot lapidaire... mais il ne venait pas. Ne sachant rien, ou presque rien, de mon hôtesse, et l'imaginant tout autre qu'elle n'était, je me rappelle que le pauvre James s'évertua pour la charmer à développer une abracadabrante théorie sur les grands magasins de nou- . veautés, les modes. Chaque détail de la toilette féminine fut l'objet d'un morceau qui fleurait le vétiver, le patchouli du second Empire. Je voulais le ramener à sa littérature ; mais non : il resta ferme dans son propos. Il avait par erreur décidé que nous étions chez des industriels fort insensibles à ses soucis d'artiste.

Je l'ai montré au Reform-Club. Semblable et si étranger à ses camarades de cercle, il me semblait voir l'Anglais que Henry James aurait voulu être, et ce qui lui manquait pour qu'il fût tout à fait à son aise parmi des hommes politiques et d'anciens universitaires britanniques. Il n'avait appartenu ni à Oxford, ni à Cambridge. Chacun sait l'importance qu'a, dans la carrière d'un gentleman, du genre de ceux qu'il fréquentait, l'Ecole, le Collège, l'Eglise, la Politique. Fermés étaient pour lui une classe de sentiments, de pensées, d'activités intellectuelles, sportives — les sports nationaux — la mentality de ceux qui participent à la vie « constructive » du Royaume-Uni — et que les « organes » tels que le Times^ pour nous Latins trop indigestes, à peine

rassasient, avec leurs vingt pages d'articles, d annonces, d'informations quotidiennes. Cet état d'esprit ne pouvait être celui d'un Américain, pieuse. ment fidèle à sa patrie. Dans ses premières lettres de jeune homme installé à Londres, en cette île aux aromes stimulants, pour laquelle il éprouvait une affection qui se mua plus tard en un loyalisme civique bien touchant, il ne s'était pas privé en écrivant à ses parents et à ses autres correspondants d'outre-mer, de livrer toutes chaudes ses impressions sur la société anglaise.

« Je souhaite beaucoup, écrit-il à Miss Norton, que vous et Charles fussiez ici (à Londres), pour avoir quelqu'un avec qui j'aie quelque chose à dire ; à savoir, des choses sur l'A.ngletert-e et les Anglais, les sentiments, impressions, jugements, émotions de toutes sortes qui sont perpétuellement engendrés ici par ma vie, et que je ne puis confier à un seul Anglais, avec la moindre chance d'être entendu. L'absence d'une sympathisante intelligence de compatriote, rapide comme la vôtre, voilà ma principale privation car tout ici est bouché à l'émeri (corked-up). »

Il était devenu, écrit-il quelque part, un « cockney convaincu » (en français, ce mot) ; mais n'avons-nous pas connu dans Paris, avant 1914, des Allemands « Parisiens convaincus »... et qui tout de même... ? Notre déraciné, « re-raciné » ailleurs par élection, aspirations, et surtout, croirions-nous, parce que artiste^conscient de ce qu'il pouvait ac-

complir comme romàhcsier, il avait là déroulé sa tente, déballé son bagage — semblable à un- paysagiste qui déploie soft chevalet près des sites qui s accordent à sa sensibilité. Bièiî des grands peintres — Nicolas Poussin entre autres — ne s'étaient-ils pas « ratinés » en Italie ?

N'oublions pas qu'il avait tâté de Paris ; et que Paris 1 avait d abord exalté. Avec Toutgùefieff, Zola, Daudet, Maùpassanl, etc., etc..., il s'était intoxiqué de conversations qui avaient eu pour lui la saveur piquante du Champagne. Après avoir hésité entre Paris, l'Italie, l'Angleterre, sa grave décision, il l'avait prise, m'assure-t-on, quand il s'aperçut, avec impatience, que Flaubert et Tourgueneff discutaient jusqu'à en venir presque aux mains, sut le roman d'un de leurs camarades — alors que ces messieurs ne connaissaient rien dés « grande chefsd'œuvre », n'avaient pàà même lu Daniel Déroba.

L'ignorance française est certes affligeante, quant à la littérature anglaise; tandis que nos livres les plus difficiles, nos poètes, nos romanciers et nos ou"rages de critique nourrissent une infinité de lettrés anglais. Des reviews compendieuses de nos moindres ouvrages paraissent chaque jour, dans leurs journaux.

D'ailleurs, le relatif isolement de Henry Jatnes dans son nouvel entourage lui avait pêtfiils de Sê concentrer sur son ttàvail d'écrivain. Et il avait signé, dès lors, Daisy Miller, Thé Europealis, Confidence, Washington Square, The Portrait of a Lady.

Plus tard, il nous donnerait The Siege 0/ London c'est-à-dire le raid, sur la société londonienne, d'une ambitieuse lionne américaine dont il sentait profondément le ridicule. On naît anglais, mais on ne le devient pas. Comme il le savait !

Il retrouvait son esprit, sa drôlerie, chez Edmund Gosse, chez tels amis hommes, américains ou anglais, où nous allions pour le week-end. Son cher Sturgis (voir les lettres de James à Howard Sturgis) — charmant célibataire, si amusant et si fin, tirait l'aiguille, brodait infatigablement des tapisseries, dans un salon où parvenait l'écho des nouveautés artistiques, littéraires et des scandales mondains de la ville. Le feu flambait, les fenêtres donnaient sur un de ces jardins verts, même en hiver, de la vallée de la Tamise ; quelques autres bachelors et parfois Edith Wharton. « Edith, dear, dear, admirable Edith ! » : c'était bien là, en vérité, la seule conversation dont jouissait, en dehors de chez lui, l'ermite de Lamb House.

L'une des dernières fois que je vis Henry James, ce fut à Rye ; il nous avait priés, ma compagne de voyage et moi, de nous reposer sous son toit, après une traversée orageuse, de Boulogne à Folkestone. C'était en décembre, peu avant la Noël. Il faisait froid mais beau, dans cette ancienne petite ville de marins, d'où la mer s'est retirée ; une réduction du

Mont Saint-Miche!, dressée entre le ciel et des eaux jaunies peu profondes. En dépit de sa congestion incroyable de métropole, Londres n'accapare et ne résume pas, comme Paris tend à le faire, toute la vitalité sociale du pays. Mainte ville de province — certaines sont immenses — est habitée par des gens sans grands moyens de fortune, qui s'obstinent à copier le train d'existence des citoyens de la capitale. Pour une colonie d'élégants retraités, Rye est pourtant assez endormi, malgré les familles d'exofficiers des services civils et militaires, qui viennent, modestement, y attendre la mort, en vivant sur leur pension et leurs modiques revenus. Le premier soir, James nous conduisit chez deux de ses amis locaux, qui auraient pu être une dame d'honneur et un chambellan pauvre de la reine Victoria réduits à l'indigence. Il me fit aussi visiter le confortable petit club ; la belle église, quelques restes d'architecture ; et un cheval attelé à une calèche désuète de forme et de couleur, nous fit faire un tour dans les environs. Notre ami était salué par chacun ; il avait l'allure d'un couritry-squire, 'affable, tout sourire pour les fournisseurs devant la boutique desquels nous nous arrêtions. La nuit, venant de bonne heure, nous restâmes longtemps enfermés dans Lamb House, charmante maison « georgienne », dans une rue montante, pavée de galets durs que, de temps "en temps, faisait résonner une chaussure cloutée ; un chien aboie ; les quarts, les ternies, les heures tombent du clocher. J'apercevais

de ma fenêtre le cadran de l'horloge, et, à l'intérieur de l'église, la disposition que je n'ai vue que là, d'un gigantesque pendule balayant les dalles. La lune faisait scintiller dans l'ombre les bras de l'étrange appareil, dont le balancier mesurait le temps si près d'un vieillard qui avait encore tant à noue dire-

Les appartements, simples et froids, dont s'excusait le propriétaire, npus semblèrent très jolis, mais bien ceux, en effet, d'un vieux garçon : le llic Terminus austère et nu d'un grand travailleur, guéri des yanités de ce monde, anxieux d'achever encore de grands ouvrages, très supérieurs aux précédents. Solitaire, je nie convainquis qu'il l'avait, en soigne, toujours été. Il le fut jusqu'au bout, seul avec les créations passées et futures de son cerveau, ou bien communiquant avec ses innombrables amis, la plupart au loin, un peu partout en Europe et en Amérique. Sur d'un public passionné mais restreint, il ne prêtait pas le flanc à l'envie, restait en dehors de l'évolution de la jeune littérature, sans concurrent, son génie enfin unanimement respecté, James jouissait, en sa pudeur exquise, de cette position à part, « ce qui », selon lui, « demeure l'essence même de. l'être ». EgrQtant, alourdi, de moins en moins entreprenant pour se déplacer, au lieu d'oublier les événements publics et privés, il se passionnait davantage pour la Vie même, pour ces retraités à la tournure falote, auprès desquels, sur son petit mont Saint-Michel, il s'empressait gem

timent, mais cérémonieusement, en voisin qui sait plus que quiconque qui il est.

La vraie grande compagnie du maître, c'était sa secrétaire, miss Theodora Bosanquet. Nous ne nous attardâmes point à Lamb House, car cette demoi. selle dont il devait avoir besoin à tout instant n'apparaissait pas à cause de nous. Ainsi la vieillesse bien assise, sage, pleine d'expérience du maître finirait-elle « comme avait fleuri son enfance et sa jeunesse, vagabonde et désaxée », pour ainsi dire dans une cloche de cristal ou dans une serre pour plantes rares — entre un jardinet et une ruelle écartée d'une bourgade-bibelot pour touristes. Cette dernière retraite, son imagination la peuplait, comme elle avait peuplé son œuvre de romancier, sans l'adjuvant de ces lectures philosophiques, de métaphysique, d'histoire, sans cette culture scolastique, supérieure peut-être \* que son frère lui reprochait jadis de négliger en faveur du monde.

ANDRÉ GIDE

LETTRE OUVERTE A ANDRE GIDE

Si Gide a écrit dans « Si la grain ne meurt... » que sur moi il aurait trop à dire, m'annonçant je np sais quel essai ou « lettre ouverte » à quoi je rét pondrais — cette lettre ouverte à Gide ?&?est qu'une ouverture, de concert, pour le Prix de Rome qu'il sollicita de moi qmnd Le Capitale lui consacra un « hommage ». Ce morceau de concours n'est pas dans le ton de ce volume-ci. D'ailleurs il est notable que les deux écrivains sur lesquels j'eusse le plus souhaité de rn' étendre, soient les moins commentés des six auxquels je consacre pet ouvrage.

En dépit de la passion que mon ami affecte pour la confession en public, il me faut songer aue lec.! teurs qui exigeai qu'un témoin leur donne de rarliste admiré, mort ou vivant, un portrait selon la conception qu'ils se sont faite du modèle d'qprè# Bell ouvrages. Parmi ces onvrqgçp, tU ont eh&QUn leurs préférés, et d'autres qu'ils dénoncent comme « ne grandissant pas l'auteur n. Je suis incapable de disr perner ce qui grandirait Gide de ce qui le rapetisse-

rait, selon l'Institut de France et les Académies départementales ; mais j'hésite de. même à me prononcer sur ce que l'auteur jugerait qui le rapetissât.

Les pages suivantes ont reçu un « bon à tirer » d'André Gide. J'aurais craint que, plus développées, elles n'obtinssent pas un laissez-passer aussi bénévole. Au milieu de l'affolement général, la santé, l'euphorie du maître, dues à l'apaisement d'une conscience trop longtemps torturée, il serait intéressant aujourd'hui d'en analyser les causes. Je m'y évertuerais si mon voisin de ville et de campagne ne grugeait de plus en plus de son commerce ses anciens amis, par des déménagements, des voyages de conférencier, des missions dans l'Afrique équatoriale, d'où il tire le suprême bénéfice d'apprendre à vieillir dans la joie juvénile des peuplades noires exemptes d'inquiétiide — mais non de pugnacité au signal de l'ennemi.

Ce jeune huguenot si pâle, aux sombres cheveux plats, qui se prétend timide mais affirme tant d'autorité, je l'avais rencontré chez Robert de Bonnières; le voilà qui pose dans le cabinet de toilette vert que j'avais alors, à l'atelier d'Auteuil. La lumière de cette petite pièce l'a séduit, comme celle d'un aquarium. Il faut être de son temps ; c'est celui de des Esseintes et du symbolisme, ne l'oublions pas ! Mon modèle, maigre mais de construction robuste, frileux et comme ramassé sur lui-même, a déposé son ample maefarlane pour s'asseoir sur un fauteuil de

paille anglais, coincé entre une porte couleur de pistache et une armoire à glace de Maple. Des hortensias roses sont à terre, non, sans doute, par l'effet du hasard. Tout de même, les hortensias bleus, à la mode, eussent semblé trop « décadents ». Le visage un peu chinois du jeune évangéliste, un grain de beauté volumineux le marque ; ses yeux d 'hématite, bridés, étincelants, vous fixent avec le regard d 'un prédicateur. La tête est soutenue par une main aux doigts en spatule, épais, qu'orne un anneau d 'or ; l'autre main tient un livre posé sur l'un des genoux; les jambes croisées flottent dans un pantalon de cheviote, gris comme la veste. Extrêmement romantique, mais qui se défend de l'être, mon nouvel ami parle, les dents serrées, avec une charmante onction, une langue précise, pure, qui tranche sur la redondante logomachie d'alors.

Toute ma toile sera verdâtre ; le teint d'ivoire des chairs, le gris argenté du costume empruntent à la décoration, aux lambris, une tonalité glauque de nymphée , et l artificielle atmosphère créée par des rideaux de liberty donne aux corps qui s'y meuvent un vague aspect de madrépores dans une vasque de cristal. Le crâne de Gidé se détache sur une reproduction du Pablo Sarasate de Whistler ; dans la glace qui recouvre cette photographie, se reflètent des lumières couleur d'aigue-marine. Ameublement, décor de ce pavillon, situé dans un jardin qu'assombrissent des arbres touffus, décèlent le goût le plus récent pour les choses d'Angleterre

et d'Extrême-Orient. Robert de Montesquiou approuve. Hier, il était ici; Aujourd'hui, Gide lui succède; et ces deux personnages, si diffétents l'un de l'autre, m'inquiètent également. Que se passeraitil s'ils Se trouvaient face à face ? Il est malaisé d'avoir des amis aussi farouches et compliqués. Barrès ricane, de son grêle rire lorrain. Régnier caresse sa longue moustache, nettoie son binocle, en lançant des épigrammes précieuses. Le petit Marcel Proust nous bombarde tous de compliments hyperboliques. Edouard Dtijardin quête des articles pour sa Revue Indépendante.

Il y a dans l'atelier trop de bruit, de disputes, trop de fermentation pour l'André Gide de la Roqtie-Baignatd. Nos compagnons, s'ils semblent plus tard avoir formé bloc dans une même petite confrérie d'artistes, il est dangereux de les « mettre ensemble », comme disent les maîtresses de maisons « intellectuelles », doht l'illustre madame Aubernon de Nerville du Monde où l'on s'ennuie ! Gide affecte de ne pas accepter d'invitations ; croit-il, en société, perdre ses moyens de séduire ? Après son premier élan, il semble soudain souffrir mille morts dans un salon. S'il vous accorde son attention, vous fréquente assidûment, gàre à vous ! il se retirera sitôt achevée l'ênquête psychologique dont vous étiez l'objet. Au temps que durera votte liaison, mesurez • la valeur instructive qu'il vous aura attribuée. Ses tête-à-queue sont d'autant plus sensibles qu'il professe un cuLe pour l'amitié. Trop heureux est-on

s'il vous honore d'un de ses charmants retours.

Pourquoi emprunterais-je davantage à mes Tableaux d'une exiètênee ? J'ai dû renoncer à en poursuivre la rédaction. La plupart de mes Amis de la première heure se racontant, ou devant àt raconter, j'ai senti que mes n'otes feraient double emploi et, qui pis est, que le lecteur parfois douterait de la véracité de l'un et de l'autre narrateurs. Qu'importe si la vraie physionomie des grands artistes est un peu faussée par leur complaisante industriè ? De la correspondance d'un Marcel Proust finissent par ressortir des traits correctifs de la figure angélique que ses admirateurs ont, dès sa mort, patinée comme la copie d'un retàble, plein d'àiles et d'auréoles dorées. Barrès vagabonda, de sa Lorraine à Grenade, du Palais-Bourbon aUx rives dé l'Orônte, afin de modeler sa légende sur un type idéal ; SainteBeuve aura toujours tort de s'attaquer, dans ses écrits posthumes, à la figure d'un Chateaubriand. Laissons à Kronos le soin d'écailler le bois peint dont sont faites nos idoles.

Avec André Gide, du moins, vous aurez une vérité : la plus brutale. Dans Si le grain ne meurt, Gide coupe l'herbe sous le pied de ses historiographes, prévient les accusations dont il pourrait être l'objet. Pourtant, il a écrit qu'il avait trop à dire de son peintre ; et s'il annonce le portrait de celui-ci (ce qui m'inspire grand'peur !), combien, en retour, aurais-je à dire de mon vieil ami, fidèle en son commerce a la fois et insaisissable, invisible,

même quand, installé pour des semaines à quelques mètres de moi, ma concierge me confie qu'il passe furtivement devant ma porte, et n'entre que si... ? Mais si quoi ? voilà le hic. Peut-on savoir les motifs qu'ont les mystérieux de disparaître soudain de notre horizon ? L'alibi est un art, il ne sied guère de s'y laisser prendre en défaut. Je sais des cryptomaniaques tout platoniques ; mais la plupart des mystérieux ne sont point si désintéressés. Quel besoin de s'affubler d'un masque (se demandent les innocents) pour glisser une lettre à la poste ?

Naguère, à propos de tels amis, on se perdait en conjectures sur des actions qu'eux-mêmes, aujourd'hui, divulguent en leurs livres. Gide, le plus romantique des mystérieux, mais le plus honnête des écrivains, édifiait un temple à pilastres et à fronton classiques pour y loger, en guise de textes sacrés, ses autobiographies très intimes, et jusqu'à des recueils de faits divers, chargés de sens pour les esprits qu'il a conquis. Entre tous les « mystérieux », le plus impénétrable est celui qui semble travailler contre ses propres intérêts pour la postérité. Le tabernacle magnifique que Gide cisèle, en y ajoutant d'année en année une pierre précieuse, s'il le voulait si pur de style, c'est avec le propos ferme d'y déposer la somme des vérités recueillies au cours de son existence méthodique et capricieuse, errante et égocentrique. Malheur à qui espérerait prendre en défaut cet Ulysse. Rien du hasard, en son Odyssée.

Mais il ne s'agit point ici de l'œuvre « romancée »: de ce mémorialiste-moraliste — quoique, même en des narrations et des poèmes d'où vous le croyiez absent, il fasse de son personnage le centre de sa composition. Ce trait, objectera-t-on, est commun à tous les grands créateurs. En sont-ils toujours aussi conscients que Gide ? Romancier, son invention est ralentie par l'obsession des fins qu'il poursuit : accuser sa personnalité, se « réaliser » d'abord. Mais les répercussions sur ses lecteurs sont infinies... Le pasteur de la Symphonie pastorale n'aura pas troublé la seule petite aveugle qui l'adorait, soumise et sans défense. Gide se « réalise » dans les autres, aussi. Mais il les atteint par des chemins ombreux et contournés.

Je proposerais en exemple de la méthode gidienne les petits volumes parus de Si le grain ne meurt. Cette fois, ce sont de vrais Mémoires. Jusqu'au milieu du dernier tome, l'auteur s'entraîne ; il fait des gammes, pose des accords dans plusieurs tons, hésite avant d'exécuter le morceau de bravoure. Selon son expression, ce sont les « bagatelles de la porte ». Raconter son enfance, sa jeunesse, qui donc n'a tenté de le faire au seuil de la vieillesse ? Presque tous les souvenirs de cette nature abondent en tableaux piquants, mais je gagerais que rarement ces réminiscences sont aussi peu déformées que celles de Gide. S'il louvoie, grappille de-ci delà, c'est que la matière est trop riche : quels épisodes présentera-t-il ? Le choix en semble déterminé fatalement

par une idée qui éclatera peu avant la fin de l'ouvrage, quand Gide sera in médias res. Alors les scènes à faire assumeront une importance qui dépassera en valeur le témoignage d'un individu. Mais mieux vaudrait comparer Gide à un organiste. Les motifs de ses fugues à la Bach sont tous apparentés, jusqu'à la strette finale.

Un ami anglais d'Oscar Wilde et de lord Alfred Douglas, qui venait de lire Si le grain ne meurt, déclarait que la figure de ces deux hommes extraordinaires y revivait, en ses moindres détails, avec une vérité si implacable qu'il en restait confondu, Or, chaque fois que Gide dépeint une personne que nous avons connue, rapporte des faits qui se sont déroulés sous nos yeux, toutes ses touches sont si justes, chaque jugement semble si impartial que la suite de ses Mémoires inspire la terreur à quiconque doit être analysé par lui. L'intelligence est redoutable quand elle s'applique à toutes choses avec une telle force, avec autant de précision. Entre tant d'hommes intelligents que j'ai connus, Gide reste le plus surprenant à mon sens, avec Paul Valéry, parce que capables, tous deux, à la fois de s'élever aux hautes sphères de la spéculation et de s'intéresser aux valeurs les plus humaines.

Reportons-nous à l'Auteuil des ans d'exaltation comprimée : 1888-1900. Eagerness ; Glamour : mots presque intraduisibles en français. Eagerness serait une appétence spirituelle et physique, un éréthisme

multiforme du sujet, qui le porte la fois vers tous les objets de la connaissance et de la volupté. Glamour est sans équivalent en notre langue. Nos lexiques donnent : magie ; les dictionnaires anglais : influence de quelque phantasme sur notre vision, qui nous fait ressentir des émotions sans rapport avec les images qu'enregistre notre rétine. Déformation toute subjective, lyrique du monde extérieur, mais qui n'est pas l'état du seul poète mais de tout être vibrant intérieurement.

Tout nous paraissait étonnant, cher André Gide, surtout ce que prennent pour naturel — n'est-ce pas? — les autres mortels. Les enfants peuvent être divisés en deux classes, et les adultes aussi : ceux qui admirent, voient partout le miracle, et ceux qui n'aperçoivent que le fait. Ce matin, les cloches, après la messe du samedi saint, percent la nuée de notre triste ciel cauchois. Des huit petites filles du jardinier, deux, haletantes, deux « Alice in Wonderland », se demandent si les pieuses voyageuses rapportent de Rome des œufs en chocolat. Les deux Alice s'apprêtent à les dénicher sous les laitues fraîches ; elles n'oseront les ouvrir. Les autres sœurs savent : « Mes surprises comestibles viennent de chez le confiseur ; on les croquera après le déjeuner ». Le soleil happe la brume, déploie des aunes de velours bleu sur les squelettes des hêtraies où s'accrochent des touffes de vert acide.

Quelques « bouquets de la mariée » éclosent le long des murailles, aux candélabres des arbres â fruits.

Dans le même instant, le fermier bat le grain" de mars sous le même ciel d'apothéose pascale, suppute les profits qu'il tirera de sa culture. Les cloches de l'église, les entend-il ? Chaque année, à peine remarque-t-il qu'elles se taisent durant deux fois vingt-quatre heures pour célébrer le mystère de la

Mort et de la Résurrection. Rares sont ceux, ainsi que vous, André, qui gardent jusqu'à la maturité l'eagerness de Peter Pan et d'Alice et le sens des réalités comme un paysan normand.

A ces deux dispositions qu'on croirait antinomiques, vous en associez une autre : le sens du comique. Gide humoriste sera un jour étudié par ses admirateurs. Comme avec Maurice Barrès (qui s'est voulu si grave), j'aurai beaucoup ri dans mes entretiens avec Gide. Qui donc osera faire un florilège des pages ironiques, bouffonnes de ces deux maîtres écrivains ? De Paludes aux Faux-Monnayeurs, il y aurait à glaner. C'est cette humeur-là que Gide tâchait à cacher, du temps qu'il posait pour moi en jeune Amiel, dans le cabinet de toilette vert. Depuis lors, il s'est revanché du Gide qui s'imposait des punitions, et de ceux qui l'eussent voulu plus craintif encore du doigt de Dieu. En ces jours lointains de cuisants scrupules, perçait déjà le Titan désenchaîné ; Prométhée offrait son flanc au bec de l'oiseau, d'un geste plein de décence, sous sa pèlerine de jeune lévite ; et la complaisance avec laquelle il s'exposait à cette torture trahissait une soif de voluptés rares.

Combien nous aimions de nous raconter, mon cher André Gide ! La similitude de nos rapports avec nos parents et les gens de leur milieu, un frappant synchronisme en nos actes décisifs, comme le parallélisme de nos deux jeunesses, nous préparaient des liens nicins fragiles que je n'eusse craint, à certaines heures; car notre eagerness commune, une insatiable curiosité du lendemain la formait dans l'inquiétude et les difficultés. A peine l'André

Walter de la rue de Commaille m'avait-il murmuré quelques demi-confidences coupées par l'exercice de la restriction mentale, que, devinant son dessein, je me jurais d'en accepter toutes les conséquences, d'un cœur amical, fervent pour l'artiste admirable en lequel je croyais. Nul doute que j'allais assister aux phases diverses d'un phénomène si exceptionnel que je ne bougerais plus de mon poste de témoin. L'adolescence d'un André Gide, la jeunesse d'un Maurice Barrès, quel spectacle, quelle école ! Que d'embûches alliciantes pour un jeune écrivain, ou un jeune peintre, à cette heure de « décadence » affichée, quand se perdaient le respect de la technique, la compréhension des grands styles, et s'installait le mépris des traditions !

Ce qu'à mon gré, Gide, vous n'avez pas assez fait ressortir dans vos Mémoires, serait l'affreuse artisterie, le faux bon goût qui régnaient chez certains artistes en vogue et dans le monde qui faisait l'opinion, à l'époque où nous nous rencontrâmes, vous l'isolé, moi victime des gens qu'un débutant doit

éviter. Il est merveilleux que la peur de vous tromper sur l' « importance » (le mot importance était sur toutes les lèvres) d'une nouveauté — homme ou objet d'art — n'ait pas influencé votre style. Pourtant, musicien, votre défiance à l'égard de Wagner allait au rebours de la mode. Au vrai, rien de ce qui se créait, alors, autour de nous, ne vous satisfaisait ; vous méprisiez trop certains ouvrages, si trop aussi vous en admiriez d'autres, qu'aujourd'hui vous semblez avoir remis à leur juste place. Où en êtesvous avec Fromentin ? Vous ai-je avoué, jadis, que votre figure se confondait parfois, un peu trop à mon gré, avec celle de Dominique, dont m'éloignait une aversion toute particulière ? Ceci exigerait de trop longs commentaires. Au bref, l'ambiante fromentine m'évoque encore l'ennui, une somnolence domestique, rurale, une prudence qui m'était, qui vous était trop familière et contre quoi nous nous rebellions. Ensuite, considérant le parti que vous tiriez de vos lectures austères, j'ai mieux compris votre partialité à l'égard de Dominique. Quant à l'orientalisme de Fromentin, nous savons les explosifs que contenaient, à votre intention, ses cassolettes aux parfums amortis.

« N'attire paàsur une particularité que tu crois te reconnaître l'attention de tes parents défauts et hérites, lais§e-nous les dépoiivriF gji toi », écrivait, lit\*

père, du fond de sa province, à son fils trop enclin à la confession, mais fort gourmand d'entendre approuver ses actions les moins défendables. Ce jeune niais — inutile de le dire — se vouerait à la littérature. Il mourut sans qu'on ait pu savoir s'il aurait eu du talent ; ce Lafcadio trop impatient tourna contre sa tempe une arme homicide, au lieu de. précipiter, hors du wagon où il voyageait en famille, son vénérable géniteur, ainsi que projetait de faire notre désespéré d'art, abonné à la N. R. F. En fait foi son journal intime, découvert parmi d'autres papiers. Les Caves du Vatican avaient failli faire, par choc en retour, un parricide !

N'en concevez pas trop d'orgueil, cher ami. Vous êtes un maître, un zélateur, un propagandiste nés. Même sous le casque colonial de l'économiste, du prospecteur, du zoologiste, du missionnaire, vous restez l'homme de la Porte étroite, de l'Immoraliste, de l'Enfant prodigue, des Nourritures terrestres et de Prétextes. Honnis soient le pittoresque et la bimbeloterie romantiques 1 Voici une poésie très moderne : celle du Guide Michelin ; vous la chantez sous le grand ciel biblique. Vos carnets sont admirables par le mépris des vains artifices et l'ampleur de vofre information. Les routes de l'Orient, l'Afrique du Nord ou l'équatoriale, vous les parcourez, églogues de Virgile en poche, et bien d'autres classiques aussi. Mais devant nul mystère humain ne restant sans que vous y essayiez vos clés, yçus épluchez les journaux avec le même soin que Jç

Littré ou les saints Evangiles. Vos tiroirs sont pleins de fiches qu'on croirait estampillées par Bertillon. Juré, en cour d'assises, vous exultez de lyrisme, aussi bien qu'à l'approche d'un soukh arabe ou d'une ferme cauchoise. Tout vous est aliment.

Nourritures 1

Je m'attends à vous, nourritures 1

Ma faim ne se posera pas à mi-route,

Elle ne se taira que satisfaite ;

Des morales n'en sauraient venir à bout

Et de privations, je n'ai jamais su nourrir que mon [âme.

Satisfactions / je vous cherche,

Vous êtes belles comme les aurores d'été.

Nathanaël, je te raconterai les plus beaux jardins que j'ai vus 1

Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur 1 1

Je me suis fait rôdeur pour pouvoir frôler tout ce qui rôde, je me suis pris de tendresse pour ce qui ne sait où se chauffer, et j'ai passionnément aimé tout ce qui vagabonde.

Gide, vous ne m'avez pas convié, le jour que vous présentiez aux artistes de Paris votre film du Congo. Des spectateurs qui m'en ont rendu compte pré-

tendent que le prestige de votre nom faillit changer un « documentaire » de propagande patriotique en un ouvrage d'un sens tout autre. Plus d'un invité aurait poussé du coude son voisin, au passage de certains épisodes « tournés » par l'explorateur que vous êtes devenu ; et ce film éducatif serait doublé d'intentions, imperceptibles d'ailleurs aux non-initiés. J'eusse protesté contre ces insinuations tendancieuses, malgré ce que je viens de dire de vos écrits.

Serait-il aboli, le temps où des êtres candides, des âmes pieuses recommandaient à leurs nièces la lecture de vos romans chrétiens ? Vous leur apparaissiez comme un guide grave, au seuil de la vie ; au sein de votre famille, vous êtes encore celui à qui l'on doit s'en remettre avant de se décider en toute occasion délicate. Ce caractère de chef, de directeur de conscience, reste un des plus saillants chez vous, pour qui vous connaît de longue date ; l'empire que vous gardez sur tant d'esprits, je me refuse à l'envisager comme certains voudraient nous le faire voir. J'y discerne non seulement l'autorité de votre intelligence — à laquelle il faut toujours revenir — mais de votre raison. Raisonnable, vous l'êtes, et l'un des cerveaux les mieux équilibrés que j'aie mis à l'épreuve depuis que j'observe mes semblables. Raisonnable donc, et au risque d'employer un mot devenu trop fruste d'avoir servi à désigner tout le contraire de ce à quoi on l'applique, j'ajouterai : sincère, et follement courageux. Car votre loyauté

de penseur vous expose à choisir, entre plusieurs issues, la plus périlleuse. N'est-ce pas ainsi que vous occupez cette belle position d'homme de lettres, d'où rien ne vous délogera ? La noble, la magnifique tenue de votre œuvre devrait témoigner à d'acerbes critiques de la hauteur de vos vues. Opiniâtre à ignorer les honneurs, ayant dès votre adolescence répudié les consécrations flatteuses, vous ne vous adressez ni à la foule, ni à une prétendue élite dont l'esprit est celui de la foule, sans en avoir la naïveté.

Mais quoi ? La publication sous le manteau de tels d'entre vos livres, dont il faut se ruiner pour acquérir un exemplaire, n'empêche pas que les demicultivés ne tardent point à savoir qu'un mince opuscule a paru, puis à croire qu'ils savent ce qu'il y a dedans. Avant vous, Degas, Gustave Moreau ont chéri la politique du mystère ; plus ils se claquemuraient, cachaient leurs toiles, plus s'affermissait leur influence sur disciples et amateurs. On les taxa d'hypocrisie. Etait-ce manœuvre d'une suprême habileté ? Mais celle d'un peintre est plus aisée que la tactique d'un auteur. A moins de ne rien publier du tout, l'écrivain appartient à ce vulgum pecus qu'il méprise ou feint d'ignorer ; il n'est plus de livres qu'un curieux ne se procure s'il en grille d'envie. On les emprunte et ne les rend pas. Ma bibliothèque s'est vidée peu à peu, du côté où je range les vôtres.

Le dilemme ,Igi~ çehii-ci pour yQusr Qjçjf ; -Oe-

truire votre œuvre, comme ce neurologue trop philanthrope qui, avant de mourir, brûla ses rapports médicaux, par souci de la quiétude de ses concitoyens ; ou bien briser les vitres, pour aller jusqu'au bout de votre mission. Sans confiance dans le devenir des œuvres posthumes, vous deviez à vousmême d'être votre propre exécuteur testamentaire, quitte à blesser des cœurs honnêtes que vous aimez bien plus que les pervers. Ce principe une fois adnlis, après de rudes corps-à-corps de vos deux moi, ce qui rachèterait, selon vous, la coulpe du moi victorieux, serait l'ardeur, la continuité, l'insistance de l'avocat dans sa plaidoirie, les preuves répétées de sa conviction, de son abnégation, en ce siècle de brigue et de compromis. Inclinons-nous en silence, quand vous combinez pour vous-même une de ces « situations critiques » que vous préparez parfois pour autrui, en psychologue subtil. Je ne jurerais pas devant le Crucifix que vous n'en tiriez un certain plaisir... que je n'appellerai pas morbide, car il n'est rien de tel en vous.

Quand vous sollicitez les textes sacrés dans le sens de vos désirs, je laisse à d'autres plus savants que moi le soin de dénoncer le sacrilège, mais je tremble en supputait ce que cette « stylisation » porte en soi d'épineux. Pardon ! Après avoir lu ces lignes manuscrites, vous m'avez dit : « Au contraire, je ne trouve dans les textes sacrés que ma propre condamnation. » Je maintiens qu'on préfère

Jp a tempo » biblique dont vos livres pnj; le rythme,

à votre exégèse. Quant à moi, je préfère toujours le dernier paru de vos ouvrages, parce que j'y fais une découverte nouvelle. Un homme, s'il déborde ainsi que vous de sève, et de cette appétence qui nous ramènera, quoi qu'il arrive, l'un vers l'autre, rien ne saurait le limiter ; le tout est, brisant les entraves de la convention, d'avoir quelque chose à dire, et non de s'abandonner à une récréation d'esthète. Un diabolique problème nous est posé par vous. A l'imposer, vous avez réussi, comme en jouant à qui perd gagne. Ceux qui suivirent depuis quarante ans vos exercices icariens ne pouvaient douter de votre souplesse et de vos forces, ô voltigeur dont j'ai peint des portraits à plusieurs tournants de. sa piste. Je les compare les unes aux autres, ces images déconcertantes. Le garçon soidisant souffreteux et débile dont j'ai toujours pensé qu'il nous enterrerait, peu à peu « s'athlétise », comme parlent nos sportifs ; plus de foulard, plus de tricots, plus de mitaines aux poignets. Seule la crainte des courants d'air persiste, si la maison où ils se font sentir est ennuyeuse. Quand exécuterezvous dans la salle Erard un récital dédié à Chopin, devant mille personnes, ultime victoire de la volonté sur votre modestie ? Votre talent de virtuose, je n'ai pu en juger qu'une fois, cher André ; cinq minutes, pas plus ! quoique vous ayez dérobé à la littérature des journées entières, pour étudier le piano.

Votre carrière d'artiste aura été un pugilat pathétique pour atteindre la perfection, un progrès inces-

sant vers la maîtrise de la technique. Entendez ce mot dans son sens le plus général. À l'opposé de l'art d'écrire et de jouer du piano, si la maîtrise de' la vie a sa technique, celle-là ne s'apprend pas en restant au coin du feu.

Je retrouve dans une revue « d'avant-garde » un article déjà ancien sur la part que prennent l'instinct, la volonté, l'esprit critique dans l'élaboration de vos œuvres. Votre écriture était comparée aux styles d'Anatole France et d'Abel Hermant pour leur néo-classicisme. Et la palme vous était décernée, André Gide, à cause des « idées » originales que vous semez, et pour l'instinct que nulle règle d'esthétique n'étouffe. Le seul péril serait pour vous, orfèvre, de buriner avec le plus d'amour les cassettes les moins capables de contenir ces « idées » qui vous appartiennent en propre : en parlant ainsi je songe à l'Afrique centrale.

4e comble de l'art d'écrire — nous n'en apercevons pas l'équivalent en peinture — est cette aisance désinvolte, dont vos ouvrages témoignent de plus en plus, du maître ouvrier, qui loin d'être embarrassé par le passage d'un ton à un autre, du langage courant au plus surveillé, les amalgame dans une pâte dont les ingrédients cessent d'être reconnaissables.

Il est, sans doute, des sujets qu'un artiste s'avoue incapable de rajuster, même si la première leçon a cessé de le satisfaire. L'instinct, sur quoi les jeunes artistes ont trop misé récemment, vous l'avez, mais

avec des formes qui font tout accepter par ceuxlà mêmes qui se cabrèrent d'abord. Pourquoi n'avezvous jamais récrit les Cahiers d'André IValter? Vous y aviez songé. L'incomparable essayiste, qui, jusque dans ses Faux-Monnayeurs, renouvelle la formule du roman, le Gide de Prétexte, d'Incidences et du Journal d'Edouard me fait songer à ces compositeurs qui savent réorchestrer une partition et lui donner plus de richesse. Comme à vous-même, pas une page de vous ne nous est indifférente.

Gide 1 le portraitiste de vos avatars, souhaite que vous lui accordiez encore beaucoup de séances. Jeune homme imberbe dans le complet de cheviote, Gaulois à la moustache de Vercingétorix, voyageur sous le chapeau de velours noir, vos yeux sont les mêmes; je me suis accoutumé à ce qu'ils me scrutent, comme je persisterai à les interroger.

GEORGE MOORE

GEORGE MOORE — (« G. M. »)

C'est un métier que de faire un livre.

LA BRUYÈRE.

Il est sans doute paradoxal de dire que

Racine aurait changé le caractère de Phèdre si la beauté d'un vers l'eût exigé. Mais ce que l'on peut dire sans tirer à soi, c'est que l'exigence du vers a inspiré, dicté presque à Racine certaines de ses notations les plus subtiles...

ANDRÉ GIDB.

George Moore est l'Homme de lettres. Il n'aura vécu que pour écrire en perfection. Un tel idéal peut imposer à un Anglais homme du monde plus de sacrifices, plus de ruptures avec son entourage naturel qu'à un Français de même classe sociale. Il a tout subordonné à son rêve d'artiste. Il en est récompensé dans sa vieillesse.

Son père était un gentleman catholique tout dévoué aux sports, éleveur de chevaux de course, dans le domaine ancestral qu'il possédait en Irlande. Que George ait monté des pur sang à l'entraînement,

suivi des chasses à courre, nous étonne. Peut-être l'avons-nous trop vu près du feu, en pantoufles, lourd, maladroit à ouvrir une porte, ankylosé par son opiniâtre sédentarité. Mais ces images de « G. M. 1 » que ses lecteurs jugeront triviales, sont très chères à ses amis. Qui de nous n'a résisté :à reconnaître les talents d'un jeune cousin qu'il a vu épeler l'alphabet? Ce n'est point mon cas en ce qui touche à Moore, puisqu'il était déjà un auteur imprimé, un Parisien très répandu, alors que j'allais encore au collège. Mais nous avons été si amis, depuis si longtemps, que ma vision de lui a quelque risque d'être faussée par l'habitude. Puisse cet essai ne pas choquer les lecteurs de ses admirables ouvrages.

Je savais, avant d'avoir vu son portrait macabre d'environ 1880, le Noyé repêché, que Moore était un dandy des Batignolles. Quand Manet exposa son fameux pastel, le modèle partagea avec son peintre les injures du public. Cela, un portrait ? C'est une caricature : cheveux roses, couleur de sucre d'orge, mèches en stalactites, yeux pâles qui ne marquent pas dans la face pâle. Moore porte le col haut, rabattu aux coins, la lavallière comme son peintre, et une moue de maussaderie enfantine qui met en liesse ceux qui n'identifient pas le curieux personnage. J'ai tant entendu citer ses mots, on parlait si Souvent de lui dans nos familles, qu'il ne me sou-

i. Nous emploierons souvent cette abréviation par laquelle on désigne universellement George Moore en Angleterre,

vient plus de notre première rencontre. Où eut-elle lieu ? Ce ne fut pas à l'atelier de Manet, comme on l'a cru ; plutôt chez Gervex, avec Helleu et Ary Renan, ou bien encore à l'hôtel Dieudonné's, à Londres, où nous débarquions en bande au printemps ? En Angleterre comme à Paris, ces aimables garçons couraient après les femmes. Moore s'était amouraché d'une élégante Roumaine que tous voulaient faire poser, Manet comme Boldini et Helleu. Il veillait sur sa Belle, et choisissait les artistes les mieux capables de rendre ses charmes par le pinceau. Il était critique d'art et délateur des impressionnistes.

En sortant d'une redoute costumée où Cernuschi avait convié cinq cents personnes, un Pierrot en costume de satin, un gros bouquet de roses fanées dans le manchon que formaient ses vastes manches, faisait une scène au concierge. Celui-ci s'écria : « Milord n'a donc pas son maille cotch ? » Le soleil brillait déjà. Le boulevard Malesherbes était vide ; les fiacres manquaient. Je montais et redescendais le boulevard à la recherche d'un véhicule, parmi les Colombines à la jupe froissée, les débardeurs, les Napolitains et les tziganes défardés, dépeignés. Sur un banc, comme frappé par le destin, notre Pierrot serrait de plus en plus tristement son bouquet de roses contre son cœur. Charles Ephrussi, voisin de Cernuschi, un Ephrussi en robe de mage, s'écria : « C'est George Moore ! ramenons-le chez moi, nous prendrons le thé, » Mais milord Pierrot

demeura sur son banc, aux aguets, espérant sans doute que la Dogaresse ou la Cléopâtre de ses pensées viendrait à son secours dans une barque pavoisée... Il ne nous a pas dit si elle l'avait ramené, fûtce en fiacre.

Ensuite « G. M. » me reçoit à Londres, successivement dans deux garçonnières du Temple, l'une dans la partie à l'est du Strand, oasis de verdure, de gazons dévalant vers l'embankment de la Tamise : l'autre, au nord du Strand. Il vient de publier The Modern Lover, ouvrage qui, je ne sais pourquoi, s'associe en ma mémoire au Rolla de Gervex : un jeune homme en corps de chemise, près d'une fenêtre à rideaux blancs, contemple un lit défait où repose un joli corps de fille endormie.

On menait grand train, les nuits du samedi au dimanche, à chaque étage des bâtiments revêtus de lierre et de vigne vierge, qu'occupaient des centaines de bachelors (célibataires). Le jour, les vastes cours, les jardins grillagés autour des monuments vénérables du Temple, de Lincoln's Inn field, sont paisibles comme les majestueuses cours de collège à Oxford et à Cambridge. On s'y croit hors de Londres, le décor vous dispose à la méditation. Des arbres drus filtrent la lumière, les rais de soleil sèment de taches blanches les gazons, la buée répandue dans l'atmosphère bleuâtre pénètre dans les modestes logemerts où avocats, journalistes, écri-

vains, pour un modique loyer, trouvaient jadis à se caser. C'est là que George Moore a dû rédiger les Confessions d'un jeune Anglais, parues en anglais, et presque en même temps en français à la Revue Indépendante (1886) ; histoires d'un passé déjà long, puisqu'au lendemain de la guerre de 1870-1871 Moore avait étudié la peinture chez nous, à l'Académie Jullian.

Car, peintre, il a failli l'être. Il habitait l'hôtel de Russie, rue Drouot. Parlant à peine notre langue, nous raconte-t-il, ce fut un hasard de voisinage, à la table d'hôte, qui le mit bientôt en rapports avec Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Banville, Zola et Catulle Mendès. Etait-il parisien ! Longtemps, je fus incapable de prendre mon ami George au sérieux comme auteur anglais, tant il me semblait sous l'influence de Zola, des Goncourt, de Huysmans : de Paris. Je ne me rendis compte que plus tard de sa vraie nationalité, de son talent d'écrivain, quand je m'initiai par d'abondantes lectures à la prose anglaise ; alors, seulement, je m'aperçus que son humour était d'un Irlandais, celui des conteurs du xviie siècle, Swift et Sterne entre autres, et que Moore était leur égal.

Ce sont encore ses ouvrages d'inspiration française et irlandaise, pleins de spontanéité et de fantaisie, que je préfère, disons pourquoi sans ambages. Les Mémoires de ma vie morte (1904) lui sont inspirés par les souvenirs de la vie vagabonde qu'il mena. Il n'a pas encore coupé le « cordon ombi-

lical » qui rattache l'auteur à son oeuvre ; la matière qu'il traite n'a pas le caractère fortuit de ces œuvres d'art qu'un homme habile, au lieu d'obéir à un besoin en les exécutant, compose après avoir hésité entre plusieurs sujets.

Le critique et l'essayiste ne pouvaient qu'être admirés. Modern. Painting, Impressions and Opinions, Avowals, sont d'étincelantes conversations écrites ; or les propos de « G. M. », surtout quand un interlocuteur tel que Tonks, Walter Sickert, Yeats, ou sir Edmund Gosse les suscite, ils nous enchantent. Le paradoxe, la malice, sinon la méchanceté, y abondent, qui agaçaient autrefois André Gide et lui faisaient dire, après une visite chez Moore : « On ne peut plus ! Tous ceux qu'on estime, il les dénigre comme par gageure ! » Vers 1885, j'avais l'heur d'être consulté et approuvé par Moore presque sans réserve ; nous avions les mêmes cultes : Corot, Manet, les impressionnistes. Si ses admirations manquaient d'éclectisme, il ne les a pas reniées en vieillissant ; il n'a cessé de les proclamer avec une insistance bien connue de ses intimes : Tourguéneff, Corot, Manet, Berthe Morisot, quelques autres peintres et écrivains qu'il découvrit peu à peu en se documentant pour ses livres, la Bible, pour le Brook Kerith, et des auteurs du moyen âge pour Héloïse et Abélard. Ces ouvrages furent des révélations tardives pour le romancier naturaliste d'Esther Waters (1894), que nous avions vu si peu curieux du passé, trop requis par le présent.

Il croyait alors retrouver un peu de Paris, au Café Royal de Regent Street et au Dieudonné's. C'était l'époque où Dujardin publiait les Confessions d'un jeune Anglais. Elles me sont dédiées. La reliure du volume cartonné est la reproduction d'une lithographie que j'avais dessinée pour la Revue Indépendante : une jeune fille en jupe de mousseline à pois, un genou sur une chaise de liberty, tend le bras vers un bec de gaz qu'elle allume. Plus vraisemblablement qu'un symbole, il faudrait voir là l'ingénu plaisir de représenter Marie Renard habillée d'une robe de Berthe Morisot. La mousseline faisait moderne alors. Moore écrivait A drama in muslin, dont le frontispice allait être une autre lithographie de moi, des jeunes filles en mousseline dans un jardin — les mousselines chères à Laforgue — jouant au croquet, et au fond, un château de rêve. Ce fort joli livre fut suivi d'une série d'autres ; Moore n'a pas à les renier, quoique si The Mummer's wife (La Femme du cabotin), Esther Waters, Sister Theresa, E-vclyn Innes (1901) font vivre des héros anglais, la formule en soit encore trop soumise aux disciplines du réalisme ; esthétique trop simpliste pour l'esprit complexe qui, après tant de labeur et de réflexion, nous donnera ce chef-d'œuvre de poésie : The Lake (1905). Les progrès du styliste, au cours de cinquante années si fertiles, confondent les témoins de sa longue existence —- et d'autant plus que Moore a conservé sa candeur, m'assure-t-on, (puisque, hélas, je ne sais pour quelle raison ab-

surde1 il me boude depuis la guerre), une fraîcheur bien surprenante chez l'ancien dandy des Batignolles, le Modern Lover, l'amant d'Orelay.

Trop de choses pour que je les énumère — c'était plutôt une atmosphère ambiante, que des oeuvres et des individualités — appelaient de l'autre côté de la Manche les peintres français naïfs de nos académies. Nous ignorions les Reynolds, les Gainsborough, la National Gallery, le British Muséum. En effet, un voyage à Londres; y eût-on songé auparavant, à moins d'avoir quelque motif de l'ordre business ? Mais chez les miens, les relations d'outre-mer dataient de loin ; nous y avions des cousins. Appelé par Gounod et madame Weldon, par des congrès scientifiques ou des consultations d'aliénation mentale, mon père prenait le bateau. Il m'emmenait. J'étais ravi. Aussi passais-je pour un anglomane.

Si bien que certains de mes aînés m'élurent comme chef de leur caravane d'artistes, après la fermeture du Salon. Ils restaient pendant une quinzaine à l'hôtel français de Ryder Street. Cette pension de famille était tenue par une madame Beuzelin, sœur de la plantureuse méridionale madame

i. Voir, à l'appendice, page 277, la « Lettre ouverte à George

Moore », extraite des Cahiers d'un Art Me.

Dieudonné ; maison peu aérée, privée de salle de bains, qui sentait la sauce dite « espagnole », et le cancrelat. Mais George Moore, Théodore Duret y parlaient peinture et mes compatriotes pouvaient s'y faire comprendre des serviteurs suisses, à l'habit taché de graisse, et des bonnes basquaises. Pablo Sarasate s'exerçait sur le violon dans son salon du premier étage; les Coquelin, des actrices de chez nous répétaient leurs rôles. La cave était célèbre. D'autres voluptés encore y retenaient mes compagnons. Parfois, je pouvais me libérer d'eux en les confiant à Duret, au salace « G. M. », à la complaisante madame Beuzelin, qui leur procurait des détectives pour leurs, escapades nocturnes. Les policiers les pilotaient dans les bouges, les fumeries d'opium, les rues sinistres que décrivait Morrison. (Qui donc lit encore The Hole in the Wall Street, et autres romans de Whitechapel ?) Morrison, expert en estampes japonaises, collectionneur, est trop oublié aujourd'hui, quoique la bibliothèque Tauchnitz ait répandu ses œuvres sur tout le continent. Nous avions tous lu le Londres de Francis Wey, illustré par Gustave Doré, édité chez Hachette ; ce cadeau d'étrennes traînait encore sur les tables de nos familles ; et mes camarades croyaient, en débarquant à la gare de Charing Cross, que le soir même ils souperaient aux Docks avec des filles. Les divertissements dans les quartiers élégants de l'Ouest eussent été pour eux sans piment.

Un soir de juin, Moore m'invita avec des dames

charmantes— l'une s'appelait Yolanthy ; c'était sans doute au temps de Patience, de Sullivan. En dépit des reproches de ma troupe d'énergumènes, je m'étais esquinté pour rejoindre George. Un des plus longs jours de la mi-juin baignait dans une lumière nordique les baraquements blancs, les arbres d'un parc d'exposition coloniale. On dînait sur une terrasse, les uniformes vermillon des orchestres de Guards, les oriflammes multicolores aux mâts, les touffes de rhododendrons et d'azalées « piquaient » de roses et de rouges — comme écrit Goncourt — le vert-bleu des gazons ; c'était un Claude Monet ! Bientôt, le jour déclinant, la buée, la poussière brûlante atténuant les couleurs : « Cela devient un

Whistler », me dit Moore qui, à cette époque-là, me lisait souvent sa critique d'art. John Sargent, solitaire, fumait des cigares, nerveux, clignant des yeux, bégayant : Moore, c'était l'ennemi, comme Whistler et Sickert. Des lanternes s'allumèrent, un prodigieux feu d'artifice embrasa ce cirque de pavillons, de galeries victoriennes. Sargent ne se lassait pas de me demander pourquoi je n'avais pas amené Helleu, le seul, dit-il, qui aurait pu rendre cette scène. Moore s'emporta : Helleu ? Why ? Monet luimême aurait trouvé cela un bad subject. Les bons sujets, et les mauvais, Moore y croyait, en peinture comme en littérature. A part Whistler, Sickert et Steer, son pays n'avait plus de peintres, à l'en croire !

Moore se mettait en colère, quand je m'exaltais

au spectacle do Londres. Soirées de juin, matinées de mai mouillées, aubépines et fleurs de marronnier formant un dôme au-dessus du hansom qui file dans les avenues de;;" St John's Wood, de Hampstead Heath, de Richmond ! Moore observait en grinchant : « Tissot a fait cela, ce fichu peintre ! Mànet peignait à Argenteuil, restez chez vous, comme Dègas... »

Malgré ce judicieux avertissement, nous prenions des modèles anglais ; Ilelleu, Ary Renan tâchaient d'apercevoir la belle amie que Tissot cachait dans sa villa de St John's Wood. C'était le quartier des artistes et des improprieties ou femmes galantes, mais hautement respectables d'allure, qui tenaient alors l'emploi de nos cocottes chic. Le voisin de Tissot était Alma-Tadema, R. A., associé des Instituts et des. Académies du monde entier. Ce Hollandais, tout poils roux, cordialité, jovialité à l'allemande, gardait un Livre d'or pour des visiteurs mondiaux, dans sa maison dutch-pompéienne-égyptienne, où Júachim et Coquelin se faisaient entendre. Je retrouve, en feuilletant un Graphie de 1886, une gravure sur bois : Type of Beauty, amalgame de traits empruntés à ceux des miss Tadema, aux vases antiques du British Muséum. Moins stylisées et plus fines que le Type of Beauty de lord Leighton, moins étranges que les Damoiselles goitreuses de D.-G. Rossetti, les figures de sir Lawrence Alma-Taderna troublaient les nuits d'Helleu à l'hôtel Dieudonné : il les voulait déshabiller... Le

critique d'art G. Moore trépignait d'impatience et de colère ; mais il nous accompagnait, dans l'espoir de voir ces femmes désirables.

J'ai relu, en Angleterre, ce passage des Mémoires d'outre-tombe où notre ambassadeur romantique évoque ses promenades solitaires aux jardins de Kensington, tableaux qui semblent d'hier. Les temps révolus, c'est à Londres que je les mesure avec le plus d'étonnement. Les belles maisons georgiennes de Regent Street ne sont plus. Le Café Royal ressemble à un restaurant de New-York.

Petit enfant, j'avais vu dans sa nouveauté le Mémorial du Prince consort. Gounod, réfugié à Londres, fit entendre en 1871, à l'Albert Hall, son oratorio Gallia : Lamentations de la France envahie.

Avec ma compagne, Jeanne Gounod, j'essuyai les plâtres du monument inachevé ; elle grimpait sur les échafaudages, derrière les orgues que tenait son père. J'écoutais Mrs. Weldon, déjà célèbre alors, qui interprétait Gallia.

Vingt ans plus tard, elle faisait un « numéro » sur la scène d'un music-hall ; et c'était une sorcière de Macbeth, en voiles de deuil, les cheveux tout blancs. Elle vivait donc encore ? Apparemment, George Moore, qui m'accompagnait par hasard au London Pavilion, ne la vit pas telle que je la voyais. Il s'agita dans sa stalle, à mes côtés ; peu s'en fallut qu'il ne bondît par-dessus les manches des violoncelles et la rampe, pour saisir la chanteuse et l'emmener chez lui.

« By Jove, what a wonderful woman, my dear friend I ))

Haletant, enflammé, il ne tenait plus en place, sourd à mes objurgations. Comme il applaudissait, des spectateurs, qui auraient plutôt sifflé, grommelèrent. « G. M. », me brûlant la politesse, disparut sans s'excuser. Enfin je quittai le théâtre, cherchai mon compagnon du côté de la porte des artistes. Il attendait, un bouquet de violettes à la main, le moment où Georgina sortirait des coulisses. Vue de près, la trouva-t-il moins exciting ? Les innombrables amours de notre Don Juan, s'il y fait sans peine allusion, il ne divulgue pas l'identité de ses partenaires. Grâce à Dieu, Georgina 'Weldon ne l'a point enchaîné à Tavistock Square, comme elle l'avait fait de Gounod, qui y composa pour elle des mélodies qu'éditait et vendait Mr. Weldon aux élèves de son école de musique.

« G. M. » avait respiré librement l'odeur de la femme dans les ateliers et les brasseries de Montmartre ; en Angleterre, il s'acoquina à des hommes du monde qu'obséda jusqu'à leur fin le goût de la galanterie : lord Grimthorpe et sir William Eden, gentilshommes excentriques, fastueux et fanfarons, non exempts de cynisme, comme on l'était sous les rois George. Eden vivait sur ses terres, près de Durham, mais faisait des fugues à Londres, rejoi-

gnait Moore sous prétexte d'acheter un cheval au Tattersall, de voir de la peinture, d'assister à une vente chez Christie, à l'ouverture d'une exposition. Il me représente assez bien ce que serait devenu George, fils aîné du country squire Moore, s'il se fût marié, si Moore Hall était resté dans sa famille. La vie à la campagne ! Pour des classes privilégiées, mais moins exceptionnelles que chez nous, cette fête en plein air, ces réjouissances d'oisifs, consacrées comme une institution nationale, se déploient sous le grand ciel, d'un bout à l'autre de l'île triangulaire, comme le ruban rouge des omnibus, les files de citadins et l'activité utilitaire, dans la suie de la métropole.

A Orton Hall, Peterborough, où je séjournais avec une nourrice bourguignonne, dans un milieu déconcertant pour un enfant de Passy, j'avais vu apparaître le jeune marquis de Huntley in his pinks (en jaquette rouge de chasse), avec sa meute (il est encore maître d'équipage, à plus de quatre-vingts ans !) Beau spécimen d'une race qui semblera bientôt dater des époques magdaléniennes, mais qui dure, si bien que les albums de Caldecott, voire les vieilles estampes des couloirs de châteaux pourraient être d'aujourd'hui. Les âmes de ces géants si proches de nos seigneurs normands du moyen âge, violents, sanguins, le XVIIIe siècle les a affinées. Ils sont du pays de Brummel. Courtois, mais sans contrôle sur leurs nerfs, amateurs de jolies femmes, de vins et de chère exquise, ils suppriment ce qui les

gêne, ignorent ou méprisent ce qui se passe hors de chez eux. C'est pour ceux-là que la France et Paris représentent la noce, le bon vin, la bonne nourriture... et la malpropreté. Aveugles conservateurs, puérils et maniaques de confort, le tumulte de la vie publique leur parvient tamisé comme par d'épaisses cloisons. Quand la finesse d'esprit s'allie à la beauté physique, vous avez un de ces produits de concours, cette fleur des fleurs que fut un lord Ribble&dale, par exemple.

J'ai comparé, comme des pièces d'un médaillier, des figures de cette frappe, aussi différentes l'une de l'autre que les profils d'un William Eden, d'un Grimthorpe, d'un sir Beach Cunard, ou d'un lord Willoughby de Brooke. Eden, aquarelliste de grand talent, sportsman, passait pour avoir cinglé de sa cravache un groom qui lui amenait une bête mal étrillée. Ses colères fameuses, ses odieuses querelles, ses aventures galantes, vous les verrez bien rendues par George Moore, qui traça de lui plusieurs portraits, dans un de ses moins bons romans et dans ses Mémoires. Ces deux hommes ne pouvaient se quitter, quoique se plaignant toujours de la mauvaise éducation et du caractère l'un de l'autre ; l'art et les femmes les réconciliaient immanquablement. Nous aimions sir William pour son esprit et la fidélité de ses affections. Somme toute, c'était un ami sans égal.

La dernière fois que je l'ai vu, en 1912, le baronnet, les joues tannées par le vent, apportait des fruits

de ses serres, des orchidées, dans le parloir d'Ebury Street, où l'ex-rural, pâli par la réclusion, vissé à son fauteuil, dictait, au compte-gouttes, sa prose cristalline. Le feu de charbon grésille, le plateau du breakfast est une litière de feuilles de foolscap (papier à copie indéchirable)., les fenêtres sont closes — et c'est, comme c'était hier, comme ce sera demain, le livre à finir. A peine un regard pour les Claude Monet, pour le Berthe Morisot, pour le portrait de femme de Manet. Je peins une petite étude du salon ; je marche sur la pointe du pied, sur le tapis d'Aubusson ; George, quand il travaille, ne tolère aucun bruit. Eden s'impatiente, veut nous entraîner chez Sickert. Mais George dicte ses narratives à la dactylo jusqu'à trois heures. Il ne s'humanise que le soir — et si nous nous y prêtons, il essaiera sur nous l'effet de son prochain livre, dont il nous contera le thème, aussi longtemps que le sommeil n'aura pas eu raison de notre bonne volonté.

Son immense réputation de conteur, George Moore l'a due à la conversation avant de l'acquérir par ses livres. Quant à ceux-ci, quelle qu'en soit l'étoffe, ils s'imposent par le prestige d'un don particulier aux Irlandais, mais que le prosateur a cultivé, patiemment, de vive voix. Sa phrase écrite garde, quand elle est lue tout haut, les inflexions

de sa voix, le rythme de sa diction. La plupart des inecdotes, des comparaisons, des « mots » dont il était prodigue autrefois chez mon père et chez les Halévy, nous les reconnaissons dans ses ouvrages ; il en essayait l'effet sur ses auditeurs français, guettant sur nos bouches les exclamations et les rires. Il n'eut pas de meilleur public.

On sait les jolis croquis qu'il a laissés d'un dimanche à Auteuil : sa promenade le long de la Seine, son arrivée dans le jardin, le poulet rôti dont il était friand, et le brusque départ de ma mère pour la messe de une heure, qui raccourcissait le repas, surtout les histoires que narrait le jeune Anglais des Confessions. Ce qu'il ne dit pas, c'est son dépit hebdomadaire d'être interrompu. Ma mère, en se gantant, s'armant de son paroissien et de lunettes spéciales pour l'église, lui lançait un « Mon bon, Jacques me contera la fin, ce soir » qui démontait George. Mais il se ressaisissait peu à peu dans le cabinet du « bon docteur », en fumant, parmi des jeunes gens qu'il endoctrinait. Il reprenait ses thèmes éternels : Degas, Manet, Corot, Tourgueneff, la construction d'un livre. Chez nous à Paris, à Dieppe, ou chez lui à Londres, il nous aura retenus, tard dans la nuit, à l'ouïr, nous éprouvant comme Molière sa servante. Une faiblesse fâcheuse m'a toujours, hélas, privé de jouir plus qu'un court moment d'un orateur. L'avouerai-je ? les Caves du Vatican, lues et jouées à miracle par Gide pour moi seul, dans un cabinet du Doney, à Florence, malgré

le régal que m'était cette œuvre inédite, je succombai à la fatigue. Il est vrai qu'une journée en automobile m'avait mal préparé à ce souper d'art. Pourtant Gide, selon le personnage dont il rendait la parole, variait ses intonations, prenant celles d'un homme ou d'une femme, d'un vieux ou d'un jeune. Le maître d'hôtel, qui avait cru servir deux clients, entra plusieurs fois pour vérifier si d'autres convives n'étaient pas arrivés à son insu. Or, Moore lecteur n'a pas la diversité de Gide, il chante plutôt qu'il ne dit ses proses. Enfin, il vous magnétise de son regard interrogateur ; il vous faut répondre, si possible approuver ; sinon » quelles discussions s'ensuivent !

Je le crains, parfois je désapprouvais par besoin de secouer ma torpeur en rompant le fil du récit. Nous nous animions, George feignait de sourire, mais, très sérieusement, il allait chercher dans la bibliothèque des références et des appuis à son sys. tème. La composition des classiques français, qui concentrent tout l'intérêt sur un point, ne me semblait guère l'idéal de Moore. Il sê gourmait alors. La gouaillerie, pour affectueuse qu'elle demeure entre amis, présente surtout des désavantages, si l'un est plus âgé que l'autre, et plus encore s'ils sont de langues différentes. Il èst rare que des termes fami" liers, ou un peu spéciaux, comme ceux que nous employions spontanément entre nous, ne soient crus péjoratifs par un étranger, même très versé dans notre idiome. M. Paul Cambún, qui fut longtemps

ambassadeur à Londres, et qui savait l'anglais à fond, ne l'a jamais parlé ni écrit, par stratagème ou prudence diplomatique. La diplomatie n'était pas notre fort ; c'est pourquoi conseils, débats sincères auraient dû être bannis de nos entretiens, si plaisants par ailleurs.

Le feu va s'éteindre, la tasse de tilleul est froide.

La pendule sonne.

— Mr. Moore, je range ma broderie ! N'êtesvous pas éreinté ? Deux heures du matin ! Nous sommes ici depuis hier neuf heures !

Notre hôte a toutes les indulgences pour la jeune femme qui plie bagage. Mais pour son mari ?

Le lendemain, tôt, dans mon atelier, la discussion rebondit, sur la peinture :

— Mânet, don't y ou l(now... and Dègas would not have...

Ah ! les « demi-pâtes » de Manet, le « dessin » de Degas ! Duret, Sickert, Whistler, Tourgueneff !

— Qu'avez-vous fait hier, George ? Avez-vous vu Madame X... ? Dinez-vous à la maison ? Les Barrès désirent vous voir. Nous aurons « le » poulet rôti.

— Eh bien, Jacques, on ne parlera pas de Draèfousse ? Pourquoi n'invitez-vous pas plutôt les Halévy, ou Edouard Dujardin ?

— Barrès veut vous voir, le dîner est arrangé, la

politesse veut que vous y paraissiez, ne boudez pas, George !

Le soir, nous sommes à table ; on appelle Mr. Moore, qui s'habille. La femme de chambre lui a « volé ses pumps » (escarpins), du moins il le croit, ne pouvant les retrouver. Au poulet rôti, une figure solennelle, la statue du commandeur en frac, entre dans la salle à manger. « G. M. » ne desserre pas les lèvres ; il croit qu'il ne se sent pas très bien ; à l'entremets, il remontera dans sa chambre. Exit « G. M. ».

Nos mères appelaient cela « faire un caprice ». Les Barrès une fois partis, notre cher « G. M. », en plastron blanc, mais en veston d'intérieur, escarpins retrouvés, descend au salon. Il va nous raconter la fin de son roman et la cause de son indisposition passagère. Voilà : Dina Yung, notre vieille Allemande qui prend soin des vêtements de Mr. Moore, a préparé une chemise cylindrée sans mettre les boutons aux manchettes.

— Où spnt les chaussettes de soie ? Et les cravates de batiste ? Dina est sortie... Ah ! Damn it !

— Mille pardons, cher George, vous n'aurez pas chez nous de gentleman's valet stylé comme chez lady Eden. Vous vous êtes fait mal aux doigts, en ajustant vos boutons de manchettes ?

Sur son visage désolé, ce « mot d'esprit » n'amène qu'une moue. Nous rions en examinant ces mains potelées, fines, avec lesquelles il décrit dans l'air des formes, comme les peintres, quand il nous

peint un paysage. Ces mains douces, soignées, sont des bibelots en pâte tendre dont il ne s'aidera plus même pour écrire.

Connaissant le faible de notre ami et impuissants à le dérider, même si nous discutions la nouvelle fin de son roman à l'étude, nous convenons de chercher une partition de Wagner.

— George ! je vous jouerai, comme toujours, la mort d'Isolde ? Rien de nouveau ? toujours les chefsd'œuvre consacrés ? Pas de Ravel ?

Non 1 « G. M. », tout à Johann-Sebastian Bach, à Palestrina, ne songe plus qu'aux harpischords, aux violes d'amour, aux instruments anciens. C'est qu'il va écrire un roman qui exige une documentation musicale archaïque.

Si l'affaire Dreyfus l'avait monté contre la France, la guerre boer déclencha sa colère contre l'Angleterre. Batailleur, brillant pamphlétaire, il attaquait ministres, politiciens — et si nous allions à Londres, nous n'avions qu'à soutenir ses opinions, ou bien à désespérer d'être accueilli.

Son appartement de Victoria Street, Westminster, était trop exigu pour le tapis d'Aubusson inspirateur, ses tableaux restaient au garde-meuble. Mr. W. Martyn mystique, poète, musicien, s'étant retiré en Irlande où il consacrait ses jours à l'orgue

J. Pour W. Martyn'» lire Avowals.

et à Dieu, dans son castel ruineux, lui assurait qu'à Dublin, de jolis jardins, de vastes maisons anciennes seraient à louer, pour le prix d'un flat à Londres. On se demande, même quand on connaît « G. M. » à fond, s'il se moque de soi, ou de nous, s'il est sincère malgré lui quand, au début de Salve, il raconte :

« Je ne savais si je quitterais Londres la semaine d'après ou dans six semaines, mais je sentais que mon .départ ne pourrait pas être beaucoup remis ; et en marchant dans Grosvenor Gardens, je commençai de m'interroger : Comment le Destin que je venais d'entendre me tirerait hors de mon flat de

Victoria Street. Deux ans ou dix-huit mois de mon bail encore devant moi — cette fin de bail avait été affichée, mais aucun preneur désirable ne se présentait, et il ne me semblait point que je pusse me fixer à Dublin en laissant cet appartement vide, mais en emportant mes meubles et mes tableaux... » Suit un développement sur le prix des réparations pour la maison de Dublin, l'inquiétude quant aux moyens de se procurer de l'argent. Sa volonté fléchit toujours, quand il doit écrire h son banquier, dit-il. Il n'a pas de volonté, il craint la misère.

« Mon père était un panier percé, et détestait les comptes... »

« Nous ne sommes qu'hérédité. Mon père et moi sommes un même homme... »

Les comptes lui sont du chinois, mais sa terreur de la pauvreté le pousse à la parcimonie.

« Quand mon agent vint me visiter au Temple, il me dit que j'étais le plus économe des êtres... Sa remarque touchant mon poulailler dont personne autre que moi ne se contenterait, et l'objection de mes amis à monter mes trois étages, m'avaient chassé du Temple; maintenant ma haine pour la guerre des Boers me précipalt dans ce qui m'apparaissait comme un abîme. »

Il me souvient moins de l'époque où il se battait les flancs pour redevenir Irlandais. Le monde littéraire de Dublin lui parut soudain la seul où il pourrait déclamer contre l'esprit impérialiste, hypocrite de l'Eglise réformée et de ses suppôts. Il fit emballer Aubusson, tableaux impressionnistes ; le cœur serré, prit le paquebot pour s'aller retrem' per dans l'air purifiant de la terre natale.

Des lettres nous furent adressées par le fils ingrat de l'Alma Mater. Elles ne rendent pas le même son que les soupirs du voyageur, à bord du navire qui le portait vers l'Erin d'émeraude. Je retrouve ceci :

«( ... JI ai dit adieu à ma vie artificielle, vous savez, mon cher Jacques. Je me sens renaître en recevant une bouffée d'air marin et charripêtre. Ici, c'est une lumière, argentée comme le sillage d'un esquif, qu'aucun Anglais ne saurait peindre, sauf Steer, mais il est enraciné làrbas. Le Pays de Galles n'est pas mal, mais l'Ecosse est détestable avec ses édifices noirs, l'opacité de l'atmosphère, pire que dans la City. Je vais avoir une maison spacieuse, vous savez, de ce style que vous appelez Géorgien,

comme nous disons de toute maison française qu'elle est Louis XVI — enfin une maison de ce blancgris exquis des villages aux environs de Paris, que Sisley, Pissarro, Monet et Berthe Morisot caressent. Les amis avec qui l'on peut causer après le repas sont plus nombreux que je n'en désire. On me fait une réception qui me prouve que je ne me suis pas mépris. Je pourrais écrire dans les journaux, me 'mêler activement à la politique — mais je crois que je vais apprendre aux Irlandais ce que c'est que l'art, la peinture... »

D'autres lettres sont à la gloire des femmes à la chair de camélia, « imbibée de rosée et de lait ».

Ave ! est une maussade prière, sur le parvis de la cathédrale qu'il croyait engloutie au fond des flots impurs où il avait failli sombrer. Ave ! Est-ce un grand jour d'allégresse ? Un carillon de Pâques ? Oh ! que non pas.

Plusieurs fois, je fus sur le point d'accepter les invitations de « G. M. ». Mais jamais il ne me fut donné d'aller au pays des veillées mortuaires, des revenants, de la crasse, des punaises et de la drôlerie. Lisez, vous qui ne connaissez de Moore que ses romans, lisez Ave, Salve, Vale. Cette trilogie s'achève par un brusque départ. Un adieu à l'Irlande? Mais oui ! A l'Irlande trop catholique.

A l'espoir ne pouvait que succéder vite le dégoût. Sa propagande pour la Ligue gaélique (Moore prétendait imposer à ses compatriotes l'usage de la langue de leurs aïeux), sa recherche des derniers

temples druidiques, il les fit à bicyclette, sou§ un ciel « marmoréen ». Dès qu'il s'approche du port, il devine que si l'Angleterre ne lui est plus habitable, l'Irlande lui est repugnant.

« Un ciel de marbre, dis-je ; au lieu que la mer n'est jamais marmoréenne. »

Moore est dans sa cabine, peut-être incommodé par le tangage. Au lieu d'élever son âme, comme un pieux chevalier des Croisades à l'approche de Jérusalem, il médite sur ses ouvrages, la Femme du cabotin, Esther Waters ; « preuve concluante que je ne puis rien écrire que de l'Angleterre ».

« Le long de la côte, la silhouette des champs était perceptible sous les vapeurs lunaires, st pendant que je contemplais la beauté de la nature dans la nuit, une étoile solitaire me rappela Stella, et je dis : « Un homme n'est jamais tout à fait malheureux; tant qu'il est sûr que sa maîtresse lui est fidèle en amour. »

Les quatre cents pages de Salve, dont la longueur à première vue découragerait les meilleures dispositions, nous ménagent, tout au contraire, de telles surprises, des régals si variés qu'on se sent prêt à tout accepter d'un tel narrateur. Jamais, même dans The Lake, Moore n'a été aussi poète, aussi émouvant paysagiste, humoriste plus exhilarajtt.

Cher George, vos thèmes, combien vous les chérissez... Vous allez regretter Henry Tonks, Sickert, Dujardin. L'habitué de la Nouvelle-Athènes et du Café de Madrid sera mal à l'aise pour prêcher, en un

anglais exquis, au nom de la Ligue gaélique, juché sur la dalle de sacrifice, au fond des vallons où se terrent les descendants des druides barbus, à la branche de gui. Qu'alliez-vous leur « raconter », à ces catholiques gorgés de gin, têtus, que blessera votre scepticisme ? Voyons, incorrigible mécréant, provocateur, on ne blague pas ainsi avec un brave Father Tom (une de ces caricatures que vous nous rendez sympathiques, parmi tant de croquis effarants). Pourquoi dire & Father Tom que l'on « ne danse pas assez en Irlande H ? Ce prêtre très fin, mais ridicule, trottinant, le « blair » en feu, il est certes de votre avis. Mais ces boutades-là, gardez-les pour vous, en présence d'un vicaire de Jésus-Christ. Aussi bien, l'Eglise protestante va daigner vous recueillir, fils révolté de la Rome pontificale, païen, panthéiste, qui tout en pédalant au bord des routes fleuries et embaumées avec Æ... (Mr. Russel, le poète) l'interrogiez sur les druides, et interrompiez ses doctes gloses par vos objections naïves. Quel dialogue impayable quand, parvenu au terme de votre excureion, dépité de n'avoir, dans les salles basses du temple druidique, rencontre que des touristes à. la face écarlate comme la trogne de Father Tom, des brutes qui « approuvent la guerre boer », vous voyez vos allumettes épuisées, la chandelle éteinte. Renoncerez-vous à poursuivre vos exploration ? Pas d'apparitions, pas de miracle ?

« Mais, M..., puisque rien ne meurt et que toutes choses sont comme elles ont toujours été, les di-

vinités devraient nous apparaître, car nous croyons en elles, non pas en ces dieux que les hommes ont ramenés d'Asie. Angus YWest plus réel que Christ. Pourquoi Angus ne se révélerait-il pas à moi, son fervent ? J'ai peur d'invoquer Manadu, ou Dana, mais vous, invoquez-les 1 v

« Æ... acquiesça, il s'accroupit bientôt, les jambes repliées sous lui, comme un yoghi, attendant le fantôme. Ne sachant comment m'occuper, je me retirai dans la seconde salle, à tout hasard suppliant Angus, père de Diarmuid, d'apparaître, lui ou son fils. A certains moments, il me semblait qu'une divine vi.. sitation m'allait être accordée, et je m'efforçais de concentrer ma pensée sur Celui qui vit dans la zone fluide qui entoure la nôtre. Mais le grand Etre dont je croyais deviner la forme dans la lumière qui filtrait, s'effaça, rentra dans le néant... »

Pendant que Moore entreprenait sa propagande pour une Gaelic Ligue, puis y renonçait, je le perdis un peu de vue. Les trois tomes de Hail dnd Farewell, que j'ai lus vingt ans après, nous étaient racontés de vive voix, parfois, à Paris, avec un succès mitigé, car nous comprenions mal les mobiles de notre ami. Cette équipée nous paraissait ressortir à la Pageantry : ces fêtes champêtres, ces mascarades que l'on monte dans les châteaux d'Angleterre pour des œuvres de charité.

La phase irlandaise coïncidait avec mon installation à William Street. Bientôt « G. M. » fit revenir

l'aubusson et les tableaux impressionnistes ; il loua sa fameuse maison d'Ebury Street. S'il n'avait pas appris le gaélique, il avait rafraîchi sa mémoire du dialecte irlandais, prônait la nouvelle école littéraire irlandaise, s'entourait de confrères, ses compatriotes. La mode des pièces de Synge ne dépassait pas alors le cercle de l'intelligcntia. Je me rappelle les soirées pénibles que « G. M. » me força de subir au Court Theatre. L'idiome de Synge et l'accent des comédiens exigeaient de ma part d'infinis efforts.

Autant me divertissaient les comédies de Bernard

Shaw, le jeu de la troupe que menait GranvilleBarker, autant je rechignais à suivre sur une brochure le texte traduit en anglais, ou expliqué, de Synge. Mais notre aristarque me traînait dans la salle à moitié vide du Court Theatre, sa marotte du moment, m'exprimait son mépris si je m'étais diverti à un autre spectacle. Admirer Thomas Hardy et ne pas acclamer le Play Boy de Synge, quelle disgrâce sur moi ! Nous ne nous rencontrions plus que pour chicaner.

Depuis que j'avais peint son second portrait \*, qui demeure le plus vivant et vrai que l'on ait fait de lui, m'assure-t-on, si nous n'étions pas du même avis sur un livre ou un tableau, il me reprochait de ne plus sentir la nature, de n'avoir pas d' « idéal ».

« Jacques, disait-il, m'a représenté comme un cocher de fiacre ivre. »

i. Le premier, d'environ I8g0, est au musée de Rouen.

Or, celui qui avait posé pour moi n'était-il pas le personnage cocasse, toujours dépité, que nous venons de' voir se moquant de lui-même et des autres dans l'ancien sanctuaire d'Angus ? Un grand comédien reste toujours lui-même, quel que soit son rôle. Le Pierrot du bal Cernuschi, le romancier d'Esther Waters, le catholique révolté, le pacifiste de la guerre boer, ou le protestant par représailles ont tous eu le même visage immobile, « marmoréen M cpmme le ciel d'Irlande.

The Egoïst, ce chef-d'œuvre, ne pouvait être le livre d'un auteur que britannique. La vie anglaise favorise ce culte du moi dont Barrès sut faire un système qui exalte l'énergie nationale. Si l'égotisme sommeille au fond de tous les coeurs, nos mœurs en rendent moins facile l'exercice que celles des Anglais, peuple le mieux éduqué et le plus respectueux de la liberté individuelle (de la liberté personnelle •surtout), mais dont l'excès même de la civilisation a produit une catégorie de caractères pour qui de légères entraves, que nous supportons avec résignation, sont d'intolérables offenses à leur nature impétueuse, dominatrice, ardente au plaisir — et fantasque. Ce que nous appelons liens de parenté ne doit pas compter ; les fils de gentlemen, dès leur stage à Eton ou à Harrow, échappent à l'influence

maternelle, le home ne leur sera plus qu'un hôtel ; on ne s'y rencontre qu'au milieu des visiteurs, à des fêtes. Les clubs où l'homme trouve toutes ses commodités, sont en outre un excellent alibi aux maris infidèles. Voyages, enfin, et absences fréquentes, dispersent les membres d'une famille. Chacun se distrait à sa guise. Si un garçon ou une fille ne se marient pas, on imagine les habitudes indépendantes qu'à la longue ils contractent, quand ils disposent d'argent assez pour faire figure dans le monde. Jane Austen nous a renseignés sur la gentry de la province et de la campagne, gens de moyenne ou de haute bourgeoisie, serfs du snobisme, tout « orgueil et préjugés ». Au début du xixe siècle, pendant que l'Europe est bouleversée, ces Anglais distingués semblent tout ignorer, dans leurs counties ; on mange, on danse, on aime, on brigue une invitation au château, on méprise ses égaux. Encore l'ironie de la spirituelle Jane souligne-t-elle les ridicules : mais la plupart des témoins-acteurs cessent de critiquer ces ridicules, car ce sont les leurs.

Certains amis de Moore appartenaient aux classes les plus privilégiées, ou étaient si fortunés qu'ils finissaient par croire qu'ils en faisaient partie : « heureux de la terre », pour qui rien n'est irréalisable, ou qui se conduisent dans la société comme s'ils le croyaient. En Angleterre, on ne sait pas s'ennuyer ; or Je peuple qui créa le mot spleen, pallie par tous les moyens une dépression nerveuse sans seconde, sauf peut-être la russe. Combien

d'hommes, de femmes, au xix\* siècle, seront devenus écrivains, peintres, musiciens, par désœuvrément et mélancolie, pour s'oublier ? Aux créateurs, la faculté si précieuse de s'isoler en sacrifiant tout autour de soi, en vue de s'exprimer, la vie anglaise, naguère du moins, prêtait son office. Un Flaubert, enfermé dans son pavillon de Croisset, semblait un maniaque à ses confrères, un malade pitoyable. En plein Londres, un Flaubert britannique aurait ca. ressé aes manies sans choquer.

Je ne saurais dire mon admiration, mais aussi mon étonnement (je n'en suis pas encore revenu !) à chaque séjour auprès de Moore, en constatant l'inébranlable forteresse qu'il s'était bâtie. Moralement, physiquement, il aura été une idéale machine à faire de l'art (en fait, des narratives) qui se remettrait d'elle-même dans son enveloppe rné. tallique pour éviter la poussière, quand elle ne fonctionne pas.

Dans la solitude, et dans sa fonction d'écrivain, notre homme n'a plus de nerfs, plus d'impatiences ; mais une euphorie délicieuse (nous le supposons) > si le travail est bon...

Existences enviables si l'on estime que se dévouer à autrui n'est pas plus noble que de se réserver ; ellês n'ont connu d'obligations ni sociales, ni familiales, peut-être jamais été éprouvées par de ces chagrins, de ces passions qui écartèlent un artiste moins sûr de l'importance de son message. Combien en est-il, parmi elles, qui ne les auront pas

même entrevues ? Youdrions-nous qu'elles fussent notre lot ?

Racine, entre tous maître ès sciences d' « écrire en beauté », sanglé selon les ordonnances les plus rigoureuses que l'art classique ait jamais imposées au poète, tire de ses entrailles les cris si humains de ses princesses et de ses héros. La vie à Versailles, bruyante, '>peu propre au recueillement, le service auprès d'un monarque terrible, le commerce avec des femmes coquettes, la famille, les soucis de son âme catholique, rien n'entame son génie. Quelle erreur que de croire à l'élégance, pour le romancier, de vivre dans une tour éburnéenne ! Il s'y stérilise.

Pourtant, c'est dans l'in pace de la maisonnette au tapis d'Aubusson que notre auteur a composé ses meilleurs romans, ses paysages frémissants que l'on croirait écrits comme par un Marban dans son île :

«Le lac ressemblait à un miroir bleu, et l'île s'étalait jaune et rouge, au milieu du lac d'azur. Comme nous cherchions une place pour atterrir sous les hauts arbres qui croissent tout autour, les senteurs des feuilles d'automne se mêlaient à la fraîcheur de l'eau ; nous avons remonté une jolie petite baie bordée de buissons, au fond de laquelle on débarque. J'ai demandé au batelier ce qui restait de l'église de Marban, et il m'a conduit à travers l'île. C'est une grande île, la plus grande du lac... Marban en a cultivé quelques parties autrefois. Mais il ne reste que peu de chose de son église — rien qu'un pan de

mur ; et nous avons eu beaucoup de mal à le trouver, car il est maintenant enfoui dans un épais taillis. Il est à peu près tel que Marban l'a laissé, envahi par les herbes, voilà tout. Marsan n'était pas un ermite ordinaire ; c'était un vrai poète, aimant la naturel.. »

Si la mysticité est peu le fait de Moore, la religion, l'idée de l'amour chez le prêtre l'ont obsédé. Tel l'abbé Jules, de Mirbeau, et l'abbé Mouret, de Zola, i l'ecclésiastique de The Lahe, Father Olliver, traverse toutes les phases où un homme chaste par profession se sent devenir amoureux, apprenant de la nature contemplée ce que la vie réserve aux autres et dont il sera frustré. Le Lac est un symbole, comme , la mystérieuse noyade du héros, pour lequel s'entr'ouvrent des perspectives nouvelles. Ce livre a été pour son auteur une ascension vers les sommets d'une poésie intérieure tout à lui.

Moore, l'ermite d'Ebury Street, autant que là nature, aime la conversation intime aux repas du soir — pourvu que ses écouteurs soitnt dociles, attentifs, et de marque...

Je souffrais d'une bronchite, lors d'un séjour que je faisais à Londres, tout de suite après la guerre,

I, The Lake

chez une de ses voisines, miss T., qu'il venait voir souvent après le diner. Comme je ne pouvais sortir, notre amie pria « G. M. » au th6. Deux billets charmants, coup sur coup reçus d'Ebury Street, exprimaient une impatience febrile d'un revoir plusieurs fois différé. En ce temps-la, la traduction frangaise des ouvrages de Moore était h peine envisage par nos éditeurs. Sur Paris (qu'il avait quelque peu délaÎssé), je devinais les questions qu'il me poserait, et auxquelles je répondrais mal. Comme il ne m'avait pas envoyS Ave, Salve, Vale, j'^tais fort perplexe : devaig-je, ou non, lui en parler ? Probablement, il me « cuisinerait )) h la façon d'un juge destruction.

Des scones furent préparés, selon le gout de George, et la porte consignee de crainte que le hasard n'amenat un visiteur indesirable. Or une dame s'attarda dans ma chambre avec mon medecin ; à six heures, « G. M. )) n'étant pas encore annonc6, nous descen dîmes dans le salon ou fumait la bouilloire. Un coup de sonnette. Horreur ! Mr. Moore est introduit I La jolie lady M... — une de nos plus anciennes connaissances — ne comprend pas qu'il sierait de s'esquiver, quoique le retardataire ne cache pas son ire que nous soyons trois, au lieu de deux comme il lui avait été promis.

II refuse th6, scones, et disparait incontinent — de memo qu'a I"approche de Barr&s, qui n'était pourtant pas un bore! (un raseur). Mais un serviteur vient à moi, marmonne tout bas : « Mr. Moore

vous attend dans le hall, sir, pouvez-vous vous absenier un instant ? » J'obtempère. Une douche verbale m'est administrée devant la porte ouverte sur là rue ; un brouillard glacial se répand dans l'escalier. Quelle impertinence avais-je commise en retenant lady M..., qui ne sait pas distinguer un Dègas d'un Alânet — et sans doute n'a jamais souscrit aux éditions tirées à petit nombre d'exemplaires des livres du maître, lesquels ne sont pas dans le commerce ? Une vieille querelle, que je croyais épuisée, à propos de mes amitiés pour Henry James, pour Thomas. Hardy, resurgit. Ne lui ai-je pas écrit, au dos d'une enveloppe : « Quoi que vous en ayez, Hardy est un grand écrivain » ? « G. M. » bégaye, trépigne ; il insiste tout de même pour que je vienne manger un poulet rôti avec lui et Tonks, quand je serai guéri.

Le lendemain, plus malade, j'en fus empêché, et repartis dès que le médecin m'y autorisa. Je ne m'en consolè pas. Punition : « G. M. » ne reviendra plus chez miss T... Je ne crois pas lui avoir reparlé depuis cet incident. Il se répandit en de si acrimonieuses paroles à mon endroit, que son entourage fidèle me conseilla de le laisser à sa mauvaise humeurl.

Je l'ai revu, cependant, au banquet du critique d'art Mac Coll, organisé au Royal College lors de la retraite de l'éminent conservateur de la Wallace ? Collection. Des amies communes avaient comploté

r. Aux dernieres «mirè-lles, « G. M. f> me fait drr# i tf Afirês dit ans, il faut que la brouille prenne fin ».

une réconciliation ; de ma place, mon regard rencontrait celui, fuyant et gêné, de l'illustre écrivain, tout aux honneurs, assis près de lord Curzon, président du comité. Les toasts une fois prononcés, hommes et femmes allâmes prendre le café dans une salle où des dessins de Max Beerbohm étaient exposés. Max, dont les essais sont trop peu connus en France (mais qui traduirait cette proseeprécieuse !) est à la fois un styliste exquis et un caricaturiste très fin ; Moore aura été un des sujets qu'il préféra « croquer ». Les crayons et les pinceaux de Max le représentaient en ses attitudes les plus comiques, enfant-vieillard, toujours le même avec ses sourcils en accent circonflexe, sa moustache dégoulinante, ses hanches, sa silhouette en forme d'œuf, sa drôlerie touchante et ingénue, comme le Charlie Chaplin du Cirque. La bouffonnerie, dans la vie ou sur la scène, est faite d'impondérables parmi lesquels l'inconscience du sujet, son sérieux, la disproportion des causes et des effets. Malgré ses caprices souvent bien irritants, nous avons aimé « G. M. » tel quel, on ne -le remplacera pas.

Mais je suis aussi caricaturé par Beerbohm ; j'espérais donc que notre conjonction s'opérerait dans un éclat de rire, devant quelque dessin à la légende lapidaire. Je poursuivis ma chasse parmi les épaules nues et les habits noirs, un instant crus rejoindre le funny- man au vestiaire ; la chère Mrs. Charles Hunter, principale ouvrière d'un rapprochement ardemment souhaité (par lui peut-être autant que par moi

— oh ! le sot !) me dit : « Il s'ennuyait. G. M. cannot be bored. Le discours de lord Curzon, c'était de trop. Pourquoi n'a t-on pas parlé de lui ? »

En avril 1928, une pièce de « G. M. » fut représentée sur une scène « à côté » de Londres ; cette satire n'est autre que The Making of an Immortal (Fabrication d'un Immortel) dont il nous fut beaucoup parlé jadis ; c'est un attentat comique et baconiste à la gloire du comédien Shakespeare. On savait Moore gravement malade en la nursing home, où une heureuse opération le délivra d'un mal dont il désespérait de plus jamais guérir ; sa comédie déclencha les rires d'une foule enthousiaste, formée de l'intelligentia dont il est le favori. Bien que je ne l'aie pas lue, je suis convaincu que Moore y a déployé toutes les ressources de sa fantaisie ; je regrette de n'avoir pas eu ma place au premier rang des applaudisseurs, comme je l'avais eue jadis à Paris quand, moins célèbre qu'aujourd'hui, il parut à la Salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, et quand la traduction d'une de ses comédies avait essuyé les feux d'une rampe parisienne. Je n'ai gardé de ces -soirées que le souvenir pénible de l'attitude qu'adopta l'assistance ; rien ne me reste de l'ouvrage.

Il paraît que « G. M. » pense souvent en notre langue. C'est du moins ce qui ressort des derniers échos

venus de Londres. M. J. Aubry s'étant rendu au nursing home pour prendre des nouvelles du malade, le médecin en chef de l'établissement, après beaucoup de recommandations, permit à notre compatriote d'entrer, sur la pointe du pied, dans la chambre, mais en lui faisant promettre de ne pas fatiguer l'opéré. « Surtout ne parlez pas français, que Mr. Moore n'ait pas d'efforts à faire ! » M. Aubry dut attendre sur le palier : un autre visiteur, manifestement, n'observait pas la même discipline — puisque deux voix anglaises émettaient des paroles en français. Qui donc pouvait être ce visiteur ? Aubry croyait être le seul, à Londres, avec qui « G. M. » aime à converser. Enfin admis à l'intérieur, il aperçut Walter Richard Sickert en train de plaisanter gaiement, au chevet du vieillard toujours jeune, au sujet de cette £roi\* dont le gouvernement britannique allait récompenser l'auteur de The Lake. Cette suprême distinction, n'était-il pas piquant qu'elle eût été accordée à Thomas Hardy, à ce Hardy que G, M. avait sans répit dénoncé comme le plus mauvais des écrivains ?

Sickert prétendait qu'il pensait, lui aussi, en français. H leur était sans doute commode de dire « certaines choses » dans notre idiome, et certaines que les lrained nurses eussent jugées trop « excitantes ». Ces gardes ont dû, pendant les mois noirs qu'elles soignaient George, avoir pas mal de bon temps auprès de lui, si habile à tirer des gens du peuple, des seryltenfs, des paysans, des réponses curieuses, dfs

histoires qu'un autre que lui négligerait. Cela, tant qu'il ne les blesse pas par ses soupçons, car il croit volontiers qu'on le vole. Ses inadvertances et leurs conséquences burlesques sont fameuses dans les maisons 011 il était reçu. Entre autres, cette aventure villageoise : il avait mis à la poste, par mégarde, des billets de banque dans une enveloppe portant son nOIn, qu'il passa en vain des heures à chercher dans ses tiroirs, enfin jurant que la maid l'en avait allégé (comme de ses cravates !) mais que le facteur bientôt rapporta — sans aucune confusion chez l'accusateur : « Plus moyen de se fier aux domestiques, depuis qu'ils savent lire ! »

On se souvient de l' « heure avec.,. G. M. » de M. Frédéric Lefèvre, récit d'une journée près de Valvins, chez Edouard Du jardin. Moore déclarait pernicieux l'esprit démocratique, l'instruction pour tous, cette éducation qui attirerait les ruraux à la ville, nous priverait de serviteurs et de « manger des asperges »... L'interviewé se déshabillait sous une lumière où il s'est trop cyniquement exhibé à nous ; mais nous savions ce que valent ses idées et ses doctrines. Bien portant ou malade, notre ami parlait. Talk, talk, talk ! La conversation ! tel aura été l'emploi de sa vie. Ses idées? Je n'ai jamais eu la sensation qu'elles valussent par elles-mêmes leur pesant d'or sterling, ni qu'il y tînt passionnément, hormis pour l'élaboration d'un bouquin et sauf quelques-unes que l'habitude faisait siennes, aussi chères que son tapis d'Aubusson. Jpfluenrablt\ à

l'excès, si vous le contredisiez vous le voyiez se ranger bientôt à vos côtés, se contredire avec une inconscience qui prêterait à rire. Sans culture générale, exclusif (par indifférence autant que par souci de se concentrer sur son œuvre du moment), il cueillait partout quelques notions dont soudain il avait éprouvé le manque. Dujardin, l'érudit, l'historien des religions, fut peut-être l'ami qui l'enrichit le plus, se prêtant à discuter devant lui et pour lui des idées philosophiques vers lesquelles je ne crois pas que « G. M. » fût porté par instinct. Sa haine, que rien n'abat, pour l'église catholique, serait un phénomène à étudier par des neurologues freudiens. Ce « complex » s'est emparé de lui jusqu'à le faire ressembler à un Homais britannique.

Au vrai, les questions de métier l'intéressent plus que tout ; son domaine, que l'on estimerait étroit, quand il s'y retranche c'est alors que le maîtreouvrier sait faire de peu un ouvrage sans défaut. C'est cet ouvrier-là qu'aura été « G. M. », le grand humoriste irlandais.

APPENDICES

1

Extrait du « Temps retrouvé »

Voir page 125.

« Enfin cette idée du temps avait un dernier prix pour moi, elle était un aiguillon, elle me disait qu'il était temps de commencer si je voulais atteindre ce que j'avais quelquefois senti au cours de ma vie, dans de brefs éclairs, du côté de Guermantes, dans mes promenades en voiture avec madame de Villeparisis, et qui m'avaient fait considérer la vie comme digne d'être vécuè. Combien me le semblait-elle davantage, maintenant qu'elle me semblait pourvoir être éclaircie, elle qu'on vit dans les ténèbres, ramenée au vrai de ce qu'elle était, elle qu'on fausse sans cesse, en somme réalisée dans un livre. Que celui qui pourrait écrire un tel livre serait heureux, pensais-je ; quel labeur devant lui ! Pour en çlpimef une idée^ c'esj au$ arts les plus £Jçv£s e.

les plus différents qu'il faudrait emprunter des comparaisons ; car cet écrivain qui d'ailleurs pour chaque caractère aurait à en faire apparaître les faces les plus opposées, pour faire sentir son volume comme celui d'un solide, devrait préparer son livre minutieusement, avec de perpétuels regroupements de forces, comme pour une offensive, le supporter comme une fatigue, l'accepter comme une règle, le construire comme une église, le suivre comme un régime, le vaincre comme un obstacle, le conquérir comme une amitié, le suralimenter comme un enfant, le créer comme un monde, sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication que dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'art. Et dans ces grands livres-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées, et qui ne seront sans doute jamais finies, à cause de l'ampleur même du plan de l'architecte. Combien de grandes cathédrales restent inachevées 1 Longtemps, un tel livre, on le nourrit, on fortifie ses parties faibles, on le préserve, mais ensuite c'est lui qui grandit, qui désigne notre tombe, la protège contre les rumeurs et quelque peu contre l'oubli. Mais pour en revenir à moi-même, je pensais plus modestement à mon livre et ce serait même inexact que de dire en pensant à ceux qui le liraient, à mes lec- teurs. Car ils ne seraient pas, comme je l'ai déjà montré, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces

verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre grâce auquel je leur fournirais les moyens de lire en euxmêmes. »

(Le Temps retrouvé, II, p. 239.)

II

Lettre de Marcel Proust

Voir page 96.

16-1-21.

Cher ami,

Ai-je besoin de vous dire que depuis l'annonce de Dates, je ne cesse d'envoyer chez Emile-Paul ? Enfin aujourd'hui on revient avec le livre passionnément attendu. J'hésite un peu à vous dire que c'est au cours d'une terrible bronchite prise il y a trois semaines que j'en commence la lecture, — car comme vous avez déjà dit que j'avais de l'asthme, des insomnies, des maux d'yeux, etc..., j'aurais peur que vous parliez aussi de cette bronchite. Cher ami, en gros, voulez-vous me permettre de vous parler en toute franchise de cette admirable préface ? Elle me comble d'un honneur immérité et je vous en sais un gré infini. Mais à côté de cela, elle me contrarie extrêmement à divers points de

vue. D'abord vous, l'homme de si haule et fine éducation, le fils de tels parents, vous faites, ne soyez pas fâché de ma franchise, ce que le journaliste le plus indiscret ne se permettrait pas. Ce qu'on vous a écrit dans le privé (et même, hélas), ce qu'on nè vous a pas écrit), ce que tacitement le destinataire gàrdé pour lui, vous l'imprimez carrément sans même demander aucune autorisation. Il est très vrai qu'à mon avis, étant donné les défauts qu'on vous a longtemps prêtés et contre lesquels (de vive voix et aussi dans la préface même que j'ai écrite à De David à Degas). je me suis toujours inscrit en faux, j'avais blâmé l'intention que vous manifestiez de répondre aux insultes de forain par un redoublement de politesse. Ce blâme je ne l'avais exprimé qu'à vous seul, à titre d'amical conseil longuement motivé. Ma stupéfaction de voir que vous imprimez cela n'est pas de l'ennui. Car je prends toute la responsabilité de mon opinion. Mais enfin depuis que j'existe je nJai jamais vu, fût-ce un petit journaliste échotier, donner ainsi de la publicité à une opinion privée, à plus forte raison celle-ci devant avoir inévitablement pour conséquence de me brouiller à mort avec le même Forain auquel je reparlais depuis deux ans. Je n'insiste pas par excès de fatigue, sur mille traits qui seront dénaturés (comme le « il, qu'on pourrait lire elle », etc.). Vraiment l'épuisement m'arrête. Mais je veux que vous cachiez que je n'ai jamais souhaité recevoir petsonne autant que vous. Vous semblez dire le contraire, votre

mémoire est infidèle, je la rafraîchirai. En ce moment il me faut soigner cette bronchite, et je ne puis ni me lever ni parler. Mais j'espère qu'elle guérira et alors causer avec vous et vous montrer que je n'ai jamais eu « du monde » sans vous demander d'être le plus bel ornement de ma fête. Jamais. Si vous êtes venu rarement, la faute en fut à vous seul qui refusiez, ou vous désinvitiez. — Cher ami, ces magnifiques pages me remplissent d'orgueil et de gratitude. Je suis très fier d'avoir inspiré cela à ce que votre amitié indulgente pour moi vous fait prendre pour de l'admiration pour mon œuvre, et à ce que des habitudes singulières (que j'avais essayé dans ma préface d'effacer en ne parlant, je ne sais plus les termes mêmes « que de l'expansion d'un grand cœur et d'un Juste ») vous empêchent de reconnaître pour une malveillance taquine. Je vous remercie, je vous admire et je vous aime. Excusez le style fautif d'un homme qui a

40° de fièvre.

MARCEL PROUST.

P.-S. — J'ajoute encore ,un post-scriptum, craignant que vous trouviez faible la part de ma gratitude qui est immense, et trop crus des reproches que l'affectueux du tête-à-tête mettraient dans leur vraie lumière. Je suis de plus, objectivement, très heureux d'être, à mon insu, cause que vous ayez écrit cette préface qui est ce que vous avez jamais écrit de mieux. Cette espèce de portrait de vous en faisant

le mien, c'est le propre des maîtres — le bourgmestre Sixt de Rembrandt est à la fois lui et Rembrandt — et de notre temps et de l'esthétique ; c'est votre chef-d'œuvre. Je ne voudrais jamais que vous publiiez un livre sans en avoir lu les épreuves. Votre style a une tendance au centrifuge, un sujet précis, roman ou portrait de peintre, le ramène à son centre. Votre Venise est déjà plus papillotante. Mais c'est le propre de Venise où tout est bercé sur des reflets. Ma première sortie sera pour vous. Mais, hélas, mes heures sont encore pires qu'avant ma bronchite. Avant ma bronchite j'ai eu quelques petits dîners à neuf heures et demie au Ritz, mais ai toujours fait téléphoner chez vous d'abord. Je sais que ce n'était pas très tôt. Mais demandez à mes invités (madame de Noailles que je n'ai invitée que le jour même et qui est venue).

Votre ami, admirateur reconnaissant,

MARCEL PROUST.

III

The Wings of the Dove.

Voir page 174.

Milly, la colombe (the dove), est une « pâle, anguleuse princesse » venue de New-York, écrasée par ses millions de dollars, malade, seule sur cette terre, sauf qu'elle a pour compagne une petite dame, sa confidente, Mrs. Stringham. Mr. Percy Lubbock (dans son The Craft of Fiction) dit, bien mieux que je n'oserais espérer de le faire, que Milly « est une rare et innocente créature, réceptive et perspicace, précipitée au milieu d'une situation où elle aperçoit tout hormis le plan grâce à quoi ceux qui l'y ont engagée comptent faire usage d'elle. De cela, elle ne sait rien d'abord ; son trouble, c'est à peine si, par degrés, nous en découvrons la cause ; ces émotions sont trop profondément ensevelies dans son cerveau pour apparaître, par hasard, à la sur-

face ; quoique, de temps en temps, au cours de ses méditations pathétiques, un furtif regard, un mouvement rapide, inexplicable, mais de grande signification, nous révèle le drame. »

« A une certaine heure, poursuit Mr. Percy Lubbock, Milly, dans l'isolement où l'ont conduite les souffrances de son cœur, contemple, de ses yeux larges ouverts, son destin ; elle mesure promesses et menaces, se bande pour l'effort qui sera requis d'elle. Assise au sommet d'une haute montagne d'Italie, au-dessus d'une vallée bleue qui s'étend à ses pieds comme les royaumes du monde, elle considère l'avenir, fascinée, emportée au delà, perdue dans ses agitations. Si nous pouvions en voir le mécanisme, du moins, nous saurions tout ; il est évident qu'elle va jusqu'au tréfonds de sa pensée ; mais aussi bien son travail mental ne doit-il pas être exhibé par le romancier au lecteur, à ce passage du livre ; les troublants fantômes qui s'y embusquent, ne doivent pas être décrits, il faut qu'ils nous dénoncent eux-mêmes leur présence. Donc, au lieu de s'immiscer indiscrètement, d'intervenir comme narrateur, Henry James décide qu'il laissera Milly toute à sa solitude ; il va rejoindre les autres acteurs du drame. Le lecteur devra se débrouiller, renouer ensemble d'imperceptibles bouts du fil brisé, quelques perles de couleurs vives serviront de points de repère. »

The Wings of the Dove, c'est l'évolution d'un esprit. Une petite malade veut vivre pour l'amour.

Le couple Densher et Kate Croy attendent sa mort. Milly apprend le sort que cette Kate lui a réservé, le déjà ancien engagement que celle-ci a obtenu de Densher alors qu'un mal incurable a tourné sa jolie face de tendresse contre le mur de sa chambre à coucher, dans un noble palais vénitien. Sa fidèle compagne, Suzan Stringham, s'en va, dans les rafales d'un soir d'automne, relancer Densher, pour lui reconquérir celui dont la candeur est demeurée si longtemps intacte, au regard de l'exquise et douce colombe exilée ; il faut maintenir celle-ci tranquillement à l'ombre ; si elle devinait que Kate et Densher ont partie liée pour l'exploiter, le coup serait plus funeste pour Milly que son mal. « Mais déjà, tandis que Suzan apparaît chez Densher, Milly a découvert; a appris qu'elle a été jouée. Elle a perdu son désir de vivre, elle a tourné son visage vers la muraille. »

Je voudrais citer ici tout le passage où Mr. Lubbock analyse le procédé si personnel, vraiment neuf, de Henry James ; sa façon d'attaquer, puis de développer les phases du conflit, d'allumer et d'éteindre l'ampoule électriqùe, pour provoquer de rapides éclairs dans l'intelligence du lecteur, sans que celui-ci se doute du moment précis où il a commencé de comprendre ; à telles enseignes « que l'on se sent flatté d'être aussi pénétrant ».

IV

Quelques lettres de Henry James.

Voir page 158.

Il faudrait reproduire, par quelques exemples bien choisis, le ton indéfinissable de ces lettres très longues, de ces billets perlés, sertis comme par un Gongora d'aujourd'hui, roucoulés, dirait-on, par un troubadour pour un décaméron — parfois non sans analogie avec certaines missives de Mallarmé — et dont je me demande, comme Lubbock, à quelle heure, dans quel état de loisir incompatible avec le reste de son labeur, et son hygiène dont il était serf, notre dear Henry pouvait bien les parfaire.

Les plus nobles, les plus pathétiques, seraient les lettres qui datent de la guerre, sinistre épreuve qu'il subit avec une douleur de toutes les fibres de

son être moral et physique. Ce « cataclysme mondial », comme nous disions sans y croire, bouleversait ses conceptions de l'Humanité, de la Civilisation, de la Dignité. Vieux et malade, il retrouva des énergies insoupçonnables, il semble qu'il aurait voulu se battre comme les jeunes gens : il communiait avec les cœurs en transe, avec les mères, les pères, les épouses ; son « impassibilité olympienne », que nous avons notée au début de notre étude, se fondait dans une immense télépathie palpitante — qui le tua.

Stevenson, l'auteur du Maître de Ballantrae, qui avait élu domicile dans l'une des îles du Pacifique, Samoa, toujours errant, devait être en Australie avec sa femme et l'enfant de celle-ci, Lloyd. C'est en collaboration avec son beau-fils, dont il est question ici, que Robert-Louis composa The Wrong Box et

The Wreckers.

De la lettre à Stevenson que l'on va lire, longue, volontairement vide, à part les préciosités de tour, de syntaxe, de mots archaïques, les compliments lyriques, la cocasserie des images et allusions, les plaisanteries, l'agrément me semble inrendable quant au style, si l'on doit, comme il le faudrait, transcrire tout texte étranger en français correct, grammatical et pur ; mais alors le fumet original ne s'évaporeraitil pas ? A quoi bon traduire du Henry James, si l'on ne garde pas les obscurités, le double ou triple sens, parfois, entre lesquels même un Anglais demeure perplexe ? Essayons tout de même.

34 De Vere Gardens. W.

.Avril 28, 1890.

Mon cher Louis,

Pour deux raisons, je ne réponds pas à votre délicieuse lettre, ou plutôt à votre exquis billet, du Sydney Club ; mais dois vous en remercier avant que les vagues ne vous aient lavé complètement, jusqu'à vous enlever toute espèce de goût pour ce qui ne sent point le sel : donc, pour les ouvrages des indolents amis terriens rivés à leur « home n. Une des sus-mentionnées raisons, c'est que je vous avais écrit à Sydney (aux bons soins des mystiques Towns), peu de jours avant que votre missive me " parvînt ; et parce que, récemment encore, je caressais la tendre illusion qu'avant que, d'ici, rien ne vous pût rejoindre là-bas, déjà vous seriez en route pour l'Angleterre. La plus chère de mes espérances a été détruite d'une façon dont l'Histoire n'offre de modèle que dans la conduite des plus fameuses coqùettes et .courtisanes. En vérité, vous êtes une Cléopâtre-homme, une Pompadour corsaire des profondeurs marines \*, le débauché-rôdeur du Pacifique. Vous commencez de nager dans notre rayon visuel, excitant notre impatience.

Or, à peine avons-nous ouvert les bras pour l'accueil, que déjà vous nous avez tourné votre dos d'Immortel, dans l'acte plus irritant encore de repartir. Morale ? Ayons de la fortitude, bon gré .mal gré. Mais, ne plaisantons plus : ce fut un réel déchi-

i. Citation d'un sonnet de Keate.

rement d'apprendre que septembre remplacerait juin ; mais j'ai une foi totale en la Providence fascinée qui veille sur vous et en néglige toutes autres affaires humaines. Je crois que Lui — (lui-même) — a quelque notion que vous savez ce que vous faites, et même ce qu'Il fait, quoiqu'Il ne sache pas le moins du monde ce que vous faites 1. En outre, je me forme une égoïste résignation, comme je dois être ici en septembre, tandis qu'en juin, à mon quasiment intolérable supplice, je n'y eusse point été. Donc, quand vous reviendrez — si jamais... ! — ce dont je frémis jusqu'au tréfonds de moi-même, je vous recevrai, dans votre fraîche efflorescence exotique, mine rutilante, avec vos perles, votre plumage. Plaise-t-il que vous produisiez un riche regain de cette récolte (qui vous vaudra une fortune ici), en cette fin d'été laquelle est si dénuée. Charmé, ravi serai-je de vous revoir avec un appétit pour mon simple « pudding » de ménage, après tant de ragoûts de cannibales que vous avez appris à connaître. J'estime d'autant mieux l'étude des objets qui nous sont douloureusement familiers, depuis que j'ai appris qu'elle pouvait affronter les risques d'une autre expédition et résister à de telles épreuves2 f Vous avez en moi nourri la présomption d'essayer (j'en suis vaguement agité) de vous offrir, en juin 'ou juillet, une effroyablement longue nouvelle,

i. Où est Stevenson.

2. On ne sait pas à quel livre, soit de lui, soit de Stevenson, il fait allusion.

hautement achevée, soignée, que je ferais paraître (probablement) à la fin de mai. Si j'étais sûr que ce volume pût vous surprendre sur quelque banc de corail, je n'hésiterais pas à vous l'envoyer, car, pour parler gravement et égoïstement, je ne puis infliger à mon esprit la contrariété de ne point soumettre cet ouvrage au seul, à l'unique Anglo-Saxon capable — (quoique cet homme ne doive peut-être pas tenir à autre chose qu'à cette particularité-là) — d'apprécier le point où ce volume est bien écrit. Je le lancerai, probablement, sur les ondes, en priant pour lui, — supposant que vous repassiez par Sydney où il pourra vous toucher. Vous pourrez le lire à bord du paquebot, en rentrant chez vous ; enfermé dans cette boîte, il faudra bien que vous le lisiez.

Je ne vais pas vous parler un langage propitiatoire, afin de m'assurer au préalable votre peu coutumière endurance ; tout de même, j'ai l'impression de ne m'être pas assez étendu, dans ma dernière missive,. ni d'avoir suffisamment réussi à vous rendre, au clair, la grande carrière littéraire qu'à connue ici votre Maître de Ballantrae. Quelque miracle s'est accompli à votre bénéfice (ainsi en va-t-il pour vous !) et en son délicat, vieux lit de plume, le bon goût britannique a frémi d'une extraordinaire et assez anormale reconnaissance. Les plus improbables gens ont discerné que le Maître était « bien écrit ». Il a obtenu le plus beau succès d'estime que le public anglais liseur puisse accorder ; ce en quoi le Maître aurait pu échouer (bien entendu t

il n'a pas échoué du tout 1 ... ) je l'eusse attribué 'à l'impuissance congénitale d'un aréopage d'arbitres empoisonnés par des fréquentations vulgaires, comme d'une maladie innommable. Nous avons perdu l'autorité (la position, status), nous n'avons plus qualité (en français) pour conférer des grades. Néanmoins, l'an dernier, vous (avec votre livre) nous avez réveillés en sursaut — pour une heure. En chemise de nuit, nous dégringolâmes vers le jardin, grimpâmes le long du mur pour dérober une branche de laurier, et l'avons agitée au-dessus de votre tête absente (puisque vous étiez au loin). Je vous dis cela parce que Sydney Colvin (je crois bien que c'est lui car il est visiblement en meilleure santé ; ou bien serait-ce Mrs. Sitwell ?) m'apprit, l'autre jour, qu'en votre virginale ignorance, vous l'aviez interrogé sur le sort de votre livre. Eh bien, son destin, mon cher garçon, ce fut tout bonnement l'éblouissante gloire — et j'imagine... c'est-àdire j'espère qu'il s'accompagna du son de l'or trébuchant.

Je viens de vous envoyer un nouveau Zola — à tout hasard, doutant même d'avoir ainsi satisfait une curiosité. Je n'ai pas, quant à moi, lu la Bête humaine... on connaît Zola sans cela ; et, m'assuret-on, la description qu'il en fait est terne, incomplète. Je voudrais lire sur cet animal-là quelque chose de neuf. Or ceci est vieux, vieux, vieux.

Puisse votre plume, cet été, labourer les profondeurs de l'Art, comme la proue ou la quille — quel

est le mot technique ? — de votre navire les sillons de l'océan Pacifique. Dans quelles étranges et étonnantes colorations (teintures) vous devez être à même de la tremper ! Grillez-vous, je vous en conjure, sur la perforante broche de la perfection, que vous puissiez dégager l'arome de vos essences ! Recommandez à votre épouse, je vous prie, de lire entre ces lignes, entre ces mots et ces lettres tout ce que l'occasion me manque pour lui exprimer à elle, J'espère qu'elle continue de distiller pour votre mère le miel de ses impressions que celle-ci m'a permis, il y a de cela quelques mois, pour un jour ou deux, de déguster dans ses longues, jaunes alvéoles en papier à copie. Quel livre délicieusement exquis cela ferait, n'est-ce pas ? J:espère que Lloyd,

que je salue et bénis, se montre à la hauteur du privilège que vous accordez à ea jeunesse, et qu'il sécrète aussi le miel selon la douce discipline de otre ruche. Je garde sans doute mille choses encore i vous dire, mais si je continuais, elles prendraient fautes la tournure interrogative — et ce ne serait pas équitable. La dernière à vous dire, c'est : ne tordez pas, oh ! ne rompez pas nos nerfs et noire longanimité pour le reste de nos jours, en ne jetant pas en septembre la corde à celui qui, pour une fois unique en sa vie, ne la laisserait point glisser entre ses doigts... (mutt his catch 1).

'î

i. Muff his catch — terme do cricket ; le joueur qui laisse tom-

11er la balle au lieu de la saisir au bond et de la renvoyer.

« Muff » : manchon.

V

Extraits d'une lettre à son frère William, écrite en mai 1890, de Milan. (Henry James venait d'écrire, pour le théâtre, une pièce extraite de The American.)

Mon cher William,

J'ai été très occupé et appliqué à la fois, afin d'opérer, cette année, sans faute, ce miracle : fuir| l'oppressive Season de Londres. Ce que je viens d'accomplir. J'ai passé le Saint-Gothard avant-hier et j'espère trouver le moyen de prolonger mon absence jusqu'en août... Je prendrai autant de vacances que possible, car je viens de travailler assidûment, de suite, d'arrache-pied, toute une très longue période, achevant une œuvre après l'autre (toujours hautement finie /) J'aime cela, grâce au Ciel ! Et au bout d'un mois de privation de ce travail, je sombre dans la mélancolie et le malaise, de sorte que je ne déposerai jamais tout à fait ma plume... J'espère que

vous recevrez promptement un exemplaire de ma The Tragic Muse, quoique je craigne d'avoir donné trop tard aux éditeurs ma liste. Je ne sais pas le 'moins du monde quand cela paraîtra — je n'ai plus aucune opinion sur ce livre, malgré la longue et patiente peine que j'ai dépensée dessus (ce qu'aucune créature ne veut reconnaître) ; trop, sans doute, car, à son sujet, ma pensée est vide, confuse et lasse ; je l'ai laissé tomber, je l'ai éjecté — avec 1 son vide, son faux-fret (dead) (?) ; mon sentiment quant à ce qui peut en advenir se réduit à l'espérance sordide qu'il pourra me rapporter un peu ; d'argent — ce qui ne se produira pas !... Je désire ♦ être très secret et mystérieux sur le sujet d'une ens treprise en la réussite de laquelle vous m'avez avoué ! votre confiance — je veux dire, l'affaire dont je me suis ouvert à vous, plein que je suis du désir, relij gieusement, résolument formé, de faire un profit 1 dans une bien plus grande proportion que ce que les livres (mes livres, du moins !) parviennent à me , rapporter. Ce dessein prend une forme prometteuse... qu'il vous suffise de savoir que je me suis embarqué sous d'assez remarquablement bons auspices ; je veux dire que mon sort ne dépendra pas 1 d'une seule épreuve, mais qu'il y aura une demidouzaine d'essais, et du caractère scientifique le plus déterminé. Je m'en sens abondamment capable, mais, à la lumière de cette découverte, je deviens conscient que j'aurais dû faire cela- dix ans plus tôt. J'étais alors découragé de toutes parts,

quand un mot de sympathie eût pu tout changer ' Est-il aujourd'hui trop tard ? D'autre part, h chose n'eût, alors, été qu'une tentative comme unei autre, tandis que, maintenant, il s'agit d'une ab-I solue nécessité. Je n'ai plus à choisir, si je veux,1 pour ma vieillesse, garder un morceau de pain sur la planche...

The Tragic Muse doit être mon dernier grand roman. Le reste de ma vie, j'espère écrire un tas de choses courtes — à de longs intervalles, sans que j'encoure de responsabilités, entre temps. Mais celai ne fera pas d'argent. Excusez (mais probablement, vous estimerez plutôt ?) le ton rapace de votre affectionné.

H. J.

VI

L Henry James, qui recevait plus volontiers des présents que ne suppose une note éditoriale qui précède cette lettre, écrivit à propos de celui que venait de lui faire Mr. Berry, la bouffonnerie emphatique et boursouflée qui suit. Ce cadeau, il faut le dire pour qu'on ne prenne pas la peine de le deviner, c'était un simple sac de voyage.

A Mr. Walter Berry

Lamb House Rye, février 8, 1912.

I.i Très cher et très grand ami (en français dans le texte),

Combien mon silence a dû vous surprendre î Mais il a été, hélas ! inévitable, et aujourd'hui même n'est qu'à peine rompu. Dès après votre passage à Londres, ou plutôt pendant que vous y passiez, j'ai recommencé à mener de mauvais jours ; une déplorable orgie de malaises, me mettant hors d'état de

rien faire, força le malade que j'étais à lutter avec les conditions d'inconfort où je me. trouvais dans mon installation, à Pall-Mall ; puis me réduisit à me traîner tant bien que mal jusqu'ici, où je ne fus,' plusieurs jours, qu'une pauvre loque. Je me remettrai, ici, si je puis encore avoir recours à ma provision, hélas ! très entamée, de patience ; mais, en attendant je ne suis capable que de cette faible et implorante grimace — si profondément suis-je découragé qu'il y ait encore et après que j'ai voyagé si loin (vécu si vieux) de tels, horribles, profonds petits trous (où me prendre les pieds) et choir. Ce dernier-ci a été le plus profond de tous, depuis beaucoup de mois, quoique, je le crois, je sois en train de m'en extraire lentement. Et je bénis la ressource que j'ai eue de pouvoir me porter à quatre pattes jusqu'à mon toit, à la recherche de plus de commodité et de soins... Cependant, le fait, c'est en réalité, que je dus, tout ce temps-là, juste après votre fulgurant passage en ville, me prêter (ou préparer) à subir ce formidable coup de massue (en français) de votre... Eh bien... de votre vous -avez quoi. C'est cela qui m'a mis à terre, à la minute où je tremblais de crainte de faire une chute. C'est cela qui m'a étendu à plat.

Février 14. — Eh bien, très cher Walter, celc m'a si bien étendu à plat, que j'ai d11 renoncer l l'espérance de pouvoir essayer de faire l'ombre d'une justice à votre ineffable procédé (en fran çais). Je n'étais pas, alors, apte à répondre par uni

démarche digne de vous ; il ne me restait rien qu'à la remettre, et à me recoucher (en français). Vous m'aviez assommé, de votre poignet ganté d'une maille d'or reluisant, fallacieusement enveloppée, inconcevablement, de cuir verni ; et je ne m'étais remis que trop superficiellement du coup. Il a réclamé de nouveau sa victime, et j'ai gési, la plus grande part d'une semaine, tout juste à languidement soupirer, gémir, comme résultat « de vos oeuvres » (en français) — contraint donc, tout à fait, de négliger et d'ignorer toute correspondance. Je me remets un peu sur pied, et si cela continue, serai bientôt en état de retourner à Londres (samedi ou lundi) où j'affronterai, cependant, le monstrueux objet. Tel est le cas1, le grand fait de la situation : le fauve lion, la gigantesque créature est là, qui me barre le chemin ! Je ne puis le dépasser, je ne puis passer à côté de lui ; et d'autre part, Il est là qui me fixe de son regard, refusant de se retirer, obstruant tout mon avenir. Vous voyez que je ne puis m'accommoder de sa société ; parce que je ne puis hausser mon train de vie à son niveau. Ce qu'il exige, ses prétentions, ses dimensions, ce qu'il suppose, ce qu'il consomme — et par-dessus tout la façon dont Il oblige les objets qui l'entourent, dans ma maisonnette, modeste espace dont je dispose, à raconter une misérable et déplorable histoire — tout cela fait de Lui la véritable plaie de

i. Cas : jeu de mots sur les deux sens du mot anglais case : cas et valise.

mon existence, la vraie tache sur mon écusson. Il n'en redore pas le métal rouillé, Il se contente de prendre une attitude de splendide fanfaronnade, tel qu'il se dresse en face de toute la poussière de mon bric-à-brac, me donnant l'air d'avoir volé le blason réparé de quelqu'un d'autre, de quelqu'un qui essaierait de le faire passer pour sien. Cher et bon Gaultier (en français), cela je ne puis franchement pas me le permettre, telle est la vérité, la triste, la domestique vérité. Il est hors du cadre — (du mien !) — et vous me voyez condamné à tourner la toile contre le mur. Savez-vous ce que c'est que d'avoir à renoncer à me rendre nulle part, crainte de ce qui pourrait survenir si l'on m'apercevait avec Lui ? Bonne renommée vaut mieux que sac de voyage doré (en français) et quelques faiblesses de ma part qui aient attiré le regard du public sur moi, mon modeste hold-all (enveloppe à courroies pour le voyage), mon compagnon dans la plupart de mes expéditions à travers ma vie, n'a du moins, autant que je puisse le savoir, jamais fait jaser (en français). Ce sont des considérations dont je dois tenir compte, et que, candidement, je vous confie, avant qu'il ne soit trop tard. Que vous n'ayez pas réfléchi à la dépense pour vous-même, ceci m'est après tout concevable, peut-être (quoique à peine 1) (en français), mais que vous n'ayez pas songé à ce que cela me coûterait, à moi, dent Il décrète la ruine : cela vous égale à ces grandes, sombres, quoique adorables figures romantiques et historiques d'enchan-

leurs qui ont éparpillé leurs' affections, prodigua leurs laveurs à seule fin (comme 11 appert aujourd'hui) de consumer et die détruire ! Plus prosaïquemoid,. très ch'"'r Wa-ter (si l'un des faits les plus lyriq.ues de l'Histoire, le plus esthétique, l'e mieux frappé au coin de. la plus incomparable grâce peut avoir quelque chose en soi de prosaïque), j'ai été vraiment écrasé par votre princiëre munifreenee, et j'ai pan telé sous cette avalanche en me retournant sur mon lit de douleur. Pour un beau geste, c'est le plus beau, sans comparaison, que. l'on ait esquissé à mon endroit, durant ma vie — et if m'a laissé précisément haletant devant Lui, dans un état de déroute et d'impuissance. QcreïTes ressources restait-il dès lors, ô mon prime, mon bon prince, mon grand prince (en français) à un homme pauvre ? Que pouvait-il répliquer à un si prodfcrreux attentat ? Rien, voua le voyez ; grâce à votre geste, en effet, T1 dévore d'un coup toute formule de gratîfuow avec ses rouges mâchoires \*, comme Te MîraBeau de Carlyle « toute formule ».

On ne remerele pas — j'estime ! — quand les Cieux s'ouvrent à vous, voire quand, telle la baleine, la devanture du céleste magasin de Mr. ArIen. dans le Stiand2, s'enfre-bâiïîe pour dégorger soudain dans notre giron le résumé complet, le rêve, le refrain même, du cantique de la Passion dont, là-

i. Le sac était doublé djaKHige.

a. Comme Voi1 dirait à Paris le magasin de V uillon, aux Champs-

Elysées.

haut, les Anges, depuis que l'on a ouï parler d'eux, exultent ? Bien leur a pris d'exulter ! Mais pas moi, hélas ! sachez-le ; je dois prendre (accepter) l'incomparable valise avec une basse soumission, en silence. Ah ! Walter, Walter, pourquoi nous jouezvous de ces tours-là ? Ils sont magnifiques — mais ce n'est pas permis, cela, ni discutable, ni pardonnable. Du moins, point tout de suite... Il me faudra longtemps, longtemps. Peu à peu seulement, pourrai-je, trou après trou de boucle, regarder de votre face, tout juste la largeur d'une des courroies. Une horreur sacrée me possède encore, et il faut que je vous demande de bien vouloir me permettre, quoique en vous écrivant si copieusement, de ne plus faire allusion au sujet. Il en sera mieux ainsi. Peutêtre votre conscience vous en dira-t-elle la raison : c'est-à-dire que les grands gestes suprêmes ne sont légitimes qu'adressés à qui peut gesticuler aussi. Ce n'est pas moi ! Je ne m'en sens donc que plus gauche, disgracié, misérable. Je m'en vais, en retour, essayant de vous décocher ma réplique, à tout hasard, — mais ça ne vient pas — pratique ne veut pas dire perfection ; vous, vous êtes le vainqueur, le gagnant, le maître — oh ! vous, irrésistible ami 1 Ça y est ! Vous avez réussi, je suis à terre, à jamais, et il me faudra sentir votre poids et saluer (reconnaître) votre puissance, célébrer votre nom — jusqu'à la fin de mes jours, cher Walter, de moi votre trop humblement et trop touché.

HENRY JAMES.

VII

Lettre ouverte à George Moore

(Extraite des Cahiers d'un Artiste.)

Voir page 216.

La genèse du différend qui grossit entre lui et moi serait, m'a-t-on dit, dans une lettre ouverte à « G. M. » que je publiai dans le dernier volume des Cahiers d'un Artiste : Les Intermédiaires, réponse aux reproches qu'il me faisait d'avoir pris la plume et déposé le pinceau pendant la guerre. En une autre saison, j'eusse entendu amicalement les paroles d'un maître écrivain pour qui la confusion des métiers est la plus périlleuse faiblesse, un manquement de l'artiste à la religion qu'il pratique.

« C'est un métier de faire un livre », prononçaitil, d'après La Bruyère.

— Cher vieux George, mandarin grognon, aurais-je pu lui répondre, combien je suis pénétré de

cette vérité. Mois c'est la guerre. 1 cannot hclp it ! >> Ce n'était pas à écrire, c'était à vivre, que je m'efforçais.

Or je le voyais captif de son dilettantisme ; il compulsait des textes sacrés, burinait un joyau de pur luxe, et l'émaillait, l'ornait de paysages de la Palestine. Puisque le démon de la littérature le retenait captif, pourquoi ne continuait-il pas à écrire des Mémoires ? Mes « insinuendos », dont il ne saisit pas la portée morale, me valurent d'autres rodomontades, des lettres aigres-douces où je ne voyais encore qu'un témoignage d'affection. Cinq ans après, sans avoir lu Aymerls, édité par souscription (comme il éditait ses ouvrages), il mena une si méchante campagne, sa colère lui dicta des paroles et des actes si outrageants, que des amis communs crurent devoir me les rendre, afin que jE.: •considérasse comme fini un commerce de près d'un dcml-siecle. Je tern'Lnerai J'adieu que contient l'essai sur « G. M. » par ces fragments d'une réponse (que je regrette d'avoir imprimée !) à une lettre que, hélas, j'ai détruite, tant elle ffiB faisait de peine, clans l'instant crme je la reçus.

A II romancier George j'laare,

102 Ebury Street, Londres, S. W.

Mon cher George,

J'ai achevé. la lecture de The Brook Kerilh. Lorsque j'en étais encore à la moitié de votre nouveau

livre, je vous ai dit combien j'en admire l'admirable qualité littéraire, la langue pure, la perfection classique ; mais j'étais confondu qu-un tel ouvrage, commencé avant 1912 et dont l'idée remonte à des ans lointains, eût été fini tranquillement pendant la guerre. Vous m'écrivez quatre pages aujourd'hui, dictées à votre dactylographe, tout un plaidoyer pour le vieil artiste qui veut ignorer la folie de la guerre. Je vous vois d'ici, assis à un bout de votre table dans Ebury Street ; à l'autre, votre secrétaire , entre vous, le breakfast, des toasts, du bacon et du thé. Vous avez travaillé ainsi, chaque jour, depuis août 1914, sans lire un journal, fignolant les paysages de votre Galilée préraphaélitique, ciselant l'image de Joseph d'Arimailiie, de saint Paul, d'autres figures bibliques dont vous vous -étonnez qu'elles ne me passionnent pas en ce moment. Et je trouve ceci dans votre lettre : « Si nous décrivons la vie contemporaine, nous risquons de la copier plutôt que de la rêver, et si nous écrivons sur la vie d'autrefois, nous sommes enclins à la considérer dans l'abstrait, in the abstract. Il y a de part et d'autre une trappe qui nous guette, où il ne faut pas se laisser prendre. J'ai essayé, dans The Brovk Kerith, de dégager l'essentiel de la vie, comme elle a toujours été, comme elle sera toujours. »

Fort bien, puisque The Brook Kerith est une sorte de chef-d'œuvre — je dis une sorte — mais vous comprendrez pourquoi je ne puis tout à fait me

laisser convaincre. D'abord, je ne crois pas que ce soit cet essentiel, en général, qui donne leur intérêt aux grands ouvrages des romanciers. Si l'on peut concevoir un Renan poursuivant ses éludes hébraïques pendant une guerre, écrivant même sa Vie de Jésus, je me refuse à voir le George Moore de Manet, de Berthe Morisot, de Tourguencff, des Goncourt et de Zola, le Parisien du Café d'Athènes et l'auteur de nombreux romans osés, se retirant pour se livrer à « une occupation de centenaire maniaque », comme disait Degas de Gustave Moreau ! « Why make ourselves miserable by thinking of the war 1 ? » Vous avez donc achevé cet ouvrage, sans autre référence que celle d'une Bible que vous a donnée sur le tard Mary Hunter9, mais qui, depuis vingt ans, est toute la littérature pour vous.

Si vous haïssez la guerre, je la hais aussi. Elles me touchent profondément, les larmes de cette miss Rankin, membre du Parlement américain, qui défaille de tendresse, tombe sur son fauteuil, quand il s'agit de voter la guerre. « Les gens du Montana » dont miss Rankin est « la députée », qui ont le cœur et le poignet aussi durs que le minerai qu'ils exploitent, ont délégué à Washington une tendre jeune fille qui croit en « Christ » et en la vertu suprême de l'amour. Trois fois, la question lui fut posée l'autre jour : « Etes-vous pour ou contre la

1. « Pourquoi se rendre malheureux en pensant à la guerre? »

2. J'aurais pu ajouter : et que l'érudition d'Edouard Dujardin.

guerre ? » Elle répond : « Je voudrais défendre mon pays, mais je ne puis vouloir la guerre ! »

J'aime cette miss Rankin. Mais dans le coinmerce quotidien, nous l'eussions trouvée, jelecrains, un peu sotte, mon cher George, et elle aurait peut-être brûlé vos ouvrages...

Ce matin, mardi de Pâques, une avalanche de neige, -de grêle, fait baisser le thermomètre au-dessous de zéro. Les journaux annoncent les prouesses victorieuses des Anglais sur notre front, plus de 6.000 prisonniers faits par eux, une nouvelle avance vers le Nord ; l'Amérique du Sud semble à la veille de se mettre en guerre contre l'Allemagne, comme l'Amérique du Nord. Les blés de mars pourrissent. L'hiver déborde le printemps, il n'y aura pas d'été. Non, mon cher « G. M. », on ne peut plus tremper des mouillettes dans un œuf à la coque, en pensant à l'immutabilité de la nature humaine, se demandant si Jésus-Christ est bien mort au Golgotha, ou s'il a continué de vivre, inconnu, caché, parce qu'il était trop dangereux pour l'avenir de notre race que le Sauveur ne s'élevât pas au ciel après sa résurrection : cela c'est, aujourd'hui, rather casual... Quoique le film Christus fasse salle comble dans tous les cinémas de Paris, pendant ces vacances de Pâques.

Aussi bien votre lettre s'achève en aigreur ; vous vous étonnez de ce qu'André Gide traduise le Typhon de Joseph Conrad, un écrivain tout à fait

négligeable (a completely ivorthless writer), ditesvous, une sorte de regain du plus mauvais Stevenson, de langue frappée de mort ; dont le récit (narrative) est « sans objet et mal composé ».

J'ose à peine vous avouer le plaisir que me donne le Mr. Britling secs il through de H. G. We',Ils, car notre amie H. T... m'écrit que les mondaines esthètes du snob Chelsea ont de plus en plus de mépris pour cet écrivain « facile et journalistique ». Nous avions déjà failli nous brouiller jadis, cher c( G. M. », quand parut The lÀght that failcd de Kipling. J'admire beaucoup Kipling, j'admire Wells, surtout pour la tournure de son esprit, et de ce qu'il fasse à chaque page de son œuvre une place aux études sociales, rêvant ainsi de donner un peu plus de confort physique et d'allégresse morale aux grandes masses des peuples, à ces centaines de millions d'hommes qui n10nt connu, du « progrès », que ses effets déprimants et meurtriers. Méditez sur la fin d'un article de M. Maurice Simart. paru dans le Mercure de France du 16 mars, et qui m'a fait tirer de ma bibliothèque d'anciens bouquins de Wells.

« Un Wells, possesseur de toutes les jouissances actuelles, romancier goûté des lettrés (pas en Angleterre) et aimé du public (grave tort 1) n'en est que plus méritant, et surtout plus « exemplaire », Même si elle le désirait, l'humanité ne pourrait stagner. Il lui faut chaque jour travailler à son incessant devenir... Alors que les poissons se sont débarrassés

des cuirasses que portaient les premiers ganoides, •urne fois celles-ci devenues moins utiles à la -disparition des grands sauriens secondaires pour n'avoir pas su se débarrasser de son cerveau quand la vie de l'espèce fut assurée, F homme porte -en lui tme force captive et grondante, un tourment perpétuel, qui fait sa gloire eit son -malheur. Stoïquement ou fièrement, selon la doctrine philosophique de chacun, il nous faut accepter cet implacable sort. »

Parmi tant de théories et de religions politiques, celles qui nous sont le plus chères s'abîment, démolies par une aorte .de plébiscite mondial qu'esquive, seule, FÀ-llemagne, en s'entourant de flammes, comme BTünhilde. Eh bien 1 après avoir relu les ouvrages de H. G. Wells, je me demande si ce Jules Verne de Maison du Peuple, scientifique, maïs qui a une conviction " ê. savoir qu'ira certain bonheur moral, un bien-être matériel, pourront être atteints par l'homme, s'il sait s'organiser — je m'e demande si Wells ne sera pas le grand homme de l'Angleterre. Wells est un réaliste, une sorte d'ingénieur de la sociologie, écrit M. Maurice Simart :

« Son avis sur le difficile problème des relations internationales, en vue d'une fédération désirable, est que rien ne sortirait de l'embrassade générale de cinq cent millions d'êtres au teint animé et aux yeux brillants d'amour, mais que ce sera le fruit pesant et long à mûrir d'une science d'enregistrement social et d'une organisation disciplinée, aux rouages bien ordonnés. »

Wells est le seul socialiste qui entrevoie une société, des villes, des continents, où des gens comme vous ne souffriraient pas de vivre. Nous mourrons avant que s'élève cette Cité nouvelle : mais ne dédaignons pas un bon architecte, comme Wells, qui établit les plans. Si ce conflit formidable que vous ne daignez suivre en simple citoyen de la terre, pour ne pas make yourself miserable, si cette odieuse et très ennuyeuse guerre devait être l'occasion « non recherchée, certes, mais subie, pour rompre avec trop de conceptions surannées » ? Dites, Moore ?

La Tour d'ivoire date de nos vingt ans, mon cher ami, ne l'oubliez pas, au milieu de vos tableaux impressionnistes, de vos girandoles victoriennes, sur le tapis d'Aubusson dont vous êtes si fier.

Il y eut beaucoup de chiffres changés dans le

problème que les guerriers tâchent à résoy^fe^âïî^ dis que vous scandiez les belles phrases'faglodiques

et nombreuses de The Brook Kerith.

FIN

,v\ VvV \*» fcX

TABLE DBaiMATlERB^.

^

Maurice Barrés 1

Souvenirs sur Thomas Hardy .......... 77

Marcel Proust.

141

Henry James

Lettre ouverte à André Gide

207

George Moore .................. \* \*

APPENDICES

LIBRAIRIE STOCK

DERNIERS SUCCÈS:

BEETHOVEN, raconté par ceux qui l'ont vu. MOZART, raconté par ceux qui l'ont vu. SCHUBERT, raconté par ceux qui l'ont vu, suivi de la Correspondance et des Ecrits de Schubert.

Lettres, Mémoires, etc., recueillis et traduits par

J. G. PROD'HOMME.

Collection LETTRES - MÉMOIRES - CHRONIQUES

Benjamin CONSTANT, Journal intime, avec l'Introduction et les Eclaircissements de Paul RIVAL.

Collection A LA PROMENADE

Benjamin CONSTANT, Le Cahier rouge. •

Le CABINET COSMOPOLITE

M. BARING, Daphné Adeane (Angleterre).

St. STREUVELS, L'Août (Flandres).

KAT. MANSFIELD, Félicité (Angleterre). SEI-SHONAGON,- Notes de l'Oreiller (Japon). KEYSERLING, Figures symboliques (Allemagne). G. KELLER, Les Gens de Seldwyla (Suisse allemande). D. H. LAWRENCE, Le Renard (Angleterre).

Les LIVRES DE NATURE

THOMSON SETON, La Vie des Bêtes pourchassées. 6e mille. St.-Ed. YVHITE, La Forêt. 6e mille.

Jacques DELAMAIN, Pourquoi les Oiseaux chantent. ue mille.